











A maraviłhosa sensibilidade
de Hazarett, estas paginas
de esperanca e de amor.

Graca Bauha

3 de julho de 1910.

GRAÇA ARANHA
DE L'ACADÉMIE BRÉSILIENNE

CHANAAN

Traduit du portugais par Clément GAZET

PRÉFACE DE M. LE COMTE PROZOR



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1910

Tous droits réservés

*Il a été tiré de cet ouvrage 20 exemplaires sur papier de
Hollande, numérotés 1 à 20.*

Exemplaire N° 16

GRAÇA ARANHA
DE L'ACADÉMIE BRÉSILIENNE

CHANAAN

Traduit du portugais par Clément GAZET

PRÉFACE DE M. LE COMTE PROZOR



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^o

1910

Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

PRÉFACE

Les dernières années du dix-neuvième siècle ont été marquées par un effort de l'esprit humain vers une culture générale destinée à rétablir entre les diverses branches du savoir et de la production intellectuelle des liens peu à peu relâchés ou détruits, et à ramener vers son unité primitive la pensée enrichie de toutes les connaissances acquises. En outre, une affinité renaissante rapprocha les unes des autres les diverses activités de l'esprit, ses fonctions scientifiques, artistiques, littéraires. Les œuvres en profitèrent jusqu'à un certain point. On ne peut nier que le goût des recherches ait eu souvent une heureuse influence sur l'imagination créatrice, ni que celle-ci, à son tour, ait plus d'une fois stimulé le labeur fécond des savants de nos jours. Mais pour les uns comme pour les autres, pour la sincérité de l'art comme pour celle de la science, cette

action réciproque n'était pas sans dangers. Plus d'une fois, il fallut enrayer, et la même nécessité se fit également sentir sur un autre terrain de fusion. Je veux parler de l'invasion des littératures étrangères dans des pays où la littérature nationale avait, jusque-là, exercé une domination exclusive et jalouse.

En France surtout, ce mouvement fut remarquable et revêtit un caractère bien différent de celui qu'il avait dans d'autres pays. Il ne s'agissait pas là d'une simple curiosité d'esprit ou d'un paisible désir de s'instruire, comme celui qui règne en Allemagne et ailleurs. Certes le plaisir des lecteurs et l'intérêt des libraires jouèrent un certain rôle dans l'écoulement des traductions assez nombreuses qui apparurent à l'époque dont je parle. Mais ces mobiles avaient produit leurs effets de tout temps, et il n'est même pas certain que la décade qui termina le *siècle des lumières* ait été plus riche en œuvres traduites que certaines autres périodes de son histoire littéraire, la période romantique, par exemple. En revanche, jamais encore l'apparition du livre étranger n'avait acquis une telle importance, soulevé tant de controverses, déchaîné tant d'enthousiasmes et tant d'hostilités. Quelle était la cause de cette effervescence? On ne peut sans injustice l'attribuer à des motifs personnels et intéressés et par-

ler d'une sorte de douane littéraire destinée à défendre la production nationale. Il suffit d'observer que les traductions les plus répandues, celles, par exemple, des romans de Dickens, n'avaient rencontré aucune résistance, et que, plus tard, au moment même où un violent combat s'engageait autour des écrivains du Nord, celui d'entre eux qui obtint le plus grand succès de librairie, Sienkiewicz, resta en dehors de la mêlée. Il y eut assez de critiques, c'est vrai, pour contester sa valeur littéraire, mais cela se fit dans des conditions normales, sans fiel et sans âpreté. Je ne sache pas, d'autre part, que la vogue de M. d'Annunzio et les nombreuses éditions de ses livres aient provoqué beaucoup d'acrimonieuses résistances. Il n'en fut pas de même d'Ibsen, de Tolstoï et de Nietzsche qu'on attaque assurément beaucoup plus qu'on ne les lit, et qui, en matière de tirage, ne peuvent effaroucher personne. Et pourtant, ce sont eux surtout qui ont fait pousser des cris d'alarme et motivé une levée de boucliers que beaucoup trouvèrent puérile. Peut-être l'était-elle moins qu'ils ne le croyaient. Le fait est que l'entrée en scène de ces trois hommes avait une tout autre portée que la pénétration pacifique de quelques romans intéressants. Si le mot d'invasion éveille une idée de destructions et de ravages, il est ici à sa place. Il s'agissait

bien de détruire, de démolir et de ravager, et ceux qui avaient appelé à eux les formidables alliés dont je viens d'écrire les noms savaient bien à qui ils s'adressaient. Ce qu'ils voulaient détruire, c'était la littérature qui avait alors droit de cité ; et c'était plus que cela, c'était le goût public, c'étaient les habitudes courantes de dire et de penser, c'était enfin tout ce qui gênait ce besoin d'étendre son horizon à l'infini qui distingue l'homme des temps nouveaux et que j'ai montré plus haut s'exerçant dans tous les domaines. Personne, en vérité, ne pouvait mieux appuyer du dehors ce mouvement interne que ceux qui, chez eux, seuls contre tous, avaient triomphalement lutté contre les dogmes populaires et contre l'ordre qui en procède, chacun d'eux, à son point de vue, les considérant comme ennemis, de la loi naturelle et de la vérité. Sortis des entrailles de leur terre natale, nourris de toute sa sève, ils n'avaient pas employé les forces qu'ils lui devaient à défendre les remparts nationaux mais, au contraire, à les démolir. Ils n'en avaient pas moins suscité au sein de leurs nations de puissantes énergies, mais ces énergies ont un caractère nouveau et suivent l'impulsion reçue. Bref, on comprend que de tels éléments aient été aussi bienvenus pour les uns que mal accueillis par d'autres, et que ces derniers aient demandé

à grands cris qu'on fermât bien vite les portes par où les destructeurs avaient passé. Ceux-ci pouvaient être suivis de beaucoup d'autres, frayer le passage à toute une cohorte barbare. En réalité, ils étaient seuls, et le danger n'existait pas.

Aujourd'hui, il est moindre que jamais, car le combat est terminé. Ceux qui luttèrent *pro aris et focis* peuvent être tranquilles. Ils ont vaincu. A ce foyer que rien ne menace plus ils peuvent, respectueux des traditions, faire asseoir l'étranger qui leur demande l'hospitalité.

Celui dont il s'agit ici vient de loin, d'un pays de merveilles. Il leur en dira quelques-unes et son art même reflétera d'une certaine façon une nature avec laquelle il aime à communier. L'auteur de *Chanaan*, M. Graça Aranha, est Brésilien. Sa patrie est le pays des forêts vierges, des végétations superposées, des entrelacements d'espèces hétérogènes, et son roman réunit en un tout irréductible paysages et dialogues, études profondes de la vie réelle et considérations abstraites, rêves indéfinis, spéculations hardies sur les destinées des races et l'avenir de la société. Tantôt il se plonge dans la nature avec une ivresse voluptueuse et panthéiste qui est chez lui, en même temps qu'un trait personnel, un phénomène de race et la source de toute une philosophie encore un peu confuse, mais qui se dégagera, espérons-

le, d'une œuvre totale à laquelle *Chanaan* aura servi de prélude. Tantôt, au contraire, il devient analyste et psychologue, ou bien encore les choses qui, un instant auparavant, n'éveillaient en lui que des impressions d'artiste rendues avec une originalité charmante et un grand pouvoir d'évocation, ne lui représentent plus que des idées symbolisées. Romantisme, lyrisme, mysticisme même se substituent à la simple vision d'art, et un autre élément de son être apparaît, aussi vivant, aussi vrai que le premier. Car l'effervescence cérébrale, dans cette jeunesse brésilienne que Graça Aranha représente si bien, entre dans sa vie totale pour une part aussi grande que l'intensité de ses sensations et le jeu de son tempérament impulsif. Il serait intéressant peut-être, mais à coup sûr déplacé, d'établir ici les influences d'art et de pensée qu'a subies cet esprit si avide de nourriture intellectuelle, mais, en même temps, si ardent à créer, à exercer ses énergies natives, à chercher des formes exactes et neuves qui expriment bien ce qu'il a dans le cœur, dans les sens et dans le cerveau. Vouloir, à ce propos, noter des filiations littéraires serait aussi déplaisant que de faire précéder d'une étymologie insipide et pédante les strophes d'un poème inspiré, et inviter le lecteur à en faire le sujet d'une étude philologique. Je n'en userai pas

ainsi envers un livre dont j'ai joui moi-même et dont je ne voudrais pas vous empêcher de jouir en distrayant votre pensée et vos impressions de ce qui fait le charme et le puissant intérêt de *Chanaan*.

Il ne vous représentera pas seulement, et par des évocations réalistes ou poétiques, et par son langage même, soit imagé, soit ému, soit réfléchi, l'aspect et l'âme des êtres et des choses que vous y verrez vivre, il ne vous révélera pas seulement tout l'esprit d'une race et d'une civilisation inconsciemment reflété par le génie propre d'un de ses fils, il attirera encore votre attention sur quelques problèmes généralement humains et sur certaines questions qui intéressent aussi bien les sociétés européennes que les pays sur lesquels elles déversent leur excédent d'énergies, ces *Chanaans* lointains dont les mirages séduisent tant d'âmes aventureuses ou fatiguées, de l'Europe, *Europamüde*, comme disait Heine. Vous verrez passer devant vous les Hermann et les Dorothée des colonies allemandes qui émaillent les fertiles vallées et surgissent au milieu des forêts tropicales de l'*Espirito-Santo*. Vous partagerez les extases romantiques de Milkau l'idéaliste, un disciple de Novalis sur lequel aurait passé le grand souffle de Tolstoï, et les ardeurs conquérantes de Lentz, disciple de Nietzsche, apôtre du

pangermanisme et du culte de la force. Vous contemplerez avec eux la Terre promise, et puis vous frémirez de rencontrer dans cette idylle la bête humaine, égoïste et mauvaise, acharnée contre une pauvre enfant coupable d'avoir naïvement suivi les conseils de la nature enjôleuse. Vous la verrez aussi victime de la perversité plus consciente et, partant, plus répugnante d'une classe dépeinte avec la vigueur satirique d'un Gogol : celle des chacals administratifs et judiciaires dont Graça Aranha a dévoilé les turpitudes sans craindre les rancunes que suscita son audace, certain de faire le bien en portant, à la manière d'Ibsen, le fer rouge sur une plaie nationale. Vous rencontrerez, étudiées avec un soin admirable, rendues avec une rare maîtrise, des figures qui au milieu de l'élément étranger, réservé, réfléchi, représentent l'exubérance du mulâtre métissé de latin et d'africain, dont la race est peut-être destinée à céder devant la pacifique conquête de l'homme blond, mais qui, en attendant, se défend avec toutes les ressources de son esprit souple et agile. Sympathiques dans les personnages simplement allègres de *Felicissimo* et de *Joca*, elles deviennent inquiétantes et sinistres dans celles de *Pantoja*, le greffier et l'agent électoral, tenant sous sa dépendance effective ses chefs apparents, le trio des juges,

composé du ridicule Itapécuru, de l'odieux Bredérodes et de Paul Maciel, donc l'intellectualité réduit à l'impuissance son cœur noble et son âme délicate. Une raillerie dédaigneuse et parfois flétrissante est tout ce qu'il oppose aux exactions de ses méprisables collègues, aussi bien qu'aux rodomontades patriotiques au moyen desquelles ils cherchent à qui mieux mieux à gagner les bonnes grâces du redoutable Pantoja, lequel ne plaisante pas plus sur ce chapitre que sur celui des droits doublés et triplés qu'il impose sans vergogne aux malheureux colons.

Inspiré par l'admiration et par la pitié, par les magnificences de la nature et par les iniquités humaines, par le souffle de la vie et par le vent de la mort, Graça Aranha laisse d'un bout à l'autre son esprit aller en liberté à tous les courants qui l'emportent, qu'ils viennent des sources profondes de son âme nationale ou de sa communion intime et en quelque sorte passionnée avec cette culture générale dont je parlais en commençant. Cet esprit a traversé toutes les couches primitives et toutes les alluvions; il est naturaliste; il est symboliste, surtout à la fin du roman dont le dénouement rappelle celui des *Civilisés* de Claude Farrère, ouvrage écrit, d'ailleurs, après *Chanaan*. Et il est toujours lui-même, vif et pénétrant en même temps que spéculatif et

mystique. Observateur incliné à la métaphysique, critique que la poésie soulève tout à coup, il porte en lui les antinomies de l'âme portugaise, différente de l'espagnole en ce qu'elle se plie davantage à une discipline, discipline religieuse jadis, aujourd'hui philosophique, scientifique ou esthétique. En Portugal même, cette contrainte a abouti à une certaine stérilité. Au Brésil, l'essor des ambitions juvéniles a raison de ces entraves. Il n'en reste que juste assez pour donner à la littérature brésilienne une tenue que des maîtres comme le regretté Machado de Assis et des juges éclairés comme l'excellent critique José Veríssimo ont fortement contribué à affermir. Graça Aranha ne s'en est pas écarté dans la composition de *Chanaan*, et ce qu'on y admire avant tout c'est la sûreté avec laquelle, à travers la forêt vierge dont j'ai parlé, il mène l'action et soutient l'intérêt de son roman, qui, malgré tout, ne cesse jamais d'en être un.

Puisse son auteur, jeune encore et plein de promesses, marcher victorieusement dans la voie qui le conduit aujourd'hui jusqu'en France, et puisse-t-il y être accueilli en membre non seulement de la grande famille latine mais encore de celle à laquelle il appartient par ses attaches de pensée, d'âme et d'ardentes sympathies.

J'oubliais de vous dire que M. Graça Aranha

a trente-cinq ans, qu'il est de l'Etat de Ceara, et de pure race portugaise, qu'il connut la vie d'éleveur, de magistrat, de diplomate et d'homme du monde, et enfin qu'il est membre de l'Académie brésilienne. J'ai parlé du livre plutôt que de l'homme. Mon excuse est que je tiens à limiter ma préface et que je n'en finirais pas si je donnais cours à tout ce que pourrait m'inspirer mon admiration pour un des plus brillants représentants de cette élite brésilienne qu'il est temps de faire connaître par ses œuvres et par ses mérites.

M. PROZOR.

Brindisi, le 17 juin 1910.

CHANAAN

I

Milkau chevauchait nonchalamment la bête fatiguée qu'il avait louée pour aller de Queimado à la ville de Porto-de-Cachoeiro, dans l'État d'Espirito-Santo (1).

Il repaissait ses yeux d'immigrant des suaves contours du paysage. Dans cette région, la nature exprime une harmonie parfaite : la rivière n'est pas le large torrent qui se précipite avec impétuosité ; la *serra* n'est pas formée de ces hautes montagnes qui enfouissent leurs têtes dans les nuées, et fascinent et attirent comme des inspireurs de cultes ténébreux, conviant à la mort, suprême

(1) L'État d'Espirito-Santo, situé au nord de celui de Rio-de-Janeiro, est une des régions fertiles du Brésil. Son territoire est en grande partie couvert de forêts vierges où abondent les bois précieux. On y trouve aussi, en grande quantité, de magnifiques orchidées.

Porto-de-Cachoeiro-de-Santa-Leopoldina est une ville de 5 à 6 000 habitants, prospère et active, peuplée d'immigrants allemands, italiens et polonais. (N. du Trad.)

et tentateur refuge... Le Santa-Maria est un enfant des hauteurs, rapide près de sa source, obstrué ensuite par des roches dont il se dégage en un terrible effort, mugissant de douleur, pour recouvrer plus loin sa rapidité ardente et joyeuse. Il se faufile alors au sein d'une forêt sans grandeur; il s'insinue vivace dans les flanes de collines mollement contournées, semblant se prêter à ses jeux, et qui, à leur tour, s'élèvent gracieuses, vêtues jusqu'à leur ceinture d'un gazon qui les enveloppe sous sa tunique fauve comme d'une chaude caresse. La solitude épandue entre la rivière et les *morros* (1) d'alentour était, en ce glorieux moment, lumineuse et calme. Nulle sensation de crainte, nulle appréhension n'en altérait la quiétude.

Absorbé dans sa contemplation, Milkau laissait prendre à sa monture un pas indolent et irrégulier; la bride tombait sur l'encolure de l'animal qui docelinait de la tête avec un mouvement de ses paupières pesantes. Tout dans la tranquillité du paysage était calme, languide, paresseux abandon. Les bruissements de la nature même participaient à cette voluptueuse sensation de silence. Une brise suave, le murmure du rio, mille voix d'insectes rendaient plus imposante encore et profonde l'immobilité. Là s'interrompait le bruit incessant de la vie, ce mouvement troublant qui crée et qui détruit; et le soleil, à peine issu du

(1) Collines, élévations.

grand calme nocturne, manquait encore de force pour émouvoir les entrailles de la terre endormie.

Milkau tomba dans une longue rêverie, profonde et consolatrice. Celui-là n'a point vécu en soi qui ne connut jamais l'absolu repos : dans le tourbillon de la vie, sa bouche a proféré des sons qu'il ne percevait point; maintenant en possession de la sérénité totale, il s'étonne du fluide agitateur qu'exhalaiant naguère ses nerfs douloureux. Les éternelles, les bonnes, les saintes créations de l'esprit et du cœur ont leur source dans les forces mystérieuses et fécondes du silence.

Devant l'immigrant marchait comme guide un enfant, fils du loueur de chevaux de Queimado. Assez mécontent du voyage et aussi de son compagnon, le bambin laissait son vieux cheval le conduire. Parfois il lançait un mot qui mourait en l'air; ou bien, en manière de dérivatif à sa maussaderie, il gourmandait sa bête, l'éperonnait, l'obligeait sans nécessité à galoper. Milkau observait l'enfant; et son âme s'émouvait à l'aspect de cette créature remuante et décharnée, rejeton fané d'une race bientôt éteinte, expirant dans la douleur inconsciente des espèces qui jamais n'atteignirent à la floraison supérieure ni au plein épanouissement de l'individu.

Le voyageur, sortant de sa contemplation, interrogea le petit :

— Alors, tu vas souvent à Cachoeiro?

— Eh! dit l'enfant, comme surpris d'ouïr une voix humaine, j'y vais quand des clients se présentent; avant-hier encore j'y suis allé. Mais depuis quelque temps il ne vient plus personne de Victoria. Aussi, il a tant plu ces jours...

— Que préfères-tu : chez toi ou la ville?

— La ville, m'sieu.

— Ton service chez ton père consiste-t-il seulement à accompagner les voyageurs à Cachoeiro? continua Milkau, dont l'interrogation ranimait l'enfant et l'égayait.

Promptement cette fois, il répondit :

— Oh! m'sieu, non!

— Que fais-tu donc encore?

— On aide le père... Parfois, à l'aube, on va retirer le filet à la pêcherie. Ainsi ce matin, avant que vous arriviez, nous étions déjà de retour. D'ailleurs, il n'y avait que des *cocoracos* et un *pinguinho*... En tout, quatre poissons... La rivière est si basse! Zé (1) Francisco croit que l'eau est trop froide, mais tante Rita dit que c'est temps de lune, la *Mãe d'Água* (2) ne laisse pas sortir le poisson. Le meilleur serait de pêcher à

(1) Abréviation populaire de José.

(2) Les Indiens du Brésil croyaient à plusieurs êtres surnaturels ou génies, tantôt tutélaires, tantôt malfaisants, qui habitaient surtout les eaux et les forêts. Ces croyances sont encore très répandues dans le peuple de l'intérieur.

La *Mãe d'Água*, littéralement « Mère de l'Eau », habite le fond des lacs, des rivières et des sources. On la représente généralement sous la figure d'une belle Indienne, qui attire les hommes dans son palais liquide. (N. du Trad.)

la dynamite, mais c'est défendu, alors on se fatigue pour rien.

— Vous avez de la viande à Queimado ?

— Ah ! m sieu, oui ; de la viande séchée, dans la boutique du père ; mais c'est pour les pratiques. Nous, c'est du poisson que nous mangeons, et s'il manque, on a la bouillie de maïs...

Ils continuaient de marcher, suivant leur route... Le paysage ne variait guère : le soleil commençait seulement à incendier l'espace. Milkau examinait toujours avec intérêt son petit guide, qui, reconnaissant, souriait de ses lèvres décolorées, ouvertes sur une rangée de dents verdâtres et pointues comme une scie ; le visage émacié s'éclairait cependant de cette douceur où se lit la longue résignation d'une race.

— Combien nous faut-il pour arriver, mon enfant ? demanda encore le voyageur.

— Plus de la moitié du chemin ; on n'aperçoit pas encore la *fazenda* (1) de Samambaia, et de là à la ville, la distance est la même que d'ici à Queimado.

— Retourneras-tu de suite chez toi, ou préfères-tu te reposer un peu ici ? Reste jusqu'à ce soir...

— Oh ! patron... Le père a dit que je m'en retourne de suite : aujourd'hui c'est jour d'aller au bois avec la mère ; puis il y a les bêtes à soi-

(1) Exploitation agricole.

gner; il faut raccommoder le filet que le canot de Zé Francisco a déchiré ce matin; ensuite nous irons à la pêche ce soir, parce que, aujourd'hui si l'eau est chaude c'est nuit de poisson, le père l'a dit...

L'immigrant, ému de compassion, reconnaissait dans les neuf ans de l'infortuné la surprenante précocité des enfants de misérables. Animé par la conversation, le petit se campait crânement sur son vieux bidet; d'une main ferme il assurait les rênes, et de ses jambes maigres il pressait les flancs de l'animal qui partit d'un trot plus vif. Instinctivement, Milkau activa lui-même son allure; et tous deux ainsi — fugitive liaison de la pitié et de la misère — avançaient par le chemin.

Peu après, à une courbe de la route, l'enfant désignant de la main un point en avant, se retourna et dit :

— Nous voici à Samambaia.

Dans le haut de la colline un bâtiment noirâtre se dessinait parmi la brume bleu cendré du matin; à mesure que Milkau avançait, l'horizon se rétrécissait; la colline d'en face semblait intercepter la route, l'engloutir sous elle. Les voyageurs eurent à côtoyer d'abord un *cafesal* planté sur le flanc des collines, puis, dans le bas, un champ de manioc : terre fatiguée, plantation médiocre. Aux caféiers manquait cette teinte vert profond, indice de force de la sève; ils se coloraient au contraire d'un vert pâle, brillant aux

rayons dorés de la lumière. Les pieds de manioc, grêles et clairsemés, oscillaient comme s'ils eussent manqué de racines, et qu'un coup de vent dût les emporter. Le soleil illuminait peu à peu le ciel vaste; l'air était plein du chant de la rivière et de pépiements d'oiseaux qui prolongeaient l'illusion de l'aurore. On sentait en soi, à contempler cette terre sans force, épuisée mais riante, un obscur mélange de découragement et de plaisir morbide. La terre mourait là, sous les yeux, comme meurt une femme belle et jeune encore, au sourire gracieux sur un visage rosé, mais sans vigueur pour la vie, inféconde pour l'amour.

Milkau et son guide arrivaient à une barrière qui fermait la partie de route appartenant à la propriété de Samambaia. L'enfant poussa la grille qui gémit, et d'une main la maintint ouverte; Milkau passa; derrière lui, sur un choc sourd, le battant retomba. A l'entrée de la fazenda, après une courbe enserrant la vallée, la route se rapprochait de la rivière. Le chemin, glaiseux et humide, sillonné d'ornières récentes de chars à bœufs, dégageait une puanteur de boue et de fumier. De la route jusqu'au haut du morro tout le terrain était inculte, couvert de hautes graminées; sur les pentes, des bœufs au pâturage se mouvaient, agitaient leurs têtes inquiètes, en remuant les clochettes pendues à leur cou.

Sous le cuir des pauvres animaux la robuste

ossature saillait. Des *anuns* (1), oiseaux de mauvais augure au hululement sinistre, vivaient en leur compagnie, quelques-uns perchés sur leurs dos décharnés.

A proximité de la maison, Milkau, lâchant les rênes, inspecta les alentours. La construction paraissait maintenant vaste, écrasée ; une véranda l'entourait sur laquelle s'ouvraient de l'intérieur des portes déteintes. Sur les murs, autrefois blancs, maintenant d'une nuance sale et inégale, la moisissure traçait d'étranges et informes dessins ; un escalier en bois dépourvu de rampe et où manquaient plusieurs marches, accédait à la véranda ; sur le devant croissait librement une forêt d'arbustes coupée de sentiers venant de diverses directions. A côté, une chapelle depuis nombre d'années fermée conservait en son silence l'écho de la dévotion de jadis ; ce n'était plus à présent que le reliquaire mystérieux et ignoré d'antiques images de saints, beautés ingénues peut-être d'un art primitif, simple et recueilli. A l'intérieur de cette petite église dormaient sous la garde des saints enchâssés dans leurs niches les tombes de maîtres et d'esclaves nivelés par la mort et par l'oubli.

Le cheval de Milkau allait toujours son même pas ; le guide bâillait, s'agitait sur la selle, de son air résigné. A un moment le gamin, en se retour-

(1) *Crotophaga anũ*, Linn. — Sorte de pique-bœufs, destructeurs des parasites du bétail.

nant, aperçut à l'entrée de la véranda la figure d'un personnage qu'il reconnut; il dit nonchalamment à son compagnon :

— Le colonel Affonso.

Milkau salua; l'homme, du haut de la véranda, répondit en soulevant indolemment un sombreiro de paille. Le maître de la fazenda, pieds nus, en pantalon de toile et chemise non empesée, paraissait fort âgé avec sa barbe blanche; toutefois, la blancheur de son teint attestait chez lui une grande pureté de filiation. Sa physionomie empreinte de tristesse semblait porter en elle le poids de la déchéance d'une famille et d'une race; son regard terne, indifférent aux aspects de la vie, était celui de l'idiot; l'épuisement total de ses facultés, émotions et sensations, l'avait peu à peu réduit à cette misérable attitude d'automate. Pourtant, tel quel, il représentait encore la vie supérieure enveloppée dans la chute des choses, écrasée sous l'effondrement général. Point de tableau plus douloureux que celui de l'action du temps; sa force destructive ne se limite pas seulement aux traditions et aux choses inanimées, elle étreint aussi les créatures vivantes; elle les paralyse, les pétrifie; elle les condamne à devenir l'axe central de la mort. Ainsi plus aiguë encore était rendue pour Milkau la sensation désolatrice, pleine d'infinie mélancolie.

Presque au bord du chemin s'élevait la salle du four où se prépare la farine de maïs, sorte

d'appentis au toit vernoulu recouvert de moisissure verte — épaisse et microscopique forêt. A l'intérieur, un volant survivait des anciens moulins de jadis, avec, à côté, la roue qui broie le manioc. On y voyait aussi deux chaudrons destinés au malaxage de la farine par l'antique et rudimentaire procédé des pelles : le cuivre de ces chaudrons tranchait sur la note sombre générale. Milkau remarqua encore, dans le grand désordre de la demeure abandonnée, maints débris de machines épars sur le sol : tubes, chaudières, roues dentées, témoignages d'un outillage antérieurement perfectionné, et montrant que l'homme, glissé de prostration en prostration, perdant tout le poli d'une civilisation artificielle, s'était peu à peu abandonné à sa chute, jusqu'à utiliser enfin ces appareils primitifs mieux en harmonie avec la disposition hébétée de son esprit.

Milkau poursuivit sa route, embrassant d'un dernier regard le tableau de cette triste fazenda. La silhouette du colonel, immobile sur l'escalier, présidait à la ruine silencieuse de ces vestiges de culture, et l'homme avait l'air d'attendre, en sa lugubre pose d'inconscient, l'invasion lente de la végétation sauvage prête à envelopper dans sa triomphante revanche l'homme et les choses humaines.

Seuls les voyageurs se mouvaient sur ce coin de terre où les forces de la nature semblaient paralysées, quand, à un coude du chemin vers

la droite, ils se trouvèrent presque subitement en face d'un *rancho*. C'était une sorte de cabane en forme de croix recouverte de chaume dont les tiges s'échappaient en désordre de la toiture. Le petit guide s'avança instinctivement, comme mu par l'habitude, vers la cabane. Du seuil, un vieux *cafuso* (1) accoté à un étau contemplait vaguement l'espace; pour tout vêtement il portait une culotte usée; la peau desséchée de son torse nu dessinait une ossature noueuse d'athlète; sur son buste, qu'on eût dit un tronc d'arbre mourant, croissait un duvet blanc entortillé remontant jusqu'au menton et formant comme une barbe rampante. L'attitude de cet être exprimait l'adoration rudimentaire, l'ébahissement perpétuel devant la splendeur du monde.

Contre le battant de la porte une jeune mulâtresse, image de l'indolence même, était assise. Ses cheveux non peignés s'échappaient en pointes; une chemise malpropre retombait sur ses épaules décharnées, et deux seins flasques pendaient jusqu'à son ventre; debout près d'elle un négrillon, dont un cordon passé autour du cou et garni d'amulettes constituait le seul vêtement, fixait tout ébaubi les cavaliers.

Milkau salua le groupe. Le vieux seul répondit :

— Descendez, mon jeune monsieur.

(1) Métis de sang noir et d'indien.

— Non, merci ; je voudrais arriver de bonne heure.

— Hé ! mon bon monsieur, d'ici à Cachoeiro la distance est si courte !... Tenez... passé ces deux courbes de la rivière, c'est la ville...

Puis, comme s'il eût réfléchi ou senti en lui un besoin d'expansion, le vieux insista pour que Milkau mit pied à terre. Déjà le guide, sans plus attendre, sautait de selle, et abandonnant sa monture attachait par la bride le cheval du compagnon.

Sitôt à terre, l'étranger serra la main rêche et calleuse du bonhomme ; celui-ci élargit ses lèvres dans un rire qui montra des gencives violacées et sans dents. La mulâtresse ne fit pas un geste ; elle se borna à promener puis à poser son lent regard de paresse et d'accablement sur le visage du voyageur. L'enfant se serra contre elle, bouche bée, ses grosses lèvres pleines de bave.

Par la porte Milkau voyait nettement l'intérieur de l'habitation. La toiture surélevée vers le centre s'abaissait de chaque côté avec une déclivité telle qu'un homme n'eût pu se tenir debout aux extrémités. Un hamac rouge tendu dans un angle, un second roulé et suspendu à la muraille, une natte étalée sur le sol de terre battue, deux bancs grossiers composaient le misérable mobilier qu'un aviron, plusieurs lignes à pêcher et quelques pauvres instruments aratoires complétaient. Une petite séparation de paille isolait un des coins de la pièce, formant chambre, meublée

d'une natte et d'un fusil. Dans le fond, la porte ouvrait sur une clairière du bois où des bananiers en touffe multipliaient leurs tiges ; et près de cette porte, des pierres noircies, des débris de tisons éteints indiquaient la cuisine.

— Vous demeurez ici depuis longtemps? demanda Milkau.

— Je suis né dans la contrée et j'y fus élevé, mon jeune monsieur. Là-bas, près de Mangarahy... Et il étendait la main vers l'autre côté de la rivière. Distinguez-vous une maison dans ce fond? C'est là que je devins homme, dans la fazenda du capitaine Mattos, mon pauvre défunt maître.

L'étranger, suivant le geste, vit ou plutôt devina au loin un amas de ruines tranchant sur le vert des bois.

Et la conversation se poursuivit pas une série de questions de Milkau sur la vie passée de cette contrée; le vieux y répondait, heureux de l'occasion qui s'offrait de rappeler les temps d'autrefois, mais incapable, comme tous les humbles et les primitifs, de prendre l'initiative des sujets. Il conta par phrases entrecoupées sa triste vie, pauvre drame sans mouvement, sans élan, sans variété, mais de quelle intense et profonde agonie! Il dit la vieille maison pleine d'esclaves, les travaux et les châtiments... La figure illuminée, il balbutiait en un langage fruste sa confuse souvenance.

— Ah! tout cela, mon jeune monsieur, tout cela est fini... Où est-elle, la fazenda? Mon

pauvre maître décédé, son fils y vécut jusqu'au jour où le gouvernement renvoya les esclaves. Alors tout se débanda. Le patron partit avec sa famille pour Victoria, où il eut un emploi; mes compagnons trouèrent cette forêt vierge, et chacun planta sa case, ici, là, où il voulut. Moi, avec mon monde, je vins ici sur les terres de *seu* (1) colonel. Aujourd'hui, le temps coule triste. Le gouvernement a tué les fazendas; il nous a tous jetés dehors, nous forçant à chasser pour manger, à acheter nos vêtements, à travailler pour vivre. Ah! le bon temps de la fazenda! On vivait là tous ensemble : qui cueillait le café, le cueillait; qui battait le maïs, le battait; tous travaillant de compagnie, toute la bande, mulâtres, cafusas... L'intendant? Bah! la chicotte n'a jamais tué personne! De la nourriture, il y en avait toujours... Et les samedis, veille du dimanche, ah! mon senhor, le vieux tambour ronflait jusqu'au matin...

Ainsi, chez l'ancien esclave, le souvenir des plaisirs qui égayaient jadis sa vie captive mais assurée, son servage à la fazenda, augmentait le désespoir où le plongeait son isolement actuel. C'était la mélancolie d'un monde écroulé.

— Mais mon ami, disait Milkau, au moins êtes-vous ici chez vous, dans votre maison, sur votre terre; vous êtes votre maître.

— Ma terre? Quoi? Rien du tout... Le *rancho*,

(1) Abréviation populaire de *senhor*.

il est au mari de ma fille, celle qui est assise là ; la terre, elle est à *seu* colonel qui nous la loue dix mille reis par an. Aujourd'hui tout ici est pour l'étranger ; le gouvernement ne fait rien pour le Brésilien ; il n'y en a que pour l'Allemand.

D'une voix tremblante, l'œil perdu dans le vide et la main étendue, le vieux noir poursuivait son monologue :

— Venez-vous pour rester ici ? Dans un an vous serez pourri d'or. Tous vos compatriotes je les ai vus arriver sans rien, bras ballants... Et maintenant ? Ils ont maison, *cafesal*, étable... Le gouvernement dépouille le Brésilien ; il lui a enlevé fazenda, cheval, nègre... Qu'il ne m'enlève pas la grâce de Dieu !...

Et ses yeux tristes s'obscurcirent. La buée qui les recouvrait devint plus dense, comme surchargée de cette lourde vision de la terre natale foulée par les troupes d'envahisseurs.

Un silence oppressant suivit. Milkau recueillait l'écho des lamentations de l'éternel esclave, de cette résignation infinie des opprimés. Il y avait quelque chose d'incomplet, de mal conçu, dans la protestation de l'homme ; et son impuissance à lui donner une expression libre et élevée augmentait l'angoisse. Le vieux grommelait toujours sa plainte ponctuée de hochements de tête. L'attitude de la fille, dans sa sinistre nonchalance, rendait l'oppression plus poignante encore... Milkau sentit un étranglement, comme si toute la responsabilité du sort de ces gens dût retomber

sur lui. Il s'efforça de trouver en lui-même la clarté d'un sentiment, la limpidité d'une parole consolatrice. Rien ne vint. D'un geste embarrassé il prit congé.

— Allons, au revoir, mon brave.

Le noir lui abandonna sa main. Des deux autres aucun ne bougea; ils le fixaient toujours, ahuris.

Milkau cheminait dans la grande lumière du matin, à cette heure tout enflammé. Un vent plus vif soufflait déjà comme pour animer l'âme des choses, les arracher à leur torpeur et les ramener à la vie. La rivière coulait dans le sens contraire à la marche des voyageurs, si bien que l'opposition des mouvements donnait cette impression que le paysage animé défilait lentement sous les yeux des cavaliers. Dans le haut, la fazenda disparaissait au lointain de l'horizon. L'immigrant s'égayait à voir se dérouler paisiblement, tel un ruban magique, le panorama : maisons, habitants, tout passait, roulait sans heurts, et cependant mù par une force constante qui ne laissait rien reposer

La route allait s'élargissant, d'autres apparaissaient, inconnues, infinies, incertaines, chemins de l'homme sur la terre. Canalisée entre deux rangs de collines parallèles, la brise apportait avec sa fraîcheur la rumeur sonore d'une cascade. Le mugissement du Santa-Maria sur les

roches amoncelées augmentait, et sur ses eaux en révolte miroitaient les rayons du soleil. Milkau distingua au loin, dans la forêt fumante encore de buée, une large tache blanche. En avant, son guide, le bras tendu, lui cria :

— Porto-de-Cachoeiro !

Soudain réveillé, Milkau respira fortement ; son être tressaillit de l'émoi du pèlerin sur le point de fouler la terre désirée ; cette apparition de la ville fit bouillonner son sang ; ses nerfs, sa volonté transmirent un fluide stimulant à la monture alourdie, qui, sous la brise familière, au contact des lieux si connus, termes de ses journées de fatigue, se transmua elle aussi. Maintenant le vieux cheval s'ébrouait ; les narines dilatées, il secouait ses crins, hennissait, mordait son frein, bombait le poitrail, et valeureusement allongeait le pas.

D'une petite élévation un regard suffit à Milkau pour embrasser la cité, enclavée entre la montagne et le Santa-Maria. Inondée de lumière, avec sa rangée de maisons blanches, en pleine gloire de couleur et de clarté, toute vibrante des sons musicaux d'une chute formée par la rivière argentée, la petite ville apparut, en ce gracieux et rapide instant, comme la fille du soleil et des eaux.

Les voyageurs se hâtèrent ; déjà se présentaient les premières maisons, cabanes éparses sur la route comme pour souhaiter la bienvenue aux voyageurs. Avec un peu d'attention Milkau ob-

serva que ces cabanes abritaient des noirs, anciens esclaves refoulés sous l'invasion des blancs, et implorant, au seuil des cités pour eux étrangères et interdites, l'aumône d'ultimes rayons de chaleur humaine.

Une rampe à descendre conduisit les voyageurs devant une barrière que le petit vint ouvrir pour donner passage à Milkau. Dès lors ils entraient dans la ville; ils ralentirent l'allure.

— Où descendez-vous, patron? demanda le guide.

— Chez M. Robert Schultz. Tu connais?

— Ah! monsieur, oui! qui ne le connaît?... La plus belle maison de la ville... Dimanche dernier j'y ai encore conduit un jeune homme.

Les chevaux haletaient; leur marche saccadée donnait l'impression d'une descente de montagne par un chemin rocailleux; l'écume couvrait leur poil, et les rênes lâches, ils allaient buttant aux pavés du chemin. Les yeux de Milkau papillotaient comme au passage violent de visions en sens opposé; ils ne possédaient plus ni assez de fixité ni le calme suffisant pour la précision d'aucune observation; leur rétine enregistrait tout au plus la vague sensation d'un village allemand surgi là, en pleine végétation tropicale. A entrevoir cette population entièrement blanche, et à sentir l'irradiation du soleil qui plaquait d'or la tête blonde des enfants, un souvenir fugitif et confus d'autrefois s'éveilla dans l'esprit de l'immigrant.

A proximité d'une belle construction, le guide sauta lestement de cheval et vint aider Milkau à descendre; ils prirent congé l'un de l'autre en bons amis, et pendant que le voyageur pénétrait dans la maison, l'enfant s'en retournait avec les bêtes. Le magasin de Robert Schultz était vaste. Ses quatre portes de façade et les innombrables marchandises qui l'emplissaient lui donnaient un air de grandeur et d'opulence. L'on y vendait de tout : étoffes, vins, instruments agricoles, café; c'était le type du magasin de colonie, abrégé de tout le commerce, et conservant, malgré la profusion et la multiplicité des articles, certain aspect d'ordre et d'harmonie. A cette heure la boutique regorgeait de monde; Milkau dut, pour arriver jusqu'au comptoir écartier les clients entassés debout, tous indécis, blancs et lourds Allemands.

On prévint Robert qu'un voyageur le demandait; sur-le-champ Milkau fut introduit dans le bureau où un homme robuste et barbu le reçut. L'immigrant lui remit sa lettre de présentation que l'homme commença de lire, s'interrompant de temps à autre pour examiner le nouveau venu. La clarté douce, le calme dominateur émanés des yeux de Milkau troublaient le vieux négociant qui, tantôt lisant, tantôt observant, restait soucieux. Enfin, lentement, il plia la lettre et se mit à tambouriner sur son pupitre.

— Alors, fit-il pour amorcer l'entretien, vous venez avec l'idée de vous fixer ici?

Milkau affirmant cette résolution. Robert lui conseilla de ne rien décider avant d'avoir examiné tout par lui-même.

— Ici c'est triste, déplaisant. Vous allez vous ennuyer, j'en réponds. Ne serait-il pas meilleur pour vous d'aller à Rio ou à Saint-Paul? Voilà de grands centres commerciaux où vous trouveriez facilement de l'emploi. La colonie, c'est un leurre; si on y a gagné autrefois quelque argent, il n'en est plus de même aujourd'hui : les affaires ne vont pas...

— Mais... voulut interrompre Milkau.

Sans l'écouter, Robert continuait à détourner ses vues de Cachoeiro :

— A mon avis, vous devriez repartir aujourd'hui même. Nous avons surabondance de personnel. Pour moi, je vais en licencier une partie; et nulle part, dans la colonie, vous ne trouverez de place. Et puis, le commerce? que vaut-il maintenant avec les impôts, le change et les contributions de la politique?... Car nous, ici, bien qu'étrangers, ou plutôt parce qu'étrangers, nous sommes les soutiens du parti gouvernemental. Les élections sont proches, d'ici peu les chefs doivent venir de Victoria; il nous faut les héberger, les festoyer, leur préparer des électeurs. Or tout cela nous ruine. Ce que l'on gagne, tous ces frais payés... une misère!

— Mais je ne suis pas venu pour me destiner au commerce, affirma d'un ton décisif le voyageur.

— Comment? C'est donc pour planter du café?... Et Robert ne dissimula point sa surprise de voir un simple colon en cet immigrant si bien vêtu.

— Oh! alors, c'est différent, continua le négociant devenu aimable. Rien de bon comme la culture. Vous allez dans la forêt vierge; vous établissez une colonie, et en un rien de temps vous voilà riche. Au reste, notre maison est à vos ordres : nous vous fournissons tout; et dès que vous le pouvez vous nous envoyez du café. C'est la coutume ici; on règle en marchandises... tout bénéfique pour le colon, ajouta-t-il en baissant un peu les yeux. Le moment est bon pour obtenir une concession excellente sur les nouvelles terres du Rio-Doce (1) qu'on va ouvrir aux immigrants. Le juge commissaire a fait opposer l'affiche relative aux arpentages et aux prix des concessions; et l'arpenteur, senhor Felicissimo, est de passage à Porto-de-Cachoeiro, se rendant sur les terres. Un joyeux garçon, il descend toujours chez nous, c'est notre client; et, vous savez, il est du parti.

Milkau remercia le négociant de ses offres; il se disposait à partir à la recherche d'une hôtellerie quand l'autre protesta :

(1) Le Rio-Doce, dont le cours est de 700 kilomètres, arrose une grande partie de l'État d'Espirito-Santo, où il a son embouchure. L'un de ses principaux affluents est le Santa-Maria.

On donne par extension le nom de Rio-Doce à la vallée même du fleuve. (N. du Trad.)

— Inutile d'aller à l'hôtel. Restez plutôt ici; nous avons de la place pour les voyageurs, comme toujours... Vous pourrez même me rendre service en tenant compagnie à un jeune homme arrivé d'avant-hier, et d'importante famille, lui aussi. Imaginez : fils du baron von Lentz! Le pauvre garçon est triste, taciturne. Je ne sais ce qu'il a... Sans doute le regret d'avoir émigré... Ah! ces jeunes gens!...

Souriant malicieusement, il se leva en invitant Milkau à le suivre. Ce dernier y consentit, ravi des bonnes grâces et des politesses qui lui étaient prodiguées, à titre de futur client. Tous deux traversèrent la boutique pour aller prendre dehors l'escalier de l'étage. La vive et joyeuse lumière du matin fut pour Milkau un éblouissement. Devant la porte, une vieille au nez crochu, à la figure de parchemin plissé, arrivait juchée sur sa mule, entre deux valises suspendues par des crochets à la selle. Au milieu de la rue, une troupe de mules chargées de hottes de café passait dans une sonnaillerie de clochettes.

Dans la chambre où entrèrent Robert et Milkau un jeune homme occupé à écrire se leva pour saluer.

— Je vous amène un compagnon, annonça le maître de la maison, un compatriote qui désire s'établir au Rio-Doce.

Se tournant vers Milkau il lui répéta qu'il devait se considérer comme chez lui, puis s'informa de ses bagages. Milkau expliqua que tout arriverait

le soir même, à bord d'une embarcation. Robert laissa seuls les nouveaux immigrants.

— Continuez votre travail, dit poliment Milkau.

— Non, cela n'a rien de pressé... Affaire de tuer le temps.

Ils se mirent à converser sur des choses vagues : le voyage, le temps, la nature. Tout en causant, Milkau admirait la mobilité de physiologie du jeune von Lentz, l'éclat de ses yeux fauves, illuminant une face imberbe aux traits accentués, sa tête large et arrondie de patricien romain. Toutefois, en même temps qu'un subit enthousiasme pour l'expression sculpturale de ce jeune visage, Milkau éprouvait une sorte de gêne à rencontrer dans ces parages reculés le fils d'un général dont il connaissait le nom, être privilégié dans sa patrie, venu là en évadé pour enterrer sans doute un désespoir ou quelque désillusion secrète...

Peu après, les deux jeunes gens pénétraient dans la salle à manger des employés du magasin, et prenaient place à table. C'était une pièce nue aux murs crépis, sans aucun ornement. Les domestiques servaient militairement le régiment des commis silencieux. Sur les physionomies de ces hommes si différents d'aspect : vieux à la peau crevassée ou jeunes d'une perpétuelle adolescence, se lisait l'unique préoccupation d'accomplir le devoir pratique, de marcher ensemble, tous, comme un seul corps. Milkau retrouva

dans ce groupement d'Allemands le caractère campagnard et militaire qui introduisit, puis fixa dans sa race l'obéissance et la ténacité, réduisant tout ce qu'elle contenait de beauté, d'élévation morale, à la monotonie d'un précipité unique. Où était cette Allemagne, terre sacrée de l'individualisme, douce retraite du génie libre ! se demandait Milkau, en contemplant le bataillon des hommes blonds, dans le bourdonnement régulier du déjeuner. Ses réflexions l'amènèrent à rechercher l'inconnue de l'âme allemande ; mais il s'avoua n'y pouvoir parvenir qu'à l'aide des images ou expressions incertaines et vagues de la métaphysique. Qui sait, continua-t-il presque en rêve, qui sait s'il n'advint pas qu'un jour deux esprits opposés se rencontrèrent en un corps unique : l'un asservi à la matière, ambitieux, cupide, cherchant à absorber l'autre qui doucement planait très haut, persiflant les hommes et les dieux, et créant en toute pureté, sans promiscuités, les figures de la poésie et du rêve dans les régions de l'idéal ! Et qui sait combien long et tenace fut ce combat entre les deux forces !... Mais vint un moment sans doute où le démon de la terre vainquit l'esprit de beauté et de liberté ; et aujourd'hui le corps est veule. Plus d'aspirations, plus de luttes : une masse d'esclaves dévorant les derniers restes du génie du passé...

Le déjeuner achevé, les commis sortirent en ordre. Milkau et Lentz venaient en dernier, lentement, comme des hôtes désœuvrés. Une fois

dans leur chambre ils convinrent de visiter la ville; et, comme un instant plus tard ils traversaient le magasin pour sortir, Robert les appela.

— Voici justement M. Felicissimo, qui part après-demain pour le Rio-Doce, où il doit faire des mesurages. Ce disant il indiquait un petit homme maigre au teint basané, et dont la figure grêlée, taillée en triangle sur une tête aplatie, était percée de deux yeux noirs remuants, vifs et secs.

— M. Milkau, continua Robert, nous arrive avec l'intention de se faire adjuger un lot de terrain. Je lui ai expliqué qu'en ce moment ce que nous avons de meilleur c'est le Rio-Doce, et que vous me feriez l'amitié de lui trouver une concession bien placée.

— Comment donc! répondit l'arpenteur-géomètre en s'avancant les bras ouverts comme pour donner l'accolade. Je repars demain et dois me rencontrer avec l'équipe de Santa-Thereza; après-demain, de très bonne heure, nous nous mettons en route; et dès notre arrivée, vers les onze heures, nous campons au port d'Inga, sur le Rio-Doce... Quand partez-vous, messieurs?

Lentz resta embarrassé; à demi confus il répondit :

— Pour la campagne?... Ma foi! Je ne sais pas encore en définitive ce que je ferai dans la colonie... Cela dépend beaucoup de M. Robert...

Le négociant se gratta la tête et dit avec solennité, dans un murmure, comme s'il invoquait le témoignage des autres :

— M. Lentz préfère une situation en ville, dans le commerce... Mais M. Felicissimo peut dire combien c'est difficile... Les maisons sont pleines, le moment est mauvais... Attendons, attendons...

Felicissimo s'enquit auprès de Milkau du jour de son départ.

— C'est seulement pour tout combiner et qu'à votre arrivée il n'y ait pas de temps perdu. La chose est facile; vous demandez un terrain, et le juge-commissaire, qui est en ce moment du côté de Guandu, établit les papiers; mais nous n'avons pas besoin de lui pour mesurer. En son absence j'ai les pouvoirs, même pour la remise des terrains aux colons, afin qu'ils puissent de suite travailler... Entre nous les choses se passent sans façons... Pas de formalités... Tout s'arrange et se légalise ensuite... Ce qu'il faut, par exemple, c'est payer les frais immédiatement...

Milkau interrompit pour s'informer des distances.

— D'ici à Santa-Thereza, combien de lieues?

— Cinq, et autant de là au Rio-Doce. Vous allez d'ici jusqu'au haut de Santa-Thereza, vous y couchez, et le lendemain vous arrivez au Rio-Doce.

— Faut-il un guide?

— Non... La route est droite... et battue...

Robert s'offrit pour faire conduire l'immigrant par des muletiers qui allaient journellement dans ces parages, Milkau déclina l'offre en remerciant.

Laissant Robert, tous trois sortirent du magasin. Félicissimo, qui disait n'avoir rien à faire à cette heure, proposa aux étrangers de les accompagner ; il donnait ainsi libre cours à ses instincts de *dolce farniente*.

A ce moment Porto-de-Cachoeiro, embrasé des feux du soleil, se révélait tout entier. La cité se divisait en deux tronçons reliés par un pont ; mais, pouvait-on dire, seule la rive gauche vivait, tant, de l'autre côté, étaient disséminées les rares habitations. Face à la rivière, les maisons de la ville s'alignaient, monotones, sans un jardin pour rompre l'austérité des constructions, sans un verger sur le bord des chemins, sans un arbre pour ombrager les rues. Et, chose extraordinaire, les habitants, pour la première fois dans une petite ville des tropiques, ignoraient les plaisirs que procurent l'élevage des animaux domestiques et la culture des plantes et des fleurs. Une rigoureuse et systématique stérilité s'accusait dans l'architecture des maisons, abri d'une population strictement composée de négociants. En marchant Milkau cherchait l'explication morale de cette localité, et une impression d'angoisse émanée de l'aridité blanche de la ville le troublait ; l'haleine des trafiquants semblait avoir tué toute poésie, toute grâce, en ce coin de nature exceptionnel dont ils s'étaient emparés pour y planter leurs tentes de spéculation. Félicissimo se hâtait, tout en contant les miracles de fortune commerciale accomplis :

— L'édifice que vous voyez là, disait-il, étroit et anguleux comme ses voisins, est à Frédéric Backer, chef du parti de l'opposition, le rival, l'ennemi de Robert. Arrivé ici sans le sou, voyez comme il est riche aujourd'hui ! Et ici, tous sont pareils, tous roulent sur l'or. On peut dire que le commerce de Cachoeiro est plus important que celui de Victoria, la capitale... Il ne s'est pas encore déclaré une seule faillite... Ces Allemands ont l'œil... Avec des Brésiliens tout serait en ruine.

Et le géomètre entreprit sur le même ton l'éloge des aptitudes germaniques pour les affaires : économie, facilité d'assimilation, énergie au travail ; puis il leur opposa les défauts brésiliens qu'il se complut à étaler, dans son désir de paraître aux yeux de ses compagnons juste et d'esprit supérieur, et aussi de les flatter. De temps en temps, pour se donner un air d'importance et d'intimité avec les habitants, il quittait Milkau et Lentz en pleine rue, pénétrait dans un magasin, et échangeait quelques mots avec le patron. Il réussissait parfois à amener les négociants du fond de leur boutique jusqu'à la porte devant les nouveaux arrivés ; il prenait alors des libertés avec ses interlocuteurs, leur donnait des tapes dans le dos, sur le ventre, et leur adressait de grosses plaisanteries, de quoi souriaient complaisamment les Allemands rubiconds en murmurant sur un ton d'excuse aux deux autres :

— Ce M. Felicissimo... c'est un joyeux diable!...

Tous trois allaient ainsi éveillant, grâce aux gestes et aux éclats du céarense, l'attention des muletiers occupés à décharger leurs animaux, et des clients en quête de boutiques. Lentz n'éprouvait pas le moindre intérêt à marcher de porte en porte à la manière fastidieuse et vulgaire de Felicissimo; aussi, proposa-t-il, pour échapper à cette corvée, de gravir l'un des morros qui entourent la ville en l'écrasant, et de là jouir du coup d'œil sur la région. La proposition acceptée l'on se mit en route, Felicissimo en tête. Pour atteindre le pied de la montagne la plus accessible, ils durent franchir le pont jeté sur la chute d'eau tourbillonnante. Le pont de bois sous leurs pas résonna de vibrations sourdes et puissantes comme au passage d'un peloton de cavalerie. Arrivés sur l'autre rive, ils s'engagèrent dans un raidillon qui escaladait la montagne. Felicissimo allait devant d'un pied alerte que les deux Européens, non accoutumés à la chaleur, avaient grand'peine à suivre. A mesure qu'ils s'élevaient, les sons de la chute d'eau diminuaient d'intensité, et la brise des hauteurs, tout imprégnée du parfum des plantes de montagne, venait rafraîchir leur visage. Tout d'abord la perspective dans le circuit des morros fut assez rétrécie; plus haut, par contre, la vue domina une région vaste et accidentée; et bientôt enfin les yeux des étrangers jouirent d'un délicieux instant d'extase. Le

contour arrondi des montagnes recouvertes d'une herbe fine aux teintes vives, la rivière coulant entre les vallons, l'air limpide et sec dans une atmosphère maintenant stable, la force de la lumière élargissant le panorama, la voûte céleste d'azur intense, tout cet accord de lumière, de couleur, de lignes, faisait du spectacle un ensemble de grandeur et de sécurité.

Felicissimo, cicerone expert, désignait les lieux par leurs noms; et Milkau, du hant d'un tertre, admirait en pleine sérénité. Il avait découvert son front, et sur ses cheveux d'un blond de nymphe, sur sa barbe en désordre, le soleil jetait des feux d'auréole. C'était un homme robuste, avec une peau délicate et rosée de femme; ses yeux puissants, couleur d'infini, absorbaient, recueillaient doucement la vision nette des choses qui passent. La jeunesse persistait à ne pas l'abandonner; toutefois, dans l'harmonie tranquille des lignes de son visage déjà reposait le calme d'une maturité prochaine.

Felicissimo nommait les points d'alentour; les autres suivaient ses gestes rapides sans parvenir à saisir les noms barbares qui blessaient leurs oreilles; mais ils s'intéressaient à fixer et à accentuer en eux les impressions que leur suggérait la région. Au levant, c'est la terre de Queimado; un chemin s'y déroule, long et sinueux, tantôt à travers la plaine découverte et riante, tantôt parmi la verdure d'un bois clairsemé, jusqu'à un petit groupe de maisons formant le port de Man-

garahy, sur le Santa-Maria, paisible en cet endroit et délivré de ses chutes. Vers le nord, vers le sud, au ponant, les montagnes vont s'exhaussant, s'amoncelant. Par là c'est Guandu, par ici Santa-Thereza, deux sombres régions que des colons arrachent au mystère de la solitude. Dans un val plein de soleil un filet d'eau coule, transparent comme un long voile de mariée. Vers le couchant, le Santa-Maria, alors en lutte avec les roches noires qui cherchent à le contenir, longe des plantations de café, des maisons de laboureurs.

Devant ce panorama ouvert Milkau lisait la simple histoire de cette obscure terre. Porto-de-Cachoeiro représentait pour lui la frontière de deux mondes. L'un, au levant, traduisait le passé, avec son aspect triste et estompé, des indices de fatigue marqués dans la débilité des choses : débris de fazendas, maisons abandonnées, chaumières, chapelles en ruines; monde déjà recouvert du linceul de la mort. La chute d'eau formait démarcation. L'autre, dont le paysage va s'élargissant vers le couchant, aux masses plus sombres, plus profondes, c'était la terre neuve prête à recueillir l'avalanche accourue des régions froides de l'autre hémisphère, pour atteindre à ses seins tièdes et puissants; c'est la terre où germera le peuple futur destiné à couvrir un jour le territoire entier; et la chute d'eau, loin de diviser alors deux mondes, deux histoires, deux races hostiles, l'une assoupie en sa perfide

lasciveté, l'autre combattant de sa redoutable énergie, unira deux races prêtes à s'amalgamer bientôt en un large et fécondant amour.

Ils redescendirent la montagne, et ils rentraient dans la ville au moment où les magasins se ferment pour se rouvrir après le diner. Le mouvement de la rue s'augmentait ainsi d'une foule de gens sortant des boutiques pour regagner leur logis.

— Ici, demanda Lentz au géomètre, presque tous les habitants sont Allemands ?

— Oui, peu sont Brésiliens. Dans le commerce autant dire qu'il n'y en a point.

— Alors, à quoi s'occupent les Brésiliens de Cachoeiro ? s'informa Milkau.

— Nous n'avons ici que les gens du tribunal : juges, greffiers, huissiers. D'autres sont employés publics, percepteurs, agents des postes...

— Et professeurs ? demanda Milkau.

— Un seul ; la langue enseignée dans ces parages est l'allemand, et les professeurs sont tous allemands, sauf celui de la ville. Point de curé, ni d'église, à part une en réparation. D'ailleurs la nécessité ne s'en fait pas sentir, si rares sont les catholiques ; et quant aux protestants ils ont trois pasteurs à leurs chapelles de Luxemburgo, Jequitibà et Altona... Les seuls catholiques du municipe sont localisés à Queimado, à Mangaraby et autres points, là où est aujourd'hui concentrée l'ancienne population indigène.

Felicissimo continuait à donner des indications

que les autres écoutaient en silence. A deviser ainsi en se délassant ils arrivèrent à la porte de Robert. L'arpenteur prit congé, promettant de revenir le lendemain pour accompagner ses amis allemands en de nouvelles excursions.

Après le diner, les deux nouveaux arrivés regagnèrent leur chambre ; ils se sentaient incapables d'aller, comme l'exigeait la coutume, le soir, s'installer à la brasserie, sur l'autre rive du rio, Milkau, très fatigué du voyage et de la promenade, Lentz, ému, troublé par la rencontre de ce compatriote, qui, pour des motifs encore incompréhensibles, l'avait charmé et captivé.

Ils s'assirent à la fenêtre ouverte. Le calme du soir immobilisait les choses dans une tranquillité, un repos, une fixité de tableau. A cette heure, la nature se surpassait elle-même ; elle donnait la sensation de sérénité de l'art. Les premiers parfums des forêts d'alentour descendaient, portés par la brise, et des ombres légères glissaient pour envelopper la terre. Les deux immigrants contemplaient, silencieux ; une mélancolie étrange, faite de souvenirs et d'espoirs, leur expliquait en secret le mystère des tableaux rêvés et jamais vus, la nostalgie des illusions qui à cette heure se réalisaient.

— Il me semble avoir déjà vu quelque part ce tableau, dit Milkau songeur. Pourtant cet air, cet ensemble suave, cette langueur momentanée que nous éprouvons va passer ; c'est sûrement la première fois que je ressens cela.

— Combien de temps resterons-nous ici ? répartit l'autre dans un bâillement d'ennui, le regard paresseusement reposé sur le paysage.

— Je ne mesure pas le temps, répondit Milkau, ignorant combien je vivrai ; et ce tableau sera maintenant j'espère le cadre définitif de mon existence. Je suis un immigré aux goûts tranquilles ; ma dernière étape sur la terre est ici...

La ville était faiblement éclairée, avec de larges trous d'ombre ; mais en certains points les lumières de la rue et celles des maisons tombaient sur l'eau de la rivière qui les multipliait dans son miroir tremblant. Plongé dans une profonde rêverie, le regard perdu au loin, Lentz se taisait ; les lignes de son visage avaient perdu leur sérénité et donnaient à sa physionomie une expression dure et inquiète. Milkau respecta d'abord ce silence pénible ; puis, sous l'impulsion de sa nature confiante, il dit à son jeune compagnon :

— Pourquoi n'irions-nous pas travailler ensemble au Rio-Doce ? Nous pourrions demander la même concession, et comme ni vous ni moi n'avons de famille nous nous associerons en nous aidant mutuellement. Et si plus tard vous vous repentez, quittez-moi, je ne me plaindrai pas de rester seul, puisque tel a été mon lot jusqu'à ce jour.

Ces paroles délicates et bonnes furent dites en toute sincérité de cœur. Sur les lèvres de Lentz un sourire passa, d'une suavité qui décelait la

transformation rapide de l'état de son âme.

— Oui, nous verrons... Je vous remercie cordialement... Pourquoi non? murmura-t-il, en proie à une émotion que par orgueil il cherchait à dominer.

Milkau se réjouit à la perspective d'un compagnon qu'il aurait à reconforter dans l'exil. Il se félicita aussi pour lui-même, car il sentait s'épanouir tous ses sentiments de sociabilité dans le commerce de ce jeune homme. Toutefois il ne voulut pas d'une façon brusque décider du sort d'un autre immigrant en l'attachant au sien. Pour Lentz, ce qui l'engageait à accepter la compagnie de Milkau c'était sa propre hésitation à aborder la vie rude et mesquine de commis; c'était surtout la séduction intellectuelle de ce compagnon de rencontre. Milkau, par politesse, détourna la conversation :

— Alors le pays vous agrée? Cette verdure printanière, la splendeur du soleil, la puissante végétation?

— Oui, tout cela est fort beau. Mais combien préférable la nature européenne avec sa variété, ses cadres de montagnes, sa plus discrète coloration!

— L'Europe, interrompit Milkau, a une tradition qui nous enlève toute liberté de jugement. Autrement je ne sais si le Rhin vaudrait le Santa-Maria qui sans légendes, sans passé, de par ses propres mérites, réfléchit en moi tant d'enchantement, avec ses berges incultes, ses eaux

bourdonnantes et limpides, ses saules tordus...

— Mais ce soleil implacable ! Ici point de repos, point d'atténuation dans les couleurs. Toujours ce jaune violent à nous harceler...

Et Lentz faisait le geste de chasser de son cerveau l'obsession d'une lumière tyrannique.

— Bientôt vous vous y accoutumerez et aimez cette nature jusqu'à la passion. Moi qui arrive de loin, je l'aime chaque jour davantage.

— N'est-ce donc pas la première fois que vous venez au Brésil ?

— De ces côtés-ci c'est la première fois. Mais j'ai traversé déjà l'État de Minas-Geraes en arrivant au Brésil, avec le projet de m'y établir; faute d'occasion propice je me dirigeai par ici.

— Sur quel point de Minas étiez-vous ?

— Dans l'ouest... Le magnifique voyage !... San-João-d'El-Rei laisse une impression unique.

— Comment cela ? interrogea Lentz curieux.

— Je crus pénétrer là dans le passé intact du Brésil. Ce fut un délicieux retour aux temps morts — morts pour le reste du monde, car là-bas ils prolongent encore leur vie !...

Lentz se grisait des paroles de Milkau ; celui-ci commença le récit de sa visite à la vieille cité. Dans Cachoeiro tout était silence ; la lumière des maisons s'éteignait ; les reverbères d'espace en espace pointaient de lueurs les ombres de cette nuit diaphane d'été, fugitif repos du jour. Le bourdonnement continu de la cascade effleurait

à peine l'oreille de Lentz absorbé à la narration de Milkau.

— Dès la première matinée, mon somme de voyageur harassé fut interrompu par le tintement innombrable des cloches, et un doux charme pénétra en moi. Comme à tout homme habitué aux grandes cités modernes, la musique des cloches m'était inconnue dans la force et la sonorité dont elles vibraient en cette matinée, et cependant l'étrange concert ne me blessait point : je le savourai comme une sensation lointaine et revécue ; il me semblait ouï par une âme lointaine réveillée en moi et prenant possession de mon être... Je restai au lit, bercé par les caresses du demi-sommeil... Et voici mon rêve : Dans l'espace plein de mélodies, l'air léger de la montagne frissonnait aux sons de musiques divines ; la nature entraînée par l'allégresse des cloches se volatilisait et se balançait dans l'éther ; la ville chargée d'harmonie quittait la terre, s'envolait avec des chansons vers les cieux... Ce fut ainsi qu'au bruit des carillons je rêvais, sollicitant le calme, le sommeil, l'oubli. Le moyen âge se reconstituait dans mon rêve : bourgades, castels féodaux, monastères, hommes et choses, tout se reliait par la voix des cloches notant dans l'espace la vie et la mort.

Milkau parla longtemps de la vieille cité *mineira* (1) qu'il assimilait à un sanctuaire, et dont

(1) Minière ; c'est-à-dire de l'État de Minas-Geraes (Mines générales).

l'esprit de religion localisé en ses murs disait le caractère. Dans son enceinte de montagnes, irrégulière et disgracieuse, surgit de place en place une église, puis d'autres, toutes simples, tristes, érigées pour les nécessités de la dévotion, sans nul souci d'art. Les maisons accentuent ce ton sévère et dénué de prétention; la plupart sont marquées d'une croix noire sur leurs murailles déteintes. Là tout revêt un aspect sacerdotal, tout parle de religion; les églises y sont fréquentées presque à toute heure du jour par les dévotes en quête de la solitude des autels; les fêtes religieuses occupent le peuple et le divertissent l'année entière. Pendant le carême, la fièvre religieuse est plus aiguë encore. A cette époque, un prêtre sort chaque soir dans la rue, accompagné d'une multitude chantant des prières. Une croix noire enroulée dans les blancs plis du suaire, une demi-douzaine de torches allumées sont leurs seuls ornements. Ils parcourent ainsi le chemin de la croix, s'arrêtant à chacune des stations dressées dans la rue. En une dévotion joyeuse et rayonnante, dans la plus complète et belle confusion de classes, le peuple processionne ainsi par les rues, priant à voix haute, répondant en chœur aux oraisons du prêtre; et quand il arrive aux stations, le cortège entonne des cantiques suaves et ingénus... La foule, agenouillée alors sous le ciel limpide, inondée des rayons de la lune, caressée par la brise fraîche des hauteurs, implore dans un sourire miséricorde!

Entourée de ses morros, la cité est en outre gardée par des églises postées, telles des sentinelles, sur les éminences; et souvent de pieux pèlerinages gravissent le flanc des collines en l'honneur des saints patrons de ces humbles chapelles. Les après-midi d'été (rappelait Milkau) l'on y voit habituellement défilér des cortèges de séminaristes en vacances; et souvent ce long cordon noir arrive à croiser la bande enfantine et blanche des jeunes filles conduites par les sœurs de charité; les deux groupes ne se joignent pas; respectueux, ils s'écartent au contraire, décrivant sur les pentes de longues théories qui vont plus loin s'évanouir dans un tournant... Et si à l'heure de l'*Angelus* un dévot tardif passant par là salue les séminaristes au nom du Christ, les jeunes hommes lèvent la tête avec fierté vers le ciel, rapidement se découvrent, et de leur poitrine lancent au loin ce cri plein de ferveur, que la solitude du soir rend plus solennel encore : Qu'il soit loué à jamais !

La ville dit d'autres traditions du vieux Brésil. Sur son terrain accidenté, de profonds sillons béants indiquent le passage de l'homme terrible qui arracha l'or des entrailles de cette terre mutilée de cicatrices, et qui, ainsi maltraitée, clame aux générations présentes ses plaintes contre la dévastation du passé. L'homme moderne au cœur pur ne peut réprimer un frisson de terreur en reconstituant dans son esprit, au spectacle de ces parages morts, le tableau rétros-

pectif d'une époque faite d'esclavage, d'or et de sang. Des maisons sont là qui devraient être vénérées comme les reliques des meilleures pages de l'histoire d'une nation. En leurs murs souffrirent des martyrs; sous leurs toits vécut des rêveurs; et les habitants du lieu savent lire sur les murailles de ces maisons encore debout et peuplées des restes d'autrefois, la poésie de la liberté et de la grandeur du pays. Ce mélange de foi religieuse et patriotique donne à l'antique cité un caractère spécial qui la maintient pure des vices dans lesquels vont se dissolvant les autres...

Milkau paracheva ce tableau de quelques réflexions :

— Je me tiens pour très heureux d'avoir eu le privilège de voir tout cela, car le temps n'est pas éloigné où cet ensemble de poésie, de tradition nationale aura disparu. En vérité, c'est avec douleur que je sens si proche l'effondrement de cette cité environnée de colonies étrangères qui l'étreignent pour un jour la vaincre et la transformer sans pitié.

— Mais cela c'est la loi de la vie et le destin fatal de ce pays! Nous renouvellerons la nation en nous disséminant sur elle; nous la couvrirons de nos corps blancs et la ferons plus grande pour l'éternité. La vieille cité de votre narration ne m'intéresse point : mes yeux se portent vers l'avenir. Porto-de-Cachoeiro a plus de signification morale aujourd'hui par la force de vie,

d'énergie qu'elle comporte en soi, que les lieux morts d'un pays qui s'éteint... Pour vous parler avec la plus grande franchise, la civilisation de cette nation repose sur l'immigration des Européens; mais il faut que chacun de nous apporte avec soi la volonté de gouverner, de diriger.

— Dans vos paroles mêmes, dit Milkau, se trouve inscrite notre grande responsabilité. Il est possible que notre destin soit de transformer de fond en comble ce pays, de substituer une autre civilisation à toute la culture, à la religion et aux traditions d'un peuple. C'est une nouvelle conquête, lente, tenace, pacifique en ses moyens, mais terrible en ses projets d'ambition. Il faudrait que la substitution fût si pure, si lumineuse, que jamais ne tombât sur elle l'amertume et la malédiction des destructions. Et pour l'instant nous ne sommes qu'un dissolvant de la race de ce pays. Nous pénétrons dans la pâte de la nation et l'amollissons; en nous mélangeant à son peuple nous étouffons ses traditions et répandons la confusion... Personne ne s'entend plus; les langues sont confondues; des individus venus des quatre coins du monde apportent dans leur âme l'ombre de dieux différents, tous étrangers; les pensées ne s'échangent plus; hommes et femmes ne s'aiment plus avec les mêmes mots... Tout se désagrège; une civilisation s'effondre et se transforme en inconnu... Le réveil sera long... Il y a une tragédie dans l'âme du Brésilien quand il sent qu'il ne se reproduira plus à l'infini. Toute

la loi de création est de créer à sa propre ressemblance... Et la tradition s'est rompue : le père ne transmettra plus au fils son image ; la langue se meurt ; les vieux rêves de race, les lointains et profonds désirs de la personnalité se sont tus ; l'avenir ne comprendra point le passé...

— Je ne distingue plus rien, dit Lentz. Et fermant ses yeux blessés par la lumière grandissante du jour, il sentit sous ses paupières, dans la chambre rouge des pupilles, étinceler les éclats du soleil.

— Puissé-je, murmura Milkau, avoir toujours le soleil!... La patrie de l'homme devrait se limiter à un coin de terre où il n'y eût point d'ombre.

Tous deux cheminaient, laissant Porto-de-Cachoeiro pour se diriger vers Santa-Thereza. Tout d'abord la route gravissait de petits morros dénudés où, sur un paysage accidenté errait l'ombre des nuées, puis elle venait mourir à l'entrée de la forêt. En pénétrant dans l'obscurité soudaine et froide, Milkau et Lentz sentirent passer sur leurs yeux le voile d'un léger vertige. Peu à peu ils se remirent, et alors ils admirèrent.

La forêt tropicale est la splendeur de la force dans le désordre. Elle recèle en son sein des arbres de toutes formes; les uns dressant leurs fûts en colonnades, tandis que d'autres, débordant de tous côtés, interrompent la symétrie, se courbent jusqu'à terre, sous le poids de leur luxuriante

ramure. Ceux-ci projettent sous eux un cercle d'ombre capable d'abriter un bataillon, et la circonférence de leur tronc noueux défie l'embrasement de cinq hommes réunis ; ceux-là, légers et sveltes, haussent leur tête comme pour épier le soleil par-dessus l'immense dôme de verdure mouvant. Il y a de la sève pour tous, de la force pour l'expansion de chacun, jusqu'à sa plus exubérante beauté. Cette immense frondaison traduit l'ancienneté immémoriale et la vie. Rien d'elle ne laisse percevoir l'indice d'un sacrifice qui serait le triomphe et le prix de la mort. Lianes et parasites s'enroulent autour des vieux troncs avec la grâce d'une parure ou d'une caresse. Des arbres même sont pères d'autres arbres et supportent élégamment le rejeton issu de leur flanc. Des arbustes à l'infinie variété croissent aux pieds des géants de la forêt ; c'est une flore menue, compacte, audacieuse, vivant de son aînée plus opulente. Et tout se dresse, et tout s'épanouit en un ensemble brutal, énorme, fait de troncs rugueux enchevêtrés dans le haut par leur chevelure touffue, en bas par le réseau sans fin de leurs innombrables racines ; tout s'entrelace, s'enroule au moyen des gigantesques liens d'une solidarité organique... Du haut de la voûte de verdure, parmi la transparence des feuilles, descend une clarté discrète qui délicatement illumine le sous-bois de la gamme pompeuse des couleurs : couleurs vives et chaudes en elles-mêmes, mais qui, graduées par l'ombre

mouvante, revêtent, du vert sombre au blanc mat, le coloris complet d'une palette triomphale. Chaque issue de la route ouvre au bout de la forêt un arceau lointain dans l'azur; l'on dirait des portes uniquement faites de lumière zodiacale, infiniment douce. De ce corps colossal, des feuilles nouvelles et des feuilles mortes, des jeunes troncs et des troncs vétustes, des parasites, des orchidées, des fleurs sauvages, de la résine coulant le long des arbres, des oiseaux, des insectes, des animaux cachés dans le secret de la sylvie, un étrange et mystérieux arôme se dégage qui se volatilise, se diffuse dans l'immense tout, et, tel l'encens des cathédrales, apaise, enivre, endort les choses. Dans la volupté harmonieuse de ce parfum âcre et troublant, en cette clarté délicate, réside la source du repos de la forêt... Le silence qui plane dans la forêt vierge est si profond, si serein, qu'il semble éternel. Fait des voix basses, des murmures, des mouvements rythmiques des végétaux, il est complet, absolu dans sa parfaite harmonie. Si d'entre les feuilles sèches amoncées sur le sol s'échappe un reptile, son léger bruissement rompt la douce combinaison du silence; il y a dans l'air un déplacement rapide comme l'éclair; un frémissement secoue les nerfs de toute la forêt, et le voyageur se retourne, inquiet, le corps secoué du frisson subit de la peur...

— Extraordinaire! dit Leptz, sortant de son étonnement.

Milkau répliqua :

— La sensation que nous éprouvons ici est bien différente de celle que nous laisse un paysage d'Europe.

Et regardant au-dessus de lui et en avant, il continua :

— Ici, l'esprit est écrasé par la stupéfiante majesté de la nature... Nous nous dissolvons dans la contemplation. Et en définitive celui qui se perd dans l'adoration est l'esclave d'une hypnose : sa personnalité lui échappe pour se fondre dans l'âme du Tout... La forêt vierge du Brésil est sombre et tragique. Elle porte en soi l'ennui des choses éternelles. La forêt d'Europe est plus diaphane et passagère, elle se transforme indéfiniment par les coups de la mort et de la résurrection qui se succèdent en elle comme les jours et les nuits.

— Mais ce spectacle d'une grande forêt brésilienne n'a-t-il pas quelque chose de fantastique? interrogea Lentz.

— Oui. La vérité pourtant c'est que, dès que nous touchons au domaine du merveilleux, le spectacle nous prive de notre liberté de pensée et en résumé nous gêne. C'est ce qui se produit devant cette force, cette lumière, cette abondance. Nous nous extasions ici sans comprendre...

Silencieux, ils cheminaient sur la route couverte, les yeux dilatés d'admiration.

Après un certain temps, Lentz exprima tout haut sa pensée :

— Il n'est pas possible d'obtenir dans ce pays une civilisation. La terre en elle-même, avec sa violence, son exubérance, est un obstacle immense...

— Cependant, interrompit Milkau, tu sais bien que l'on a toujours vaincu la nature, et que l'homme avance sans cesse triomphant.

— Mais ce qui a été fait jusqu'ici n'est presque rien, et encore le doit-on à l'effort de l'Européen. L'homme du Brésil n'est pas un facteur de progrès : c'est un hybride. Et la civilisation ne sera jamais l'œuvre des races inférieures. Vois l'histoire...

MILKAU

Une erreur des interprètes de l'histoire, c'est le préjugé aristocratique grâce auquel on admet l'idée de race. Personne pourtant à ce jour n'a pu définir les races, et encore moins comment elles se distinguent les unes des autres ; on a prononcé sur cette question une infinité de mots, mais ce ne sont, comme les dessins de nuages là-haut, que de fantastiques images du néant... Et ensuite, quelle race assez privilégiée sera seule agent de la civilisation ? Il y eut dans l'histoire une époque où régna le Sémite, à Babylone et en Égypte, et l'Hindou, sur les bords sacrés du Gange ; ils résumaient alors toute la civilisation, le reste du monde n'étant qu'une nébuleuse dont nul ne se préoccupait. Et cependant, c'est sur la Seine et la Tamise que la culture va s'épuisant de

nos jours en volupté assouvie et dolente. Ce que je vois dans ce vaste panorama de l'histoire vers qui je me retourne anxieux, c'est la civilisation se déplaçant sans arrêt, allant de groupe en groupe à travers toutes les races, réchauffant graduellement de sa lumière et de sa chaleur, selon un ordre fatal de rayonnement, de vastes sections de la terre... Les unes s'irradient, les autres descendent aux ténèbres...

LENTZ

Jusqu'ici je ne vois guère de probabilité que la race noire atteigne à la civilisation des blancs. Jamais l'Afrique...

MILKAU

L'heure de l'Afrique sonnera. Les races se civilisent par la fusion : dans le mélange des races vierges et incultes réside le repos sauveur, le miracle du renouveau. C'est le rôle des peuples supérieurs de transmettre d'un corps à l'autre, sous le besoin instinctif d'étendre leur culture, le produit de cette fusion ; et celle-ci, une fois la trêve de gestation terminée, portera toujours plus loin le capital accumulé par les générations. C'est ainsi que la Gaule devint France, et la Germanie Allemagne.

LENTZ

Je doute que de la fusion, avec des espèces radicalement incapables, sorte une race en qui

puisse se développer la civilisation. Ce sera toujours une culture inférieure, civilisation de métis, éternels esclaves en révolte et en déchéance. Tant que ne sera pas éliminée la race issue d'une telle fusion, la civilisation demeurera un mystérieux artifice en proie au sensualisme, à la bestialité et au servilisme inné du noir. Le problème du progrès, dans un pays comme le Brésil, est dans la substitution d'une race hybride, celle des mulâtres, par les Européens. L'immigration n'est pas seulement pour une nation un cas de simple esthétique, c'est avant tout une question complexe qui intéresse l'ensemble de l'humanité.

MILKAU

La substitution d'une race n'est pas le remède au mal dont souffre une civilisation. Pour moi, je tiens que le progrès s'effectuera grâce à une évolution constante et indéfinie. Dans notre énorme humanité, des nations parvenues au summum de progrès déclinent et meurent; d'autres ébauchent à peine un commencement de culture pour disparaître presque aussitôt; mais l'ensemble de l'humanité, formé des peuples, des races, des nations, ne s'arrête pas pour cela dans sa marche; il chemine en progressant toujours; ses éclipses, ses défaillances, ne sont autre chose que des périodes de transformation vers des époques fécondes et meilleures. C'est la fatalité de l'univers qui se réalise dans chacune des par-

ties qui composent le tout. Si le travail ne s'effectue pas à la surface, lumineux et paisible, alors une élaboration souterraine se produit, ténébreuse et forte. Souvent c'est sur un point isolé de la surface que s'étend l'opacité des ténèbres et que par la fusion s'élabore le peuple nouveau, récapitulant la civilisation depuis son point initial, et prêt à porter le progrès plus loin même que les peuples générateurs...

LENTZ

Comment? Alors le contact des peuples artistes avec les sauvages déterminerait un précipité excédant les premiers en capacité esthétique?

MILKAU

L'art, Lentz, peut diminuer ou augmenter dans l'une quelconque de ses expressions, suivant les variables sollicitations du milieu et de l'époque, et que l'art ne fleurisse pas sous telle ou telle forme, cela ne veut pas dire que le progrès artistique en soit moins marqué. Si la vérité se trouvait dans la conclusion contraire, alors l'humanité aurait reculé depuis la période grecque ou la renaissance, car jusqu'à nos jours, l'histoire ne présente guère d'époque plus brillante quant à la statuaire et à la peinture.

LENTZ

Mais toute la question est dans la compréhension du progrès moral.

MILKAU

Quand l'humanité partit du silence des forêts pour aboutir au tumulte des cités, elle décrivit une longue parabole du plus grand esclavage à la plus grande liberté. Tout le but humain est dans le développement de la solidarité, le rapprochement de l'homme vers l'homme, à mesure que s'éliminent les causes de séparation ; dans le principe ce fut la force, dans l'avenir ce sera l'amour.

LENTZ

Non, Milkau, la force est éternelle ; elle ne disparaîtra pas, et chaque jour elle subjuguera davantage l'esclave. Cette civilisation de fraternité — songe des démocraties — est la négation de tout art, de toute liberté, de la vie même. L'homme doit être fort et vouloir vivre ; et celui qui un jour atteint à la conscience de sa personnalité et donne cours à la libre expansion de ses désirs, celui qui dans l'opulence d'une magique poésie crée pour soi un monde et en jouit, qui fait trembler le sol, devenant lui-même ainsi une floraison de force et de beauté, celui-là est le maître. Le but de sa vie n'a pas été la vulgaire et mesquine solidarité : ce qu'il chercha dans le monde ce fut de réaliser les expressions, les inspirations de l'art, les songes et les visions du poète, et sous l'essor de ses nobles et indomptables énergies, de conduire comme chef, comme pasteur, le troupeau. Qu'important et la solida-

rité et l'amour? Vivre la vie dans l'égalité, c'est croupir au fond d'un bourbier...

MILKAU

Toute marche humaine est une aspiration à la liberté; voilà le véritable appui, le stimulant, la raison d'être d'une société. L'ordre n'est pas un principe moral; c'est seulement un facteur préexistant et indispensable au concept social; il ne saurait y avoir de société sans ordre, pas plus que de calcul sans nombres; l'harmonie pourra régner sans doute, même sous un régime d'esclaves et de maîtres, mais elle sera instable, car sans liberté pas d'ordre possible; la recherche, la réalisation de la liberté comme base à la solidarité, tel est le but de l'existence. Mais pour y parvenir quel chemin aura parcouru l'homme! La liberté est comme la vie même, elle naît, croît dans la douleur...

LENTZ

Oui, mais cette douleur répand des gouttes d'amertume sur la victoire. Non, l'homme digne de ce nom est celui qui s'est libéré de toute souffrance, celui dont les nerfs ne se contractent plus dans les angoisses, et qui, héroïque et serein, domine la douleur; c'est le souverain, le tout-puissant dans son intégrité totale et resplendissante; c'est celui enfin qui n'aime point, parce que l'amour est un dédoublement douloureux de la personnalité.

MILKAU

Ce qui nous unit solidairement dans l'humanité, c'est la souffrance. Elle est la source de l'amour, de la religion, de l'art; et on ne peut substituer à sa conscience féconde l'empire d'une féroce insensibilité.

LENTZ

Pour moi je pense que nous devons revenir en arrière, effacer jusqu'aux dernières traces les souillures de cette civilisation d'humbles, de souffrants, de malades; purifier l'humanité du poison qui nous tue après nous avoir rendus tristes.

MILKAU

Je vois dans l'exaltation de tes paroles qu'il y a en chacun de nous une tristesse différente devant le tableau de la vie des hommes... mais c'est toujours tristesse et désespérance. Le mal est universel; personne n'est satisfait, tous se lamentent; et ni maîtres ni esclaves, ni riches ni pauvres, nul n'a la part de joie, de satisfaction qu'il espérait. Et quand, dans une société, l'individu souffre, cette goutte d'amertume suffit à condamner dans ses fondements la communauté. La crise est partout, le sol même vacille, le monde est ébranlé, l'atmosphère est irrespirable. Au milieu des confuses aspirations, dans ce contact hétérogène de sentiments si variés, serait-il

possible que se fondât l'harmonie calme et douce de la vie? La religion s'en va : elle est du temps passé et comme lui disparaît sans espoir de retour... Au tréfonds de l'âme paisible de l'homme persiste un relent de civilisation guerrière. Tout se confond, se mêle et se repousse dans un tourbillon de désespoir... L'ombre du passé pénètre trop avant dans la demeure de l'homme moderne, elle emplit sa maison de spectres et de visions qui le retardent et le troublent. Et l'avenir, messager au geste consolateur, avance peureusement, comme un voleur nocturne... Mais moi, je n'ai pas attendu son pas vacillant et tardif; je dépouillai mes hardes pesantes, et, allégé, j'allai à la rencontre des présents que si lentement il apporte aux hommes. Et comme elle est douce en moi la libération!

LENTZ

Et pour en arriver là tu quittas patrie, famille, société, une civilisation supérieure?

MILKAU

Je laissai des choses vaines.

LENTZ

Et rien ne te rattache plus à l'Europe, à l'Allemagne?

MILKAU

Rien que ce qu'elles ont de grand dans le

passé. Mais cela c'est l'incorporel, l'invisible, et je n'ai nul besoin de m'asseoir sur des ruines pour aimer : c'est œuvre d'imagination et de mémoire. Mon culte pour ce qui est humain est actif; il réside en la conscience de la continuité d'un progrès sans limite. Ce que nous montre l'Europe, comme forme de vie, n'est qu'un prolongement inharmonique des forces d'autrefois dans les besoins du présent.

LENTZ

Je ne comprends pas comment, d'un mouvement de propre volonté, l'on puisse troquer Berlin pour Cachoeiro... De quelle partie de l'Allemagne es-tu ?

MILKAU

Je suis de Heidelberg; c'est de là que je garde mes souvenirs les plus lointains. Je me vois au côté de mon père, uni à lui comme le corps à son ombre. C'était un professeur de collège, un de ces universitaires fort instruits, mais comme la plupart d'entre eux, sans initiative dans sa vaste culture scolaire. Mon père, Lentz, était la douceur même, et les images que je conserve de lui au fond de ma pupille sont celles d'un homme au sourire doux et indéfinissable; il avait l'intelligence vive et idéale, mais son aversion pour toute manifestation d'audace l'enchaînait; aussi son grand fonds de bonté et d'amour restait-il enfoui au profond de son cœur, et le

monde l'ignora. Lui-même créait des barrières à son imagination déjà réfrénée et contenue ! Les préjugés arrivaient en foule à l'appel de sa timidité, et il les choyait comme des génies protecteurs. Dans tout cela, une douleur persistante subsistait qui fut l'amertume de sa vie. Jamais son amour de l'humanité ne transpira extérieurement. Ce fut un parfum qu'il garda au fond de son âme sans l'exhaler jamais, et cet excès de concentration le tua...

LENTZ

Quel âge avais-tu ?

MILKAU

Je sortais de l'université et j'entrais dans le monde. Ma mère fut inconsolable ; la douleur lui altéra la santé et l'esprit ; je l'aimai jusqu'à sa mort comme on aime une enfant chétive et souffreteuse.

LENTZ

Et alors ?

MILKAU

Après trois années vécues entre le souvenir et la piété filiale, je quittai Heidelberg, l'âme pleine d'un grand silence. Je commençais à entendre les accents de ma propre voix.

LENTZ

Et nulle voix de femme ne vint jusqu'à toi ?

MILKAU

Non.

LENTZ

Tu n'aimas jamais ?

MILKAU

Vers mes dix ans, l'amour s'éveilla en mon cœur; mais comme tout ce qui naît prématurément, cette passion d'enfance fut moitié maladie, moitié extase mystique. Ce qu'il y avait en moi de sentiment religieux se développa dans l'adoration de ce qui était alors l'objet de mes inquiétantes recherches; le bien, le mal de ma vie, j'attribuais tout à cette puissante et douloureuse influence qui toujours pourtant me fuyait... Des années passèrent à cette poursuite trompeuse; mes études, mes jeux, mes rêves d'enfant prirent la forme de petits et intenses tourments me coûtant des larmes de sang. Comme je frémis au rappel de tant de vie, d'amour consumé pour une ombre!... En vain? Je ne sais... Quand je fais retour à mon passé, c'est encore ce lambeau de ma vie qui me ravit le plus; je sens combien fut embaumée cette heure par l'amour qui passa; et avec quelle douceur ce parfum purificateur de mon adolescence remonte à mon âme!... Et la grande félicité (qui sait) fut peut-être que sur cette montagne brûlante élevée en moi-même jamais ne soit tombé le sourire, la mollesse, la

caresse qui refroidit et dissout... Et je montai, montai... A vingt ans tout était fini. La mort de celle que j'aimais vint emplir pour de longues années mon existence de souvenir. Enfin un autre amour, grand celui-là, unique, prit possession de moi à jamais...

Milkau à cet instant fut interrompu par un carillon de clochettes descendant par le chemin en multipliant ses sonorités dans le silence de la forêt. Peu à peu les sons perdirent leur douceur mélancolique et vinrent à se confondre avec des cris d'hommes et le brouhaha d'animaux en marche. Bientôt les deux amis virent apparaître une troupe de mules qui se dirigeaient des hautes terres vers Porto-de-Cachoeiro. La mule de tête s'avancait parée de rubans de couleur. Milkau et son compagnon se rangèrent sur le bord de la route en se retenant aux arbres, et malgré cette précaution, les animaux, soucieux de suivre la piste coutumière, de l'extrémité des balles de café qu'ils portaient leur effleuraient le corps.

Les muletiers étaient blancs, pour la plupart, et mulâtres ; cris, ordres, jurons éclataient, spontanément jetés dans la langue de chacun. La troupe passa au milieu d'un vacarme qui rompait violemment le sommeil des choses. Derrière elle persista une odeur âcre de café vert, de poussière soulevée, et cette puanteur de boue remuée qui dans l'ombre humide de la forêt ne se dissipe jamais. Les deux amis cheminèrent quelque temps sans parler, mais un désir de confession et

d'abandon les stimulait au sein de cette nature étrange, et bientôt ils revinrent passionnément à leur dialogue sur les thèmes éternels.

LENTZ

En vérité, il y a peu de temps encore, je n'aurais pu m'imaginer être ici aujourd'hui, dans ces bois. Notre vie est gouvernée par l'imprévu... Mon histoire est très simple, — dit Lentz, comme répondant à une interrogation écrite dans les yeux de Milkau. — Question d'amour ou plutôt de conscience... J'aimais une femme, créature sublime suivant moi ; qui est faible aime le fort, qui est humble aime le superbe. Et nous allions sur le chemin somptueux de ma fantaisie, tantôt parmi la solitude des montagnes neigeuses, tantôt sur les lacs qui rafraichissent les terres, tantôt à travers les cités trafiquantes et viles. Ma maîtresse connut les vibrations infinies de la volupté ; ma maîtresse aima dans le sang, dans la chair ; après cela je la jugeai heureuse et récompensée. Mais un jour vint la révolte, et l'âme de la femme d'Occident, qu'une longue lâcheté des hommes a rendue éternelle, se réveilla pour exiger de moi l'esclavage. Cette femme trouva un appui dans les préjugés chrétiens de mon père, dans les scrupules et les craintes de ma mère, qui cherchait à me réduire sous la pression de sa tendresse morbide. Je résistai. Le père de mon amie, un vieux général, compagnon d'armes de mon père, demandait à ma famille une réparation de ce qui

n'avait été qu'un acte d'indépendance de mon extrême sensibilité. Et le pis, ce fut que dans mon groupe social une atmosphère de réprobation se forma autour de moi : tous se jugeaient tellement purs de conscience qu'ils s'écartaient avec dédain. Je confesse (oh honte!) n'avoir pu supporter cette pression collective de camarades, représentants de ma classe sociale... L'homme mettra encore bien du temps à se libérer, à s'émanciper de cette tyrannie puissante qui annule son individualité et imprime sur sa physionomie les lignes d'un masque commun et sans distinction propre : famille, classe ou race. Mon arrogance faiblit ; ce qu'il y avait en moi de lâche, d'esclave, engourdit bientôt l'énergie de mon attitude ; ce qu'il y avait en moi d'acquis intellectuel, amalgame d'idées hardies et neuves, fut tué par l'antique et implacable sentiment... Alors je m'enfuis, laissant là études, position, famille, fortune. Je cherchai en échange un monde meilleur, encore vierge et indemne du contact déprimant de la morale chrétienne ; domaine véritable de l'homme nouveau qui veut, par-dessus des siècles d'humilité, donner la main aux anciens, et sous leur influence renouveler la civilisation, créer le royaume de la force rayonnante et de la triomphale beauté.

Je partis donc pour la virginité de ces sylves avec le dessein de vivre parmi elles solitaire, dans l'exaltation de mon idéal, ou bien de les transformer un jour en un vaste empire blanc, désir et

aspiration de mon sang. Je voyageai jusqu'à ce jour. La mer me procura la première grande sensation de liberté; sur les flots je rêvai et goûtai intensément la joie de la pensée pure... mais je ne vécus point, car sur mer on n'agit pas, et la vie c'est l'action...

MILKAU

Ce que chacun de nous cherche est si divers... Comme toi je laissai terre natale, société, civilisation, en échange de biens plus grands. Ma trajectoire part d'une époque plus lointaine... Après la mort de ma mère, mon premier désir fut de quitter Heidelberg. Berlin m'attirait; je pensai y trouver une solution à mon existence, alors vague et sans objet. Ce qui me tourmentait c'était la conscience que j'avais de vivre pour vivre, sans intérêt pour la vie. Débarrassé de toute croyance religieuse, sans l'appui d'aucune idée morale, la société ne me préoccupait point; l'infini pour moi n'existait pas; aucune consolation ne pouvait venir jusqu'à moi. Je passais mon existence à errer avec des compagnons de rencontre en des promenades interminables, sans savoir où nos pas devaient nous conduire... Mais mes rêveries ne changeaient guère... sans cesse j'invoquais les trois images de ceux que j'avais aimés et dont les portraits ornaient ma chambre et peuplaient mes souvenirs.

A cette époque, mon inadaptation à la société allait croissant; je sentais grandir en moi une

aspiration indéfinissable vers un amour, un calme, un rêve qui toujours me fuyait : torture indicible, mélancolie accablante. Rien ne me rattachait à la vie ; ceux que j'avais aimés n'étaient plus ; ce que j'aime aujourd'hui ne m'était pas encore apparu. C'est alors que je sentis ce besoin anxieux de chercher une solution quelconque à mes indécisions ; et, découragé, je crus l'avoir trouvé par l'unique moyen qui me parut positif dans la vie : la mort... Toutefois le spectacle de la misère morale autour de moi empêcha cet acte, que dans ma folie j'appelais un acte de volonté. Dès lors toutes les souffrances, et les lentes agonies, et les durs sacrifices d'autrui, devinrent aliement à ma pitié. Je souffris, et la douleur, de sa main rude et sainte, me conduisit aux autres hommes... La réflexion vint : Si tous souffrent mais se résignent, pensai-je, n'est-ce point que la vie est plus désirable que la mort ? Le suicide n'est donc pas cette libération à quoi aspirent tous ceux qui souffrent. Il importe peu qu'un seul des martyrs soit libéré : tous doivent l'être. Et l'idée de suicide s'évanouit en mon imagination, au moment même où s'y insinuait l'éclair bienfaisant de la solidarité. Il ne me restait plus, pour chasser toute trace de désespoir, qu'à examiner les voies ouvertes à mon activité. Je compris bientôt que la position de critique littéraire que j'occupais dans un journal de Berlin n'était plus en conformité avec mes nouvelles aspirations : désormais me manquerait le courage de

juger des livres inspirés d'un art vide, sans idéal, et saturés de sensualité. Bien vite aussi je me convainquis de la fausseté de ma situation au milieu des ignorants et des dogmatiques qui, sous le couvert mystérieux de la presse, ont pour mobile l'exploitation de la masse, cette foule dont la crédulité volontaire est, là comme ailleurs, une forme de complicité dans la perpétuation du mal ici-bas... Maintenant, où aller? me demandai-je. Quelle profession sera la mienne au sein de cette société? La politique? La diplomatie? La guerre?

LENTZ

Oui, la guerre. Parce qu'elle est forte et digne. Le monde doit être la délicieuse demeure du guerrier.

MILKAU

Ces deux voies, celle du politicien et celle du diplomate, sont vaines pour qui n'obéit point aux suggestions du bien-être ou de l'ambition... La guerre, elle, est un retour au passé, à un idéal mort pour la civilisation; je m'en éloignai encore davantage. Je ne savais où aller pour rencontrer l'atmosphère adaptable à mon indépendance et donner à mon individualité sa libre expansion. Commerce? Industrie? Dans notre vieille civilisation cette dernière est un étroit défilé de combat au milieu de la société qu'elle divise en maîtres et esclaves, en riches et

pauvres... Mon anxiété continuant, je me réfugiai dans la contemplation réconfortante de l'art. La beauté de la statuaire, la poésie infinie de la couleur reposèrent puis enthousiasmèrent mon esprit. Je me mis alors à voyager durant de longs jours dans les antiques parages où l'art cherche encore sa source de mystère et de nouvelle jeunesse. Ce fut l'art qui me fit aimer la nature. Mes regards se posèrent dès lors sur le monde extérieur, et je vis de la splendeur partout. Le ciel, l'air, l'espace, m'occupèrent des jours entiers. Je vis la mer tranquille et douce du sud de l'Europe, mer sans colère, mer amie, trait d'union entre les peuples; puis, sur de plus grandes plages, j'admirai l'océan ténébreux qui épouvante et domine, et, comme la liberté même, est inaccessible, tentateur et indomptable. Un enthousiasme extraordinaire m'éloignait de tout ce qui n'était pas contemplation. Je vivais plus des impressions de la lumière sur le tableau où se déroule la vie que des aliments de la terre... Je vis en automne le soleil embraser les arbres jaunis et la mort les nimber d'or... En hiver, je vis les squelettes des arbres se couvrir d'un manteau blanc, et sur le sol descendre la neige abondante, légère, bruissante... Un long temps je vécus ainsi, silencieux, étranger au monde que je traversais... Puis, à cet état de délire esthétique, succéda en moi un désir de mortification et de souffrance. Je voulus ressusciter en plein domaine du sensualisme la vie solitaire des moines,

me débarrasser de mon animalité, la dissoudre dans la combustion d'un sentiment actif et fécond. Ce fut pour cela que, replié sur moi-même, en un refuge encastré au cœur des Alpes de Bavière. je m'absorbai dans l'étude et le rêve...

LENTZ

La consolation te vint-elle?

MILKAU

Au début je m'illusionnai, croyant qu'il n'était d'existence plus forte, plus noble... mais les vieux moines avaient comme soutien l'adoration... Mon isolement à moi n'était qu'intellectuel, une forme de dédain du monde, l'expression puérile d'un abandon de poste. Les premiers moments de satisfaction et de tranquillité passés, ma lâcheté me tourmenta, la solitude me devint pesante. Aujourd'hui, Lentz, quand je songe à l'isolement auquel un homme se voue je me représente toujours les délices de ce refuge; sacrifice, oui, mais aussi manifestation d'un stérile orgueil. L'ascétisme est comme une île solitaire qui flamberait en pleine mer : ses feux projettent au large un fantastique pouvoir éclairant, mais ses flammes écartent d'elle les hommes... Enfin, un matin, je descendis des hauteurs... J'ai encore devant les yeux le dernier spectacle des montagnes glacées sur lesquelles jamais plus je ne verrai se poser la lumière rosée du soleil, montagnes du

silence, de la consolation et du sacrifice! Arrivé en bas, j'étais un autre homme. L'amour souriait en moi, m'accaparait, et un bien-être infini ne me quitta plus. Ce que je voulais, c'était aimer, répandre, créer l'amour, unir mon esprit aux esprits de mes semblables, me fondre dans l'espace et faire que l'essence de ma vie s'épandit de toutes parts, pénétrât les plus infimes molécules, comme une force de bonté...

LENTZ

Non, non! La vie c'est la lutte, c'est le crime. Toute joie humaine a saveur de sang, tout représente la victoire et l'expansion du guerrier. Tu étais grand quand ton ombre solitaire passait sur les Alpes, effrayant les fauves. Mais dès que l'amour s'empara de toi, tu commenças à t'amoindrir; et je verrai un jour ton fantôme de visage sans lumière, sans vie, sans force, sèche pâture de la tristesse.

MILKAU

Le principe d'amour me soutient et me protège. Je suis de ceux qui par lui furent consolés... Le drame intime de mon esprit finit avec le réveil de ma conscience propre. En suivant l'humanité dans sa marche depuis l'esclavage initial ma pensée s'est éclaircie; j'ai vu l'homme se dégager peu à peu du chaos primitif, j'ai vu des individualités surgir tandis que d'autres gisent encore informes dans la matière génératrice.

Mais l'heure de la création sonnera pour elles aussi, l'amour les réclamera à la vie, parce que créer des hommes est son œuvre. Un jour verra la subordination de tout à tous pour la plus grande liberté de chacun. C'est la parabole que décrit la vie : du plus grand esclavage à la plus puissante individualité.

LENTZ, *regardant la forêt.*

Vois, comme tout dément tes paroles. Ces bois que nous traversons sont le fruit de la lutte, la victoire du fort. Chacun de ces arbres a soutenu cent combats avant d'atteindre à sa splendide florescence ; son histoire dit la déroute de maintes espèces ; sa beauté est le prix de la mort de mille choses, détruites au premier contact de la toute-puissante semence... Comme il est beau, cet arbre à fleurs jaunes !

MILKAU

C'est l'*ipé* (1), le bois d'arc sacré des indigènes de ce pays...

LENTZ

L'*ipé* est une gloire de lumière ; c'est comme un dais d'or au milieu de la nef verte de la forêt ; le soleil brûle ses feuilles et il est le miroir du soleil. Pour arriver à cette splendeur de couleur,

(1) *Tecoma ipé*, bel arbre de la famille des bigonacées, dont une espèce est remarquable par la splendide nuance jaune vif de ses fleurs. Son bois est un des meilleurs du Brésil. Son écorce possède des propriétés thérapeutiques. (N. du Trad.)

de clarté, d'expansion charnelle. que n'a-t-il pas tué, le bel ipè?... La beauté est meurtrière, et pour cela les hommes l'aiment davantage... Le procédé est le même partout; et le chemin de la civilisation n'est que sang et crime. Pour vivre la vie, on doit atteindre au dernier degré de l'énergie sans retarder sa marche. Ceux qui mettent bas les armes sont voués à la mort. Les grands absorbent les petits. Loi du monde, loi monarchique : le fort attire le faible; le maître mène l'esclave; l'homme conduit la femme. Tout est subordination et commandement.

MILKAU, *regardant le bois.*

La nature entière, l'ensemble des êtres, choses et hommes, les multiples formes de la matière dans le cosmos, je vois cela comme un seul, un immense tout, soutenu en ses infimes molécules par une cohésion de forces, une réciproque et incessante permutation dans un système de compensation, de lien éternel, trame et principe vital du monde organique. Tout concourt à ce tout. Soleil, astre, terre, insecte, plante, poisson, fauve, oiseau, homme, forment les éléments coopérateurs de la vie sur notre planète. Le monde est une expression d'harmonie. (*Avisant de la végétation sur le haut d'une roche.*) La vie de hommes sur la terre est comme celle de ces plantes sur la pierre. Le faite du rocher était primitivement un granit nu sur quoi les graines des arbres et des grandes plantes apportées par

les oiseaux et les vents ne pouvaient germer. Un jour cependant échouèrent là des semences d'algues et de végétaux primitifs pour lesquels le minéral de la terre est un aliment, et qui prospérèrent ; si bien que, longtemps après, les graines rejetées naguère, trouvèrent un lit de terre retenue par les algues ; des racines naquirent ; des tiges épandirent une ombre propice au développement des premiers habitants de la pierre ; et ce petit monde osa croître ; et l'on vit bientôt des lianes s'enrouler autour des troncs d'arbres, corps de leurs propres enfants. De beaucoup d'amour, d'une solidarité intime surgit ainsi ce que nous admirons ici : un jardin tropical plein de lumière, de couleur, d'arome, au sommet de cette roche nue qu'elle couronne triomphalement... Telle est la vie humaine. Les êtres sont inégaux, mais pour atteindre à l'unité, chacun de nous est tenu d'apporter sa part d'amour. Renonçons à toute domination, à toute violence, afin de conserver l'harmonie des mouvements et la spontanéité de chaque membre de la collectivité. Le rôle de l'un est égal à celui de l'autre ; l'action des grands et celle des petits se confondent dans le résultat. Ne sait-on pas par l'histoire que la culture des peuples ne résulte pas uniquement des luttes sanglantes, et que la bonté a fait agir aussi ses leviers ? L'œuvre du passé reste vénérable parce que c'est sur elle que se fondera l'avenir ; ne maudissons donc pas la civilisation née dans le sang de nos aïeux, mais faisons en sorte que les

instincts invétérés d'animalité qu'elle nous a légués se transforment en un lumineux élan de pitié, de dévouement et d'amour...

Le voyage était terminé. Les deux hommes regardaient le soleil couleur de feu descendre par delà les monts... Les deux hommes regardaient la mort qui doucement prenait possession des choses...

III

Milkau, assis à la porte de la petite hôtellerie de Santa-Thereza où il avait couché, contemplait la vie en éveil autour de lui, quand Lentz, sortant à son tour de sa chambre, vint le rejoindre ; son visage légèrement excité par la fraîcheur et la subtilité de l'air avait une expression reposée et joviale. Milkau, heureux de voir ainsi son compagnon, le salua d'un sourire amical. Peu après ils allaient ensemble à travers la bourgade, maintenant rayonnante dans sa simplicité ingénue. Les maisonnettes blanches et rustiques s'ouvraient à la lumière comme des yeux qui s'éveillent. Elles s'alignaient en bon ordre, pareilles dans leur assemblage à un colombier perché sur la montagne silencieuse. Autour une futaie verte, pleine de filets chantants d'eau courante, l'âme de ce paysage, circoncrivait la petite ville.

Les deux immigrants se sentaient transformés par une paix intime, par une espérance consolatrice, en présence de ce tableau enchanteur. Ils y voyaient tout le monde tranquillement au travail sur les portes ou dans l'intérieur des mai-

sous ; et les métiers semblaient y renaître dans leur naïveté première. C'était un petit centre industriel de la colonie. Pendant que de toutes parts, dans la forêt profonde, d'autres luttaien^t contre la terre, ce menu peuple se livrait aux plus humbles professions.

Milkau et Lentz parcouraient les rues, notant la musique vive et allègre des mille bruits du travail. Dans son échoppe, un vieux savetier à longue barbe et aux mains fines et blanches battait une semelle. Lentz lui trouva l'air d'un saint. Un tailleur passait sous le fer un drap grossier. Des femmes filaient dans leurs chambres en chantonnant ; d'autres pétrissaient le froment ; d'autres encore, en d'harmonieux mouvements, tamisaient le maïs. Partout, le travail manuel chantait son hymne paisible et doux. Nul sifflement strident de vapeur : seul, unique machine du lieu, un petit moulin que l'eau d'un bief faisait tourner en un crépitement sonore, actionnait les grands soufflets d'une forge. Et dans cet alerte brouhaha, l'écheveau se dévidait sans heurt ; l'éclat même du marteau sur l'enclume ne détonnait point en ce magique concert, dont la clarinette du chef de fanfare, donnant la leçon matinale à ses élèves, chantait les soli. En ce coin de vie primitive régnait la félicité. Et cette entrée inattendue dans le passé apparut à l'esprit excessif et prime-sautier de Lentz comme la révélation d'un mystère.

— Quelle merveille ! dit-il, rompant le silence ;

ces gens travaillant humblement de leurs mains; ces hommes que ne souille point la fumée du charbon, que n'assourdit point le vacarme des machines et qui conservent toute la fraîcheur de leur âme, ces hommes se suffisent à eux-mêmes et font en chantant leur pain, leurs vêtements... Créateurs simples et naturels, la création est chez eux une satisfaction de l'inconscience.

Milkau admirait aussi, fier de se sentir homme, ce scénario paisible du travail; mais comme il discernait dans les louanges de Lentz les pointes de son esprit de négation il fit remarquer :

— Réellement, c'est un beau tableau que nous avons sous les yeux; ce spectacle du travail libre et individuel nous enivre de plaisir. Mais au fond, n'assistons-nous pas ici à un début de civilisation? L'homme que nous contemplons n'a pas encore vaincu une partie bien importante des forces de la nature. et il se tient auprès d'elle en une posture humiliée et servile.

— Mais peut-on nier que l'homme réduit au rôle de serf de la machine ne s'en aille glissant à un abrutissement pire que celui du sauvage? répliqua Lentz.

— Il y a pour moi une illusion dans ce sentiment romantique. Oui, la machine, en spécialisant et en éliminant l'homme, lui enlève la perception intégrale de l'industrie; aujourd'hui cependant, après avoir fait subir à cette machine mille transformations, l'homme s'est libéré d'elle; il a reconquis sa propre intelligence, et il dirige

son mécanisme en le haussant presque au niveau d'un ouvrier. Nous ne pouvons empêcher que la masse ne revienne à la plus antique période industrielle. La poésie qu'elle y retrouve est un parfum mystérieux du passé qui nous emplit de crainte. Mais n'est-il pas aussi dans la vie industrielle de ce temps une poésie plus virile et plus séduisante, et ne devons-nous pas la considérer, à travers son prisme lumineux, comme une aurore?...

— Eh bien, moi, répétait Lentz, tout en marchant à côté de Milkau, je tiens pour sacrée toute cette population; elle mérite mon admiration plus que cette masse des prolétaires, gonflés d'ambitions, faméliques et révoltés, cherchant à gouverner le monde. Au moins ceux-ci, purs de tout péché d'orgueil, sont bons et ingénus, et ils supportent leur joug dans un sourire.

Ils allèrent encore, sentant une peine étrange à quitter ces lieux; ils s'engagèrent enfin dans les chemins qui entourent Santa-Thereza et parcoururent le parc en tous sens. De retour au village, ils s'arrêtèrent aux portes des maisons, observant le remue-ménage de l'intérieur, souriant aux enfants et suivant des yeux les fraîches-jeunes filles qui rougissaient sous le regard des étrangers.

Mais ils durent finalement s'arracher à cette insouciantة flânerie. Une des filles de l'hôtelière les conduisit jusqu'à l'entrée du chemin de Timbuhy. Par mille questions ils parvinrent à la re-

tenir quelques instants, charmés par son visage délicat, sa lourde et fauve chevelure. En elle Lentz vit une des divinités étranges de la forêt, mais une divinité aimable, image des habitants de Santa-Thereza. D'un geste plein de grâce la jeune fille indiqua au loin la route, et ils s'éloignèrent.

Ils allèrent d'abord silencieux, dans une demi-appréhension, vers l'inconnu. La route montait et descendait au long de la crête des morros dénudés. Une succession de monts, de vallées, de bois, de ruisseaux et de cascades variait à l'infini le paysage. C'était une région puissante et opulente de la terre brésilienne, et qui abritait la multitude des barbares et des étrangers accueillis là avec une affable cordialité. Milkau et Lentz passèrent devant des maisons de colons cultivateurs, les premières qu'ils voyaient; sans y pénétrer, ils se plurent à examiner du dehors ces retraites séduisantes de verdure, de tranquillité et d'aisance. Par tout le val se succédaient les maisonnettes, les unes abritées dans un pli de la colline, les autres suspendues à ses flancs, toutes gracieuses et coquettes.

De chaque cheminée sortait de la fumée blanche; les femmes dans l'intérieur vaquaient aux soins domestiques; les enfants, les animaux, groupés sous les arbres des jardins, jouaient entre eux; des hommes reposaient à l'ombre des caféiers qui entourent les habitations. Et les deux immigrants, unis en un même sentiment

d'espérance et d'admiration, chantèrent dans le silence des chemins les louanges de la Terre de Chanaan.

Comme elle est belle — disaient-ils — vêtue de soleil sous le voluptueux manteau de l'azur infini ! Comme elle est choyée des éléments : l'eau des rivières met à son cou des colliers et à sa taille une ceinture d'argent ; les étoiles, larmes de joie divine, se détachent, et dans un vertige en tombant la caressent ; à pleines corolles les fleurs lui offrent l'arome de leurs essences ; les oiseaux la chantent ; les zéphirs lissent ou ondulent sa chevelure verte ; la mer, l'immense mer, avec l'écume de ses baisers, enlace éternellement ses flancs...

Ils dirent son opulence, les richesses innombrables que recèle son ventre fantastique : or pur et pierre lumineuse ; des troupeaux nourrissent ses enfants ; les fruits de ses arbres ont une saveur qui calme les amertumes de l'existence ; son sol est si fécond qu'une de ses parcelles fertiliserait le monde, chassant à jamais la misère et la faim d'entre les hommes... O puissante nature !...

Ils dirent ses ombrages qui tempèrent les feux du soleil ; contre la rosée de la nuit froide elle offre

sa chair chaude et frémissante ; et les hommes trouvent en elle, tendre et consolante maîtresse, l'instantané oubli de leur lente agonie...

Ils dirent qu'heureuse entre toutes elle est la mère abondante, la maison d'or, une providence pour les insoucieux enfants blottis sous son aile protectrice ; aussi ces derniers ne songent-ils jamais à l'abandonner, mais l'entourent au contraire, la câlinent de leur amour constant, et d'un cœur joyeux chantent des hymnes à sa gloire...

Ils dirent combien cette terre est généreuse qui distribue à tous ses dons précieux sans compter, et jamais ne clot sa porte ; ses richesses n'ont point de maître ; dédaigneuse d'orgueil et d'ambition, elle ignore les misérables frontières humaines, et son sein maternel s'ouvre à tous, tiède et fertile abri... O notre espérance!...

Ils dirent ces louanges et d'autres encore, en cheminant dans la lumière...

Après cinq heures de marche, ils débouchaient sur la rive du Rio-Doce. A peine avaient-ils jeté un coup d'œil autour d'eux que, surgissant d'un

baraquement peint en vert, le visage noiraud de l'arpenteur Felicissimo s'avancait à leur rencontre, épanoui en un large et bon sourire.

— Eh bien! cria-t-il de loin, est-ce là une heure d'arriver?

Et, sans attendre la réponse, il s'approcha des deux Allemands, les mains tendues... Milkau crut voir le génie même de la race originaire et maîtresse de cette terre les accueillir en son allégresse bruyante et confiante.

— Ah! mon cher, dit Lentz, pour un peu nous restions par les chemins, agenouillés en adoration devant votre beau pays.

— Il n'y a aucun doute, c'est le paradis même, accorda d'enthousiasme le géomètre.

Et les voyageurs lui contèrent en termes exaltés leurs premières impressions. Felicissimo, cependant, les interrompit bientôt, préoccupé par son instinct de l'hospitalité :

— Où avez-vous déjeuné? Vous allez prendre quelque chose pour vous garnir l'estomac en attendant le diner...

— Merci, dit Milkau; en quittant Santa-Therza nous mangeâmes les provisions que nous avions emportées, et puis, sur la route, le verger d'une charmante vieille nous a fournis d'oranges. Nous en apportons même quelques-unes. Voyez quelle beauté de fruit!

— Vous n'avez encore rien vu, répondit l'arpenteur en recevant les oranges. N'usez pas votre admiration, car vous aurez de quoi rester

longtemps bouche bée. Il n'y a pas de Brésil comme celui-ci, et en tout!

Ils se dirigèrent vers le baraquement recouvert de zinc qui servait de bureau à l'arpenteur. Le mobilier, plus que simple, consistait en quelques instruments de culture dans un coin; sur une table, deux ou trois gros livres reposaient : c'étaient les registres des concessions allouées aux colons; au mur, une grande carte délimitait les lots de terre de la région... Mais pas un livre de lecture, pas le plus humble tableau, pas une photographie; seul, un paquet de journaux suffisait à la curiosité intellectuelle du *cearense* (1). Felicissimo faisait aussi de cette salle sa chambre à coucher, vrai refuge de nomade par la simplicité. A côté, une autre pièce plus vaste servait de logement provisoire aux immigrants, en attendant qu'ils eussent construit des maisons sur leurs lots. Cette partie de l'habitation comprenait une sorte de dortoir d'hôpital avec une petite cuisine dans le fond. Felicissimo voulut toutefois faire exception en faveur des deux étrangers; courtoisement il leur offrit pour chambre à coucher la pièce du bureau même. Les hôtes remercièrent l'hospitalier Brésilien, puis, tous trois attablés dans la salle, ils conversèrent de choses et d'autres, jusqu'au moment où le géomètre, voyant le soleil baisser, se leva et dit :

(1) C'est-à-dire originaire de l'État du Ceará.

— Maintenant, mes amis, allons voir les lots.

Passant dans le bureau il avisa le plan sur le mur et ajouta :

— A mon avis, ce qui vous conviendrait le mieux c'est le numéro dix. La terre en doit être excellente. Le diable, c'est qu'il est enfoui en pleine forêt vierge, et quel travail vous aurez pour défricher ça!... Mais considérez que cela vaut l'effort.

Et Felicissimo, très excité, baguette en main pour suivre sur la carte, les interrogeait du regard. Milkau, sans se préoccuper outre mesure du choix, et désirant par déférence céder à l'opinion du géomètre, accepta le lot proposé. Sa pensée était d'ailleurs tout à la joie d'entreprendre bientôt son grand et saint labeur.

Ils se préparaient à sortir. A la porte, Felicissimo flaira le temps avec des airs entendus, réfléchit, et finalement suggéra aux compagnons :

— D'ici au lot dix il y a un bout; nous n'aurions pas le temps d'y aller et d'en revenir avant la nuit. Cependant si vous y tenez...

— En aucune façon, répondit Lentz. Laissons cela pour demain, ce sera mieux.

Une douce fatigue engourdissait les voyageurs; étendus sur le gazon devant la maison, en compagnie du cearense, ils écoutèrent ses histoires, rêvèrent à des choses vagues, en regardant couler le fleuve paresseux...

Un groupe d'hommes, armés d'outils de culture, apparut à distance. Ils avançaient lent-

ment sur la route du bord de l'eau. Apercevant de loin de nouvelles figures ils se taisaient, sous l'impression de ce sentiment de défiance et de réserve qui s'impose au premier contact de l'homme avec l'homme. Ils saluèrent vaguement en arrivant, et entrèrent sans une parole dans le magasin aux outils. Felicissimo, surpris d'une telle attitude, leur cria :

— Eh! bien, camarades, le fossé est terminé?

— Tout est prêt! dirent-ils d'une seule voix faite des voix de tous, et s'entre-regardant comme étonnés d'avoir répondu en chœur.

Milkau et Lentz admiraient la robustesse de ces hommes aux poings de fer, au torse herculéen, à la barbe roussâtre et aux yeux bleus, et qui paraissaient frères. Seul un mulâtre détachait sa silhouette parmi eux. Son visage bronzé, marqué de petite vérole, s'ornait d'une barbe frisottante et rare; et ses cheveux courts et drus sur le front, ses yeux striés de sang et ses dents pointues lui donnaient par instants l'aspect d'un satyre; mais cette expression durait peu et rapidement s'évanouissait sur un bon sourire. Au milieu de la masse indistincte des compagnons blonds et lourds, le mulâtre brésilien avait un air victorieux, spiritualisé. Entre la terre et lui n'existait-il pas, à la vérité, une lointaine homogénéité, perpétuée dans le sang, de génération en génération?

Peu à peu les hommes s'étaient rapprochés des nouveaux venus, écoutant, sans y prendre

part, la conversation. Comme le soleil se couchait, teintant de sang les eaux du fleuve, Felicissimo tendit un bras vers le ciel et montra à Milkau et à Lentz des bandes d'oiseaux passant dans l'illumination du crépuscule, en longues théories régulières :

— Ah! quel bon coup de fusil! s'exclama le mulâtre, savourant en lui-même les impressions de son imagination de chasseur.

— Bah! Joca, tu n'attraperais rien du tout, moricaud, dit en allemand Felicissimo avec un gros rire.

Les camarades applaudirent.

— Tope-là, *seu cadet*, répliqua le mulâtre fanfan. Si j'avais une bonne arme, pas une pièce de cette volée n'échapperait. Tirer sur le premier me suffirait, et si le plomb écartait bien, alors on verrait...

Les oiseaux par bandes continuaient leur vol superbe. D'autres venaient au loin... Joca les suivait, un regret dans les yeux.

Lentz admirait la facilité avec laquelle le mulâtre parlait l'allemand, bien qu'il l'entremêlât de locutions brésiliennes. Il eut l'idée de demander aux travailleurs allemands si eux-mêmes parlaient la langue du pays. Tous répondirent négativement. Felicissimo à ce propos fit observer :

— Ne vous étonnez pas de cela; ces hommes sont ici depuis un an à peine; mais il y a des gens depuis trente ans dans la colonie qui ne

parlent pas un mot de brésilien. C'est une honte ! Qu'arrive-t-il ? c'est que nos muletiers et nos travailleurs parlent allemand. C'est étonnant, il n'y a pas un peuple comme le nôtre pour apprendre les langues étrangères... Ce doit être un don naturel...

Joca approuva, convaincu ; il ajouta que lui-même parlait déjà mieux l'allemand que sa propre langue, et qu'il écorchait un peu de polonais et d'italien. Au fond de la pensée de Lentz il y eut une petite joie en présence de cette preuve de l'impuissance du milieu brésilien à imposer son idiome. Cette faiblesse ne serait-elle pas la brèche ouverte aux futurs destins germaniques de ce magnifique pays ? Et les yeux grands ouverts il rêva longuement.

— Le jour n'est pas éloigné, dit Milkau, où la langue des Brésiliens dominera dans leur pays. Le cas des colonies est un accident dû en grande partie à leur isolement au sein de la population native. Je ne veux point dire que les idiomes étrangers n'influent pas sur l'idiome national, mais de ce mélange même résultera une langue dont le fond, le caractère, seront ceux du portugais, enraciné en l'âme de la population durant de longs siècles, fixé dans la poésie, et légué à l'avenir par une littérature qui veut vivre... Et, s'adressant à Lentz, il dit en souriant : Nous serons vaincus.

Ceci plut à Felicissimo. Joca, qui de tout n'avait attrapé que la phrase finale, dévisagea

d'un air de supériorité la masse de ses compagnons teutous. Cette prophétie lui donnait déjà l'orgueil du vainqueur.

Durant que la conversation roulait ainsi doucement, ils virent venir sur le chemin un vieillard très grand et très maigre, le fusil sur l'épaule, et, à son côté pendu, un animal mort, tout dégouttant de sang, que Joca dit être un *paca* (1). Le chasseur, escorté d'une bande de chiens ardents, mais harassés, gueules ouvertes et langues pendantes, marchait d'un pas rapide dans le vacarme des aboiements des bêtes excitées par l'odeur du sang coulant du gibier.

— Ah! murmura Joca avec chagrin, si nous avions cette gibelotte dans notre casserole!

Le chasseur passa sans mot dire.

— C'est un sauvage, dit Felicissimo.

— Il demeure par ici? interrogea Milkau.

— C'est notre plus proche voisin, mais il ne nous salue pas davantage pour cela... Il passe devant le monde comme si on était des chiens. répondit Joca.

— C'est quelque solitaire, supposa Lentz.

— Un retiré du monde, expliqua le géomètre. il ne parle à âme qui vive et habite seul avec ses chiens, féroces comme des fauves.

Le vieux marchait toujours sans s'occuper du groupe qui l'observait; il disparut dans le bois.

(1) *Caetogenis paca*. Rongeur très commun au Brésil et dont la chair est estimée. Il est de plus grande taille que le lièvre d'Europe. (N. du trad.)

La conversation roulait encore sur la vie singulière du chasseur quand l'un des camarades s'approcha de Felicissimo et le prévint que le souper était prêt. Tous alors se levant avec lenteur rentrèrent dans la maison.

Les travailleurs avaient dressé le couvert dans le dortoir aux immigrants : on se mit à table. Les mets étaient simples et pauvres, poisson salé et viande séchée, menu habituel des hommes des champs en service. Mais tous mangeaient de bon appétit, les uns moroses et silencieux, les autres vifs et bavards ; parmi ces derniers, Felicissimo et Joca. Lentz comparait maintenant les deux races réunies à la même table ; il admira la nature solide et reposée des géants allemands, alors que la faconde interminable et irritante du cearense et du mulâtre lui donnait une sensation de nausée.

Cependant Milkau se montrait aimable auprès de tous, heureux de cette communion de races distinctes qui plaçait sous ses yeux une réminiscence de la table familiale des temps patriarcaux.

La salle était éclairée par une lampe à pétrole dont la lumière indécise permettait cependant de distinguer chacune des physionomies européennes jusqu'alors fondues en une seule masse. Il y avait là des hommes déjà mûrs, éprouvés par de longues souffrances, d'autres jeunes et gais, tous forts, avec des mouvements de tranquille indolence et une expression de paix totale

dans les yeux. Ils mangeaient avec mesure et lenteur. Outre le fond uniforme inhérent à leur classe même, une longue intimité donnait à ces hommes sur beaucoup de points un aspect identique.

Milkau se distrayait à converser avec ses compatriotes, s'informant du lieu de naissance de chacun. Presque tous venaient de la Prusse orientale, de la Poméranie, quelques-uns des provinces rhénanes.

— De quelle contrée êtes-vous? demanda Milkau au travailleur le plus âgé.

— De Germersheim.

— Alors nous sommes presque voisins, je suis de Heidelberg.

Le travailleur sourit, heureux de la rencontre, bien qu'à sa joie s'alliât un sentiment douloureux de regret... Pour Milkau, un compatriote, c'était l'apparition subite, inespérée du passé. Un indéfinissable regret de ses premiers ans l'attrista un instant; c'était comme le remords de n'avoir pas été au début de sa vie l'homme qu'il était aujourd'hui, comme un désir de retour en arrière, de recommencement, afin de payer en amour l'indifférence qu'il avait montrée pour les choses de sa terre, pour les hommes de sa ville, pour le milieu enfin où s'écoula sa jeunesse silencieuse.

— Ah! s'écria-t-il soudainement pensif. Alors vous êtes du pays de sœur Marthe! Vous connaissez le rocher de la Religieuse?

— Oui.

Lentz voulut savoir si cela se rattachait à quelque légende, et Milkau pria le compagnon de narrer cette tradition. Les têtes se tournèrent vers l'émigré du Rhin.

Interloqué, l'homme demeura quelques secondes irrésolu; il se demandait s'il devait sortir de l'obscurité anonyme et collective où il s'était complu jusqu'alors à table. Sans se décider, il se grattait la tête, embarrassé.

Joca, que le moindre instant de silence gênait et affligeait, ne put se retenir d'apostropher le compagnon :

— Parle donc, sacrebleu! Es-tu muet, ou s'agit-il d'un secret? cria-t-il.

Finalement, l'Allemand se résolut à parler; son œil circulant à la ronde disait sa stupéfaction de se trouver en une telle situation saillante.

Dans son langage rustique il conta qu'au temps des croisades, un duc, sitôt marié, partit guerroyer pour la foi. Sa femme, inconsolable de la séparation et redoutant la perte de son époux, fit vœu, si elle le revoyait, de consacrer son premier enfant au service de Dieu. Le duc revint, et au bout de quelque temps une fille leur naquit qu'ils nommèrent Marthe. L'enfant était d'une incomparable beauté; aussi avec quel regret les nobles du voisinage, qui l'eussent désirée pour épouse à leur fils, la virent-ils grandir morte pour le monde! A peine Marthe devint-elle fillette qu'on

la mit au couvent. Le duc mourut au cours d'une nouvelle croisade, laissant sa veuve sans autre enfant, isolée en son manoir. Dès lors l'unique consolation de la châtelaine fut d'aller voir sa fille, qui venait elle-même de temps à autre, en robe de sœur, visiter sa mère. Un jour, comme Marthe traversait le parc pour accomplir ce devoir de consolation, il lui arriva de rencontrer un jeune chasseur, fils d'un comte palatin. Ébloui, le jouvenceau tombe fou d'amour pour la religieuse, qu'il suit, en se dissimulant, jusqu'au château. Longtemps il lutta, mais en vain, pour étouffer cette criminelle passion ; enfin, vaincu, angoissé et ardent, il projette d'enlever la jeune religieuse. Un après-midi, le comte, déguisé en paysan, frappe à la porte du monastère et dit à Marthe que la duchesse se mourait. La sœur part incontinent pour la maison de sa mère ; le comte l'accompagne, mais arrivé en un lieu solitaire il dévoile à la nonnette son stratagème et lui propose de fuir et d'aller cacher leurs amours en d'autres pays. Terrorisée, la vertueuse Marthe se met à courir. Le jeune homme, dans une hallucination, se lance à sa poursuite. Tous deux traversent le bois comme des fous. La sœur, éperdue, prend un chemin qui l'éloigne du château, et dans le désespoir de la course arrive jusqu'à la rivière où bientôt le comte va l'atteindre... A cet instant précis, un rocher s'ouvre et recueille en son sein la jeune sœur. Le comte, refusant de croire à un effet de la protection di-

vine, s'obstine à espérer la sortie de Marthe. Des jours et des jours il demeura ainsi, vivant là, adossé au rocher. De l'intérieur de cette grotte close, au lieu de malédictions, l'écho renvoyait les supplications de la religieuse pour le salut du coupable. Des mois, des années passèrent; le comte prenait de l'âge; sa barbe blanchit, descendit jusqu'à ses pieds. Enfin, attendri par les prières de la recluse, ce cœur se purifia de la tentation; bientôt même, pénétré et converti, le comte répondit aux cantiques que Marthe chantait du fond de son refuge inviolable; il jura de finir ses jours au service de Dieu en fondant un ordre monacal. Il prit congé de la religieuse en versant un torrent de larmes de repentir, et s'en fut vieux, courbé et plein de l'esprit divin. Alors la roche s'ouvrit, et Marthe sortit, aussi jeune qu'elle y était entrée. Pour elle, assistée et alimentée par des anges, le temps n'avait pas marché; à peine lui restait-il souvenir d'une journée passée au sein de la pierre. Confuse, apeurée, elle s'empressa vers le monastère. Après son départ les autres sœurs, ses compagnes, entendant une voix céleste chanter dans sa cellule, avaient passé tout leur temps à prier en extase, agenouillées à la porte et ravies. Au moment même où sœur Marthe quittait son rocher, la voix de la cellule s'était tue, et l'enchantement brusquement interrompu, les nonnes étaient retournées à leurs labeurs. Marthe courait toujours vers le couvent, et sur son passage la saison, qui était d'hiver, se

mua en printemps ; la campagne désolée se parsema de fleurs... Elle entra au monastère : tout s'y trouvait tel qu'à son départ... Là non plus le temps n'avait pas marché. La nonnette se jette aux pieds de la supérieure et lui confesse les périls courus par elle durant son absence. Mais la sainte Mère croit à un accès d'hallucination et lui affirme qu'à aucun moment elle n'a quitté sa chambre où elle chantait de si belles louanges à Dieu. Stupéfaite, Marthe se dirige vers sa cellule, et, comme elle y entrait, elle en vit sortir un ange qui l'avait remplacée pendant son absence, et qui était son image.

Le souper s'achevait sous la vague appréhension que laissait dans l'âme des travailleurs cette évocation des légendes natales. Un à un ils se levèrent et quittèrent la salle. Dehors, à la brise fraîche de la nuit, ils ne tardèrent point à se rassembler. Milkau et Lentz s'approchèrent également, et bientôt, dans la solitude profonde, tous furent réunis en une communion intime de pensées. Les hommes s'étendirent sur l'herbe, tournés vers la rivière qui formait à ce moment un ruban phosphorescent tremblottant dans l'obscurité de la nuit. La conversation se trainait, morne, effleurant des questions indécises, tant on sentait qu'en chaque esprit une idée intime, lointaine et puissante, primait toutes les autres. Et l'un des hommes se fit l'interprète de tous quand il dit :

— Il y a beaucoup d'enchantements dans ce monde de Dieu. Il faut constamment se tenir sur ses gardes, car nul ne sait ce qu'il lui est réservé de souffrir. D'où on l'attend le moins surgit le danger...

Un murmure approbatif courut, et le silence retomba. Lentz pensa raffermir les esprits en niant sorcières, miracles, enchantements. Il parla longtemps sans ébranler les convictions ancrées depuis des siècles aux sources de ces âmes. Et quand il termina, disant : « Les sorcières sont bien mortes ; d'ailleurs c'étaient des femmes semblables à celles que vous aimez, » l'un des plus âgés ne goûta pas le ton de cette affirmation et répliqua :

— Ne dites pas cela, jeune monsieur, les hommes doivent prendre beaucoup de précautions en amour. Combien de malheurs leur seraient évités s'ils se fiaient moins à la voix et aux cantilènes des femmes...

Chacun rappela une histoire de sa localité d'origine. Et au cours de cette veillée en terre tropicale les évocations des émigrés firent apparaître héros, demi-dieux saxons, nymphes du Rhin, géants avec leur cortège de nains fantastiques. Les deux Brésiliens s'intéressaient ardemment à ces contes venus d'un monde ignoré, et qui leur suggéraient des réminiscences de tant d'autres histoires européennes à eux transmises mais altérées, par les peuples blancs, premiers créateurs de leur race métisse. Cette fois, les lé-

gendes leur arrivaient des origines mêmes, plus nettes, plus limpides, avec leur caractère pur de contacts étrangers ; et de quelle émotion ils sauroraient le récit des exploits de Sigfried, fils de Sigisberg, et ses prouesses au château de Nivellin, son combat avec le géant, la déroute du nain Albéric, gardien des trésors fabuleux, et ensuite ses luttes acharnées avec la sorcière Brunehilde, reine d'Islande, après que, par la vertu magique de son chapeau enchanté, il se fût rendu invisible ; sa victoire sur la femme qu'il remit aux mains de l'époux ; et enfin la mort glorieuse du héros, traversé par le fer d'une lance au seul point vulnérable de son corps. Et avec quelle passion fut écoutée la vie de la belle Lorelei, tantôt bienfaisante pour les habitants de son voisinage, tantôt vindicative au point d'entr'ouvrir les eaux du Rhin pour y engloutir les téméraires qui cherchent à voir son mystérieux visage, et deviennent fous, avant de mourir, à écouter ses chansons... Dans cette même histoire venait la passion du comte palatin pour la fée qui l'avait séduit de sa voix enchanteresse. Apercevant un jour Lorelei, lyre en main, sur un rocher, il s'évanouit ; alors la fée l'emporta dans son palais de cristal, au fond des eaux bleues... Et la tristesse au castel, le vieux père affolé qui cherche en vain son fils, jusqu'au jour où rencontrant la nymphe il la supplie de le lui rendre ; elle, alors souveraine, divine comme un symbole, répond au son de sa harpe : Mon riant palais de cristal

— est caché dans le sein de l'onde — et c'est là que bien loin du monde — j'ai conduit mon amant fidèle et loyal...

Cette histoire dite, quelques-uns se mirent à la commenter dans la mesure de leurs nébuleuses facultés. Joca, pour son compte, déclara qu'il n'avait plus peur du tout des fées de l'eau. Comme les autres se gaussaient, il insista, fanfaron :

— Celui-là n'a rien à craindre des femmes, même diablesses ou ensorceleuses, qui a déjà eu affaire au *Curru-pira* (1)...

Milkau trouva à cet étrange terme un beau et rare accent de langage, et il le considéra comme l'une des riches expressions de son de l'idiome brésilien, greffées sur le vieux tronc de la langue ; toutefois, afin d'en connaître la signification ou la légende s'y rattachant, d'un ton familier il dit au mulâtre :

— Conte-nous cela, Joca !

— Ah ! répondit celui-ci, se préparant à narrer, ce n'est pas dans cette contrée, c'est au Maranhão, parce que je suis de là... Mon oncle Manoel Pereira, de la fazenda do Pindobal, me

(1) Le *Curru-pira*, dans les légendes indiennes, est l'un des dieux soumis à la lune, mère des végétaux. Il protège la forêt : quiconque détruit ou abime sans nécessité les arbres est condamné par lui à errer indéfiniment à travers bois sans espoir de retrouver jamais le chemin de sa maison.

Dans certaines régions on représente le *Curru-pira* sous les traits d'un *caboclo* (voir la note page 95) difforme, qui s'amuse à poursuivre et à effrayer les voyageurs. (N. du Tr.)

disait toujours : Garçon, tiens-toi donc tranquille avec tes promenades de nuit et de jour dans le *matto* (1) pour cause de donzelle; crains qu'une bonne fois le *Currupira* ne te pince... Prends garde! » Moi, malin que j'étais, et plein de toupet, je riais des radotages du vieux : « Eh! l'oncle, laissez-nous avec vos façons d'effrayer les poltrons... Allons donc, votre *Currupira* c'est de la fantasmagorie! » Et toujours l'oncle Manoel Pereira me contait des histoires pour conclure chaque fois : Garçon, prends bien garde! »

Un jour, nous finissions de rentrer le bétail à l'étable. Mon cheval n'en pouvait plus d'avoir poursuivi un jeune taureau, qu'à force de ruse j'avais ramené au bout de mon lasso. En arrivant, je mets les entraves aux jambes de mon pauvre Ventanio, à moitié fourbu. Mon oncle appelle pour le diner... Le soleil était déjà moins chaud quand nous nous mîmes à table, mon oncle, le vacher de la fazenda, et nous quatre, ses aides... Nous montrions une faim canine qui effraya ma tante : Eh! bonnes gens, disait la vieille en nous servant, on dirait la faim du diable! Arrière, Satanas! » Ce qu'il y a de sûr, en tout cas, c'est que le poisson salé disparut en un clin d'œil au fond de nos estomacs, que les bananes ne restèrent pas en chemin, et que tout cela fut arrosé d'un bon fil de blanche. Après quoi, nous

(1) Bois.

nous assimes sur le pas de la porte, vis-à-vis l'étable. A cette heure, les vaches pleuraient à fendre l'âme en léchant leurs veaux qui se frottaient de l'autre bord, le long des clôtures. J'étais éreinté comme un bouc... les autres paraissaient de même conformité. Mais arrive Manoel Formoso, qui me dit :

— Tu ne sais donc pas qu'il y a bal chez Maria Benedicta ?

Oh ! où avais-je la tête ! Je ne me rappelais plus notre rendez-vous marqué pour le soir même... Le samedi précédent nous avions convenu, avec Chiquinha Rosa, que nous nous rencontrerions à la grange où se tenait la fête. On était en amour, nous deux la *cabocla* (1), une fille élancée comme un palmier, avec une tête délicate de colibri. Le désir de voir la Chiquinha me met le corps en feu ; je sursaute :

— Eh bien, oui, allons-y, Manoelzinho (2).

Mais Formoso s'éloigne en donnant des raisons ; rien qu'à l'entendre, on devinait qu'il avait quelque affaire embobinée par ailleurs... Quant aux camarades, tous déjà mûrs ou mariés, ils ne marcheraient pas pour la rigolade. Un bout de temps, je restai décontenancé, mais l'idée de la petite redressa mon corps vanné. Ah ! mon sang, reste calme !

(1) Le *caboclo* (féminin *cabocla*) est un métis ayant une forte proportion de sang indien. On désigne parfois sous ce vocable les véritables Indiens.

(2) Littéralement Mon petit Manoel -.

— Bien ! puisque personne ne m'accompagne, j'irai seul ; jamais le fils de mon père n'a flanché devant une bonne partie, que je dis de mauvaise grâce à tous ces flemmards.

Je me dirige vers l'étang, mais l'oncle Pereira, qui me contrariait en tout, se met à blaguer :

Garçon, tu es fou. Laisse là le bain à cette heure, veux-tu donc attraper une bonne fièvre ? Tout l'ouvrage sera ensuite pour les autres.

Peu m'importaient les radotages du vieux ; me voilà parti pour l'étang. Il faisait encore jour ; je me jette à l'eau ; mes os se glacent. Un plongeon, quelques brasses bruyantes pour éloigner les caïmans, si d'aventure il y en avait eu par là, et je me retire dans mon *rancho* pour changer de linge. J'enfile une chemise et un pantalon blanc ; j'enroule autour de mon cou un mouchoir rouge, acheté à un marin du port, puis je frappe à la porte de tante Benoitte pour qu'elle me donne un rien de sa pommade odorante ; et me voilà prêt. Mon mouchoir blanc dormait depuis la précédente semaine sur le sein de la Chiquinha qui le parfumait de son odeur. Elle devait me le rendre au bal. L'oncle Pereira, me voyant sur le point de filer, dit : Reviens de bonne heure, car au lever du jour nous partons aux provisions à la fazenda de Marambaia. — Oui, mon oncle ; soyez tranquille, je serai de retour à temps, et frapperai à votre porte à l'heure dite.

Je ne désirais pas en conter plus long au vieux : cela pouvait faire aux yeux du monde l'effet d'une

fâcherie. De Pindobal à la grange de Maria Benedicta il y a bien deux heures de marche. Je traversai les champs de notre fazenda dans la direction du pont de Guariba et, je m'en souviens comme d'hier, tout paraissait bien sec ; le peu de bétail maigre qu'il y avait se tenait immobile avec des yeux tristes de poisson crevé, tournés vers le soleil couchant. A peine entendait-on un bruit de porcs fouissant la terre en quête de vers. Quand j'arrivai pour passer le pont, je me flanquai dans la *venda* (1) de *seu* Zé le marin. « Peste ! Joca, où diable vas-tu, si bien ficelé ? me demande le Portugais. — M'amuser un peu, patron, à la grange de Maria Benedicta. — Tu sais qu'une bande de jeunesse vient de passer par ici. Il doit y avoir foule à la fête. Ah ! la goutte n'y manque pas, tout ce que je possédais, je l'ai envoyé... sur l'ordre de Pedro Tupinambà, bien entendu... »

Je ne sais pas si ce fut le bavardage de Zé le marinier qui m'échauffa le sang, mais je sentis tout tourner, mon cœur à vouloir sortir par la bouche, et mes jambes flageoler... Cependant je rassemble mes forces et résiste, courageux, même que je pus encore dire au patron de la boutique : « J'y vais, mais on ne doit pas se goberger chez les autres sans apporter sa part. Vous allez m'em-

(1) La *venda* est généralement un magasin de boissons et de comestibles servant en outre de taverne ; mais c'est aussi, surtout dans l'intérieur, une sorte de bazar où l'on s'approvisionne d'une multitude d'objets. (N. du Tr.)

plir ça d'un quart d'eau-de-vie, et me couper deux rondins de tabac à mâcher. »

Dit et fait, je sors sur le chemin. Le soleil était déjà caché et les *vagalumes* (1) commençaient à courir dans l'air tranquille, mais ils perdaient leur service, vu que la lune éclairait tout. Je commence à piquer par un raccourci, et je débouche dans un petit champ en face la maison de la fête. Le sable y était brûlant ; une chaleur me prend au corps ; je marche, je marche ; des iguanes couraient à travers le bois ; de temps en temps un pic-vert battait sur un trou sec les heures du soir. Pas une âme nulle part, et, avec ma presse d'arriver, j'avalais une poussière que c'était un plaisir. Ce qui me trottait par la caboche, c'était de trouver en arrivant, avec la Chiquinha lasse d'attendre, un danseur arrêté pour la nuit ! Je joue des jambes, mais la tête n'allait pas ; à tout instant, je manquais de m'établir sur le côté, et des nausées me montaient de l'estomac.

Dans le fond du bois, au milieu d'une clairière, il me parut qu'une silhouette s'avancait sur moi. Sans donner d'autre importance à la chose, je me dis : « Ce doit être le fils à Zé le marin qui rentre ; son père n'aura pas voulu qu'il reste tard à la fête. » Soudain, un coup de sifflet part derrière moi. Je pense : C'est quelque camarade qui m'appelle. Je tourne la tête : personne. Je

(1) Mouches de feu.

recommence : rien. Je continue de marcher... Un second coup de sifflet m'écorche les oreilles, un autre, un autre encore; de partout on appelait : du fond de la forêt, de l'entrée de la route, du haut des arbres. Quelle bande de hiboux pour cette nuit!... Sûrement quelque mauvais présage. Un frisson glacé me saisit, et pour me tranquilliser, je cherche à rencontrer le fils à Zé le marin. Je guette ferme en avant : personne encore. Où peut se fourrer ce diable de gamin? Et les sifflets de m'assourdir; me voilà perdu, la boule chavirée, le cœur battant la charge. De nouveau le petit se pose devant moi; j'en étais sûr, il était tout près, mais je ne reconnus pas le fils du Portugais. Enfin quel pouvait être ce camarade? Nous étions à peine à cent brasses l'un de l'autre quand le gaillard se cache encore une fois. Les sifflets des chouettes ne cessaient plus. Je ronchonnai : « Mais qu'est-ce qu'il a ce petit bougre à disparaître à tout moment? Ça ne me dit rien de bon. » Et le voilà qui reparait. Alors je crie à très haute voix pour l'intimider : .. Holà! l'ami, qu'est-ce que cela veut dire? Te moquerais-tu de moi? » Il ne me répond rien, mais toute la volaillerie du bois se met à siffler éperdument. Alors le trac commence à me prendre. L'apparition n'était plus qu'à six pas de moi. Mon sang bouillait, ma tête brûlait. Sans rien dire, je bondis sur le gamin avec une rage d'aveugle. Ah! *seu* diable, tu vas me le payer! Je prends mon bâton par un bout... Mes poignets

sont ligottés : Lâche-moi ! hurlai-je. Le petit *caboclo* me fixait avec ses yeux de sang. « Lâche-moi ! » Mais j'étais toujours tenu. Me voilà enragé comme un taureau piqué des taons. Je saute sur le moricaud avec plus de fureur encore que le jour où je m'attaquai à Antonio Pimenta, dans le pacage aux vaches. Je me rémémorai aussi ce bœuf farouche que je couchai un autre jour à terre ; et cet astèque viendrait maintenant me narguer ! Nous luttons par en haut, par en bas ; je donne de la tête dans la figure de l'animal, du pied dans ses jambes, mais il était toujours aussi dur, le mal ficelé ! Peu de minutes après, un rugissement terrible retentit, le hurlement du jaguar. « Ah ! cette fois, pensai-je, le maudit va me lâcher. Mais ce fut bien pis ; d'autres rugissements répondent au premier, puis arrivent les pécaris claquant leurs mâchoires ; le chat sauvage se met à miauler ; j'entends les grelots du serpent à sonnettes... Bientôt me voilà par terre, le *caboclo* par-dessus moi. Toute la ménagerie s'agite dans la forêt pour foncer sur nous ; les arbres se penchent à m'étouffer ; les éperviers descendent, les urubus flairent ma carcasse... Une peur atroce m'envahit, les forces m'abandonnent. Je grelottais de froid et la sueur traversait mes effets : « Je vais mourir, bon saint Jean », pensai-je. Alors, mes yeux se ferment. Les bêtes semblaient rôder autour de nous... Puis, tout rentra dans le calme ; mes poignets se relâchèrent ; une forte chaleur me brûla tout le corps ;

j'ouvris lentement les yeux... plus rien, tout disparu... La lune claire comme le jour... Je me sens courbatu de la lutte... la langue sèche comme celle d'un perroquet. J'ouvre les yeux tout grands... rien à l'horizon, ni *caboclo*, ni fauves. Mais une folle frayeur m'empoigne, je veux déguerpir. Je cherche dans mes poches le flacon d'eau-de-vie et les rondins de tabac. Rien de tel pour se réveiller qu'un bon coup d'eau-de-vie de canne et une bonne chique. Mais je ne retrouve ni l'un ni l'autre ; en vain je cherche, je cherche. Rien ! J'imagine alors que l'attaque du *caboclo*, c'était pour m'enlever le flacon. L'oncle Pereira me revient alors à l'esprit avec ses sentences : « Le *Currupira* va t'ensorceler. Pour t'en délivrer, quand tu le verras, donne-lui de la goutte et du tabac. Et je sentis bien, cette nuit-là, que j'avais eu affaire au *Currupira*. D'un bond je me lève et veux courir à la grange de Maria Benedicta ; le bal devait y être près de finir à cette heure. Je jette un coup d'œil devant moi, la route allait tomber loin, très loin. De crainte d'une nouvelle rencontre je reviens sur mes pas, titubant comme un nègre en ribote, versant par ici, versant par là ; je sors du champ en jouant des quilles avec le bétail ; mes yeux flambaient ; tout mon sang battait comme pour jaillir au dehors ; ma bouche enflée brûlait d'une soif de *iaboti* (1)... enfin tout en bourlinguant j'arrive à

(1) Le *jaboti* ou *jabuti* (*testudo tabulata*) est une tortue terrestre de petite taille, très commune au Brésil. Dans les fables

la porte du rancho. Sans demander mon reste, je me hisse tout habillé dans le hamac qui se met à valser sous mon poids comme une pirogue sur la lame.

Je ne revins à moi que lorsque j'entendis parler haut à la porte. C'était la voix de mon oncle avec Formoso. Le volet s'ouvre, l'aube éclaire la chambre :

— Il est l'heure, Joca, debout !

Je veux me lever, mais les forces me trahissent. De la main le vieux arrête le hamac qui se balançait ; mon corps tremblait là-dedans d'une danse de tous mes os. L'oncle ordonne à Formoso d'ouvrir la porte et la fenêtre ; le grand jour entre. Il me tâte la tête ; j'ouvre des yeux pleins de feu. Alors mon oncle, sans autre explication, grommelle furieux :

— Ne te l'avais-je point dit ? Tu l'as pincée, la maudite fièvre ? Qu'avais-tu besoin de prendre un bain froid à pareille heure, fatigué comme tu l'étais ?

Je ne répondis rien. Je me sentais vexé d'avouer au vieux les maléfices du *Currupira*.

Une longue rêverie suivit cette narration. Les souvenirs du passé emplissaient d'ombre et de mélancolie l'âme des colons.

Felicissimo trouva qu'il se faisait tard ; il con-

d'origine indienne, le jaboti symbolise la faiblesse triomphante par la ruse de la force brutale. (N. du Trad.)

via ses compagnons à rentrer et se leva. Les autres l'imitèrent en bâillant — un commencement de sommeil arrivait ainsi qu'une caresse — s'étirant, satisfaits, séduits par l'idée d'un bon repos. Du Rio-Doce et de la forêt parvenaient de sourds murmures; et les colons, dans le silence, interprétaient ces sons de la nuit comme les voix des fées de l'eau » affamées d'amour humain, ou encore comme le frissonnement des ténébreux vagabondages des *Currupiras* errants.

Déjà dans le dortoir les travailleurs ronflaient sur les matelas étendus par terre que Joca se remuait encore sans pouvoir fermer l'œil. C'était une nuit blanche en perspective; il avait la gorge sèche, la peau brûlante, et n'arrivait pas à trouver le repos sur sa couche. L'évocation de sa terre natale, au milieu de cette contrée étrangère à ses yeux et à ses sentiments, le reportait aux tableaux de sa vie passée, aux lieux où il était né, dans ces campagnes de Cajapio, variables et inconstantes, et dont la mobilité se transmet à l'âme des habitants. Dans l'État d'Espirito-Santo, Joca se sentait exilé; les montagnes l'opprimaient, les défilés l'accablaient de terreur; aussi un amer souvenir venait-il de le transporter sur la vaste plaine où il avait vécu. Il revoyait en été la prairie morte, la vaste campagne crevassée, coupée en morceaux par les baisers trop ardents du soleil, sans une tige restée verte; de la sèche-

resse partout, et avec elle la mort. Pas une goutte d'eau. De loin en loin, quelque sinueux sentier tracé par le pied de l'homme ou l'empreinte de l'animal, coupe ce désert. Dans les jours sans nuages, quand tous implorent la pluie, l'horizon et le ciel se confondent. D'autres fois, les nuages, empourprés par un soleil couleur de feu, descendent presque à toucher terre; des mirages alors se forment, restreignant le champ visuel; séduit par mille images trompeuses, le voyageur marche vers elles, les suit dans leurs évolutions fantastiques sans pouvoir jamais les atteindre. Ainsi la mobilité du ciel rend moins lugubre la stérilité de la terre. Pas une goutte d'eau pour rafraîchir au moins la vue! Par instants un bœuf affamé passe dans un sourd cliquetis d'os entrechoqués... Des bandes de porcs vont fouissant la terre, dévorant les serpents étalés au soleil... Soudain des troupes de bétail apparaissent à l'horizon comme surgies du sol même; elles galopent éperdument, flairant l'air, folles de soif; dans un tourbillon de cyclone elles passent, soulevant en nuages une poussière qui les suit, les enveloppe, les suffoque, implacable, rapide et flamboyante comme une colonne de feu.

Au souvenir de ces migrations d'animaux, Joca eut un instinctif frisson suivi d'un élan pour se dresser sur son matelas. Cette vision obsédante de sa plaine persistait... Maintenant, c'est après les premières pluies sur la campagne. Un matin, là-bas, à Cajapio (Joca se le rappelle comme si

c'était d'hier) il s'éveille après une grande tourmente de fin d'été. Matinée humide et sereine. Il se dresse sur son hamac pour voir le temps. Un grand tapis de verdure fraîche et pleine de rosée semble descendu du ciel pour couvrir d'un manteau mystérieux les champs hier encore affreusement secs. Ses yeux se baignent dans la campagne joyeuse; le bétail fête cette explosion de vie de la terre en paissant l'herbe tendre; une troupe de canards sauvages passe dans un charivari de couins-couins triomphants, se posant ici, s'envolant là, cherchant encore plus loin la région des lacs éternels... Des journées entières de pluie... Le pâturage est maintenant florissant, mais l'eau cherche à l'envahir; et lorsque plus tard le déluge a cessé, l'on aperçoit dans la vaste savane verte des points clairs où l'œil peut se reposer. Ce sont les premiers lacs. Une multitude d'oiseaux aquatiques jouent sur leurs bords, dans un étalage de plumes chatoyantes. De tous côtés arrivent les échassiers aux becs en spatules, les macreuses au vacarme étourdissant, les *jassanans* légers et timides; au soir, quand le ciel se revêt de nuages cendrés, toute cette gent emplumée défile en bon ordre; tantôt en tête de la colonne vole la bande rouge et martiale des *guaràs* (1), tantôt les aigrettes aux ailes blanches. Au fond des lacs, des multitudes de poissons

(1) *Guarà*. On connaît au Brésil sous le nom de *guarà* ou *garà* plusieurs espèces d'ibis très communes dans tout le pays. Alencar fait dériver le mot *garà* de *arara d'agua*, c'est-à-dire

tourbillonnent. Et partout le même miracle de résurrection, de renouveau, d'expansion et de vie. Mais les pluies ont persisté ; l'eau montant toujours menace de submerger la campagne ; le bétail se montre inquiet ; une autre migration commence, celle d'hiver, vers les *tesos*, légères élévations de la plaine. Les bêtes s'en vont lentement, profitant des langues de terre ferme, barbotant ou nageant, sans jamais reculer, dans la direction des refuges. Bientôt, vers le milieu de l'hiver, l'eau a presque conquis toute l'étendue de la plaine, et, de place en place, apparaît un ilot où s'est réfugié le bétail en masse compacte. En peu de mois un grand lac tranquille s'est ainsi substitué au désert aride et brûlant. De larges nénuphars s'étalent sur l'eau ; une prodigieuse variété de plantes aquatiques balancent leurs feuilles au gré de la brise. La vie s'est métamorphosée ; le cheval repose à l'écurie ; et Joca s'apprête à pousser sa « canoa » sur le miroir de l'eau silencieuse qui réfléchit sa silhouette allongée.

Dans le même temps, Milkau, tenaillé par l'in-somnie, rêve également. Il a savouré les légendes contées par les muletiers ; il lui semble que le voile recouvrant l'âme de ces hommes s'est

amarante d'eau », à cause du plumage pourpre velouté de cet échassier. (N. du trad.)

déchiré pour lui, et que sous ses yeux se déroulent les lointains panoramas, tableaux d'enfance de chaque peuple créateur. Dans les légendes tudesques Milkau voit passer le Rhin, grand fleuve sacré, centre et nerf du monde germanique, fleuve plein d'enchantement, et dont les blondes nymphes sont l'écume de ses flots mêmes. Il voit les tableaux reculés des temps légendaires, puis ceux de l'époque médiévale : sorcières, chevaliers errants, burgs. Tout l'idéalisme de la race s'est retrouvé là ; et ce qui naquit dans les eaux du fleuve, origine des fictions et des mythes, réapparaît inaltéré : les nouveaux dieux latins, en pénétrant dans les esprits, se sont transformés en divinités barbares ; les saintes sont devenues les fées du Rhin, les saints les vieux dieux sombres et batailleurs... Dans la légende du *Currupira* un monde nouveau se dévoile, toute l'âme du muletier maranhense. Là c'est la forêt ténébreuse, les forces éternelles de la nature qui épouvantent et dont le symbole est la divinité errante qui anime les arbres, qui secoue le fauve de sa torpeur tropicale ou protège la nature contre son ennemi perpétuel, l'homme. Elle effraie, se venge ou devient plus clémente, transmuée en mille figures, d'enfant malin, son incarnation préférée, d'animal ou de végétal, c'est-à-dire l'astuce ou la force, suivant les circonstances... Milkau sent dans ces légendes la juxtaposition des aspects si variés des sortilèges, chacun d'eux traduisant les instincts, les désirs, les aspirations

différentes des hommes. Monde enchanté et mystérieux que celui de l'âme des peuples! Le véritable philosophe, pense Milkau, serait celui qui connaîtrait les origines, non pas seulement de l'histoire ou de la société, mais d'une âme isolée; celui qui aurait le don de scruter les esprits, de découvrir dans les cellules cérébrales les lointaines sensations vitales des peuples; celui enfin qui par intuition saurait établir dans l'intelligence d'un homme, le dosage parfait de cet étrange précipité de la noirceur avec la pureté, de la haine innée d'une race avec l'amour organique d'une autre. Et Milkau lentement s'endormait, calme, en cette nuit tropicale, au milieu d'êtres primitifs, dans le sein d'une terre neuve, douce et forte. Sa rêverie se transforma peu à peu en un pur songe : dans un horizon embrasé surgissait lentement une nouvelle race — l'inconnue issue de l'amour de toutes les autres, qui devait repeupler le monde, et sur qui se fondera la cité ouverte, la cité de lumière sans domination ni esclavage, et où la vie facile, riante, embaumée, constituera un perpétuel éblouissement de liberté et d'amour.

Lentz, pour dormir, se débattait inutilement lui aussi contre les tumultueuses pensées galopant dans sa tête. Les visions accumulées durant les derniers jours de marche à travers la forêt persistaient dans toute leur force. Tantôt il se

sentait embrasé par ce soleil qui enflamme les choses et lui brûlait le sang; tantôt l'ombre humide de la futaie s'infiltrait délicieusement jusqu'à son âme; tantôt enfin le fleuve immense, puissant, le poursuivait sous la poussée de cette force mystérieuse qui anime les plus intimes molécules de ce monde neuf. Et Lentz voyait de toutes parts l'homme blanc s'emparer résolument de la terre et en expulser l'homme de couleur. A cette pensée, Lentz souriait d'orgueil. Un dédain du mulâtre, mêlé de mépris pour sa langue, sa fatuité et sa fragile constitution, troublait la radieuse vision que la nature du pays avait imprimée en son esprit. Tout en lui maintenant est songe de grandeur et de triomphe... Ces terres seront le foyer des soldats éternels, ces bois seront consacrés aux cultes redoutables des vierges féroces et blondes... C'est toute une récapitulation historique de l'antique Germanie. Son cerveau exalté voit arriver les Allemands, non en humbles petites invasions d'esclaves et de trafiquants pour travailler la terre dans la crainte du mulâtre, ou pour mendier la propriété défendue par des soldats noirs; ils viennent en masses profondes sur des navires immenses et nombreux. Ils débarquent pleins du véhément désir de possession et de domination, dans leur âpre virginité de barbares aux cohortes infinies, exterminant ces hommes lascifs et insensés qui souillent cette terre si belle; par le fer et par le feu ils les éliminent; puis se dispersant sur le continent ils

fondent un nouvel empire qui asservira la force de la nature même. Enfin, seigneurs et maîtres, riches, puissants et éternels, ils reposent pour toujours dans la joie de la lumière... Et, dans le songe de Lentz, au-dessus des vaisseaux qui naviguent, au-dessus des armées en marche, une masse immense et noire avance dans le ciel telle une nue conductrice; la masse se transforme bientôt en une figure étrange, gigantesque; et ses regards pénétrants descendent, enveloppent la terre et les hommes d'une force invincible et magnétique. Lentz voit alors planer sur la terre du Brésil l'aigle noir de Germanie.

IV

De très bonne heure le lendemain Milkau et Lentz admiraient la contrée. Au cours de leur promenade ils s'approchèrent du rio Doce, lequel, après avoir longtemps serpenté, s'allonge paresseusement en cette partie de son cours. Les grandes pluies des jours précédents avaient grossi le fleuve dont une brise légère agitait à peine d'un frisson la surface luisante et dormante, seule rupture de l'immobilité. La toute-puissante amplitude des eaux engloutissait les berges, dévorait la végétation des rives ; et les troncs d'arbres, aux branches naguère suspendues comme des pleurs, maintenant à demi-submergés, teignaient d'un ourlet vert la nappe grisâtre du fleuve. L'inondation dominait tout le paysage, du profil de la forêt criblée de clairières jusqu'à la ligne timide des montagnes lointaines. D'épaisses brumes émanées des eaux, et comme suspendues sous le ciel, cachaient par instants le soleil. C'était alors la trêve ouverte par l'ombre à l'éternel conflit de la lumière et des tons : le panorama ne présentait plus alors ce coloris jaune fauve qui embrase l'espace et les choses au plein du jour. Ce n'était

pas davantage le paysage monotone et indistinct qu'offre le crépuscule fugitif, quand la nuit tombe telle qu'un rideau noir brusquement tiré sur le jour... Milkau et Lentz ressentaient sous cette pénombre étrange l'enchantement d'une résurrection des couleurs splendides ; voluptueusement ils y délectèrent leur vue.

— Il n'est rien, disait Milkau tout en marchant, comme cette tranquillité pour former un cadre de vie... Et aujourd'hui je me sens heureux comme jamais je n'eusse pensé l'être. Le bonheur, vois-tu, c'est l'oubli et l'espérance. Il me semble que nous atteignons à une région où tout est vie facile, riante, aimable... Au fond l'homme est fait pour la joie ; le bonheur lui est inhérent, et pour cela moins perceptible ; la douleur, au contraire, sensation étrangère et rude, l'ébranle comme un ouragan... Que d'éléments, pourtant, n'avons-nous pas en nous pour éloigner la douleur ! Avec quelle facilité l'oublions-nous, et combien une seule minute de délassement nous donne-t-elle l'illusion de paix éternelle !

— Et quelles victimes nous sommes des jeux de la nature qui, au moyen d'artifices dont elle garde le secret, nous accroche à la vie pour nous martyriser ensuite à plaisir.

— Mais la vie est plus naturelle que la mort, la joie plus que la souffrance... Et tu prêtes à la nature une conscience fausse. Ce n'est pas une entité pourvue de volonté. Notre supériorité sur elle, sache-le, réside précisément dans notre

conscience propre, qui perçoit ses lois, ses fatalités, et nous oblige à prendre le chemin le plus sûr vers l'harmonie générale. Aujourd'hui, en ce milieu où nous voici fixés, en ce monde vierge encore de sacrifices, c'est à nous à tirer de l'exceptionnelle situation qui nous est faite son véritable sens. Endormons les tristesses de notre passé, puisque nous ne pouvons les éteindre, une vie neuve s'ouvre à nous ainsi qu'un songe réalisé.

— Moi aussi, je vois ici la terre immaculée, avec ses grandes réserves de bonheur ; je vivrai sur elle pour reconstituer dans un décor somptueux la cité antique, forte, dominatrice, après les siècles d'humiliation subie...

— L'espérance, reprit Milkau en souriant, s'empare de nous et nous emporte vers l'avenir... Ne sommes-nous pas heureux ?

Par un sentier côtoyant la forêt rongée par le fleuve, les deux camarades continuaient leur promenade. A plusieurs reprises ils durent abandonner le chemin et couper à travers la végétation, ou, de pierre en pierre, sauter les flaques. Ils riaient à cette gymnastique, abandonnés à l'agréable sensation de la matinée fraîche et à la volupté des illusions.

— Aujourd'hui, dit Milkau en arrivant à une section du rivage débarrassée d'obstacles, nous aurons à choisir l'emplacement de notre maison.

— Oh ! dans ce désert, il ne sera pas difficile de nous tailler notre petit lot... répondit Lentz, dédaigneux.

— Quant à moi. répliqua Milkau, une légère inquiétude, une vague terreur se mélange au plaisir extraordinaire de recommencer ma vie en fondant une demeure de mes propres mains... Ce qui est lamentable, en cette solennité primitive, c'est l'inutile intervention de l'État...

— L'État sous les espèces et apparences du géomètre Felicissimo...

— Ne serait-il pas plus simple que la terre et ses produits fussent propriété de tous, sans vente, sans possession?

— La réalité est bien différente : vénalité partout, ambition, et de par l'ambition instinct de possession. Ce qui aujourd'hui échappe à toute domination sera demain la proie de l'homme. Crois bien que l'air même sera vendu plus tard dans les cités comme aujourd'hui la terre : forme nouvelle d'expansion de la conquête et de la propriété.

— Ne voyons-nous pas plutôt la propriété devenir de jour en jour plus collective, dans cet ardent besoin de possession qui augmente sans cesse, et qui sous peu, après les jardins publics, les palais, les musées, les routes, s'étendra sur toutes choses? Le sentiment de possession mourra par la non-nécessité, avec la suppression de l'idée de défense personnelle, qui repose en lui.

— Eh! bien, moi, ponctua Lentz, si je devenais colon, je voudrais élargir mon domaine, appeler à moi d'autres travailleurs et fonder un

centre dont le symbole serait fortune et domination... Parce que seules la richesse et la force nous sauveront de la servitude.

— Mon lopin de terre, repartit Milkau, sera tel que je l'aurai reçu aujourd'hui; je ne l'agrandirai point, ni ne m'abandonnerai à l'ambition; toujours ma situation sera réduite à celle d'un humble parmi les hommes simples. A mesure que nous approchons, mon contentement se précise; ce n'est pas seulement la nature qui me séduit ici, qui m'emplit le cœur de joie, c'est aussi la placide contemplation de l'homme. Tous portent dans le calme des traits de leur visage l'indice d'une douceur intime... En tous l'on sent une sorte de résignation affectueuse... Les naturels de cette contrée sont les annonciateurs du bonheur qui nous attend... Ceux qui vinrent de loin ont oublié leurs anciens chagrins; ils sont tranquilles et aimables; entre eux pas de séparations profondes; le chef lui-même laisse au foyer son prestige en une spontanéité niveleuse qui est l'heureux génie de sa race. A les voir je devine ce qu'est tout le pays — un coin de bonté, d'oubli et de paix. Il doit régner là une grande union, sans conflits d'orgueil ni d'ambition; aucune victime n'y doit être immolée aux haines semées au vent sur le chemin de l'exil. Tous se sont purifiés; et nous devons aussi oublier nos préjugés, nous oublier nous-mêmes pour ne penser qu'aux autres, et ne point venir troubler la sérénité de cette existence.

Derrière eux une voix perçante les arracha soudain à leur discussion :

— Enfin, que signifie cette fuite? Par où vous cachez-vous donc?

Se retournant, comme brusquement réveillés, ils aperçurent la face triangulaire et interrogative de l'arpenteur, qui arrivait presque en courant.

— Bonjour! dit Milkau en serrant les deux mains de Felicissimo qui se jetait sur lui d'un mouvement jovial et affectueux.

— Vous m'en jouez une bonne... Je m'éveille; d'un saut je m'habille; je vous cherche pour faire un brin de causettes... brr... les amis étaient déjà loin...

— Nous avons craint de vous réveiller, tant le silence était profond dans la maison quand nous sortîmes. Puis, sans y penser, nous sommes arrivés jusqu'ici.

— Pendant que moi, insistait l'arpenteur, je me lançais à vos trousses, furetant partout, bien heureux d'avoir tourné de ces côtés-ci... Et vous n'avez pas pris de café, ni rien...

— Ne trouvez-vous pas mieux que nous nous en passions et profitions du temps pour une promenade plus longue?

— Soit. Nous retournerons à la maison à l'heure du déjeuner... Pourquoi n'irions-nous pas voir le lot dont je vous ai parlé hier?

— De quel côté est-il? demanda Milkau.

— Là même, dans cette direction.

Et Felicissimo, d'un coup d'œil rapide à droite et à gauche, s'orienta et conclut :

— Nous devons être ici au lot vingt environ ; marchons encore un kilomètre et je vous montrerai le numéro dix.

Felicissimo prit la tête, et ils s'engagèrent l'un derrière l'autre sur l'étroite berge. La conversation se poursuivait à voix haute, cahotée, sans suite, entre deux enjambées. Et brusquement le soleil, se dégageant des nuages, transforma le tranquille tableau de la matinée brumeuse. Le fleuve tout à coup flamba d'or, comme si l'incandescente matière du soleil liquéfiée eût coulé sur la terre.

— Êtes-vous fatigués ? cria Felicissimo.

— Quelle opinion vous faites-vous de nous ? se récria Lentz.

— C'est à cause du chemin ; réellement nous suivons le plus mauvais ; si nous avions pris par en haut, ça irait mieux... Oh ! diable !

L'arpenteur avait maladroitement mis le pied dans l'eau en voulant sauter en avant. Lentz, qui le suivait, lui recommanda de prendre garde... Parfois ils devaient se courber pour éviter des branches et des arbustes, ou de la main les soulever pour passer. L'arpenteur s'amusait à crier : « Branche à droite ! Attention !... De la main il saisissait le rameau puis il le lâchait quand il le sentait tenu par son compagnon. Si le mouvement était trop précipité, le voisin recevait un coup de fouet dans la figure. Pauvre garçon !

gémissait l'autre en riant. Et ils allèrent ainsi jusqu'à un sentier où Felicissimo s'engagea ; puis il fit halte, et se retourna vers les immigrants en poussant un large soupir.

— Aïe ! Quelle corvée ! Jamais je n'eusse pensé que la crue fût si forte. Maintenant coupons par là, nous allons tomber en face même du lot.

Sous l'ombre légère du bois, par une sente assez malaisée, ils allèrent lentement, évitant les obstacles et les mares.

Lentz soupirait et bâillait. Tout ici sera de la plus grande difficulté, se disait-il ; pas de routes, pas l'ombre de confort ; solitude et sauvagerie. Vaudrait-il pas mieux renoncer à cette vie de colon, et s'enterrer là-bas dans quelque maison de négoce, où le chemin est tout tracé?... Réellement, quelle folie m'attire en cette contrée inculte?... Et ses yeux se reposaient sur Milkau tout souriant.

— Quel délicieux désert ! dit ce dernier, en s'enfonçant sous la forêt.

— C'est dommage que le mauvais état des chemins nous empêche de goûter mieux le plaisir de la promenade, répondit l'autre, un peu intimidé, et craignant de laisser percer son découragement.

— Oh ! nous ouvrirons des chemins, nous nettoierons la route, nous préparerons le terrain, et, vainqueurs de la solitude, nous élèverons une demeure riante qui sera notre récompense... N'est-ce pas ?

— Le travail ne vous manquera pas, interrompit le géomètre. En général, les colons ne veulent rien faire en dehors de leur maison, de leur terrain; ils attendent du gouvernement routes, ponts et tout le reste... Et que cela ne soit pas long à venir, sinon, par l'intermédiaire de Robert ou de tout autre gros bonnet, une plainte est adressée au gouverneur; alors, la politique s'en mêle, et nous voilà la tête cassée tous les jours...

— Vous devez avoir beaucoup d'ennuis, j'imagine, dit Milkau, compatissant.

— Les tourments ne manquent pas. En ce moment même, j'ai là un ordre de l'inspecteur, chargeant l'ingénieur de lui rédiger un rapport à propos d'une réclamation des colons sur un pont dont les planches sont pourries. Je crois même qu'une ou deux manquent. Nous avons déjà demandé un crédit, mais, comme d'usage, l'inspecteur ne tint aucun compte de l'opinion du personnel; alors les colons, madrés, ont recouru en haut lieu, et Robert leur a écrit un « nous soussignés » qu'il a expédié à Victoria; là-dessus le gouverneur s'irrite à cause des élections; il transmet le papier à l'inspecteur, lequel, à son tour, le renvoie ici à l'ingénieur pour qu'il établisse le devis des travaux... Cela prend un bout de temps... Et ma vengeance, c'est que lorsque arriveront les fonds, ils ne suffiront pas; car le temps marche, le bois se pourrit de plus en plus et il faudra refaire le pont à neuf. A ce moment, second chambard...

— Et pendant ce temps, quelle ressource ont les habitants si le pont s'écroule? demanda Mil-kau inquiet.

— Eh bien! c'est très simple. Ils flanqueront une passerelle, d'un bord à l'autre, et voilà. Après tout, serviteur, je me moque du gouvernement, de l'inspecteur et de toute la séquelle...

La colère du géomètre était de celles que les mots violents apaisent. Deux minutes plus tard il avait tout oublié et repris sa jovialité. Après quelques pas dans le sentier ils débouchèrent dans un chemin perpendiculaire, plus large et mieux entretenu.

— Voici le lot que je vous recommande, dit Felicissimo, avançant de quelques pas sur la vieille route.

Ils se trouvèrent en face d'un fourré sombre, plein d'arbres de toutes tailles et complètement obstrué par la végétation. On ne distinguait rien, ni à droite ni à gauche : le chemin pénétrait en plein bois, sous une ombre douce et chaude.

Ils demeurèrent silencieux, légèrement effrayés par le recueillement des choses, comme si une sensation d'isolement, de séparation du monde, les eût pétrifiés. Felicissimo dans l'esprit de qui le silence ne trouvait nul abri, s'impatientait à attendre une réponse, ajouta :

— Ce lot est très bon; et quelle terre!... ces arbres magnifiques... Il faudra du travail, c'est évident. Après le déboisement, ce qui n'est rien, la difficulté sera dans le défrichement... Cepen-

dant, vous vous arrangerez avec une équipe, qui en finit en un clin d'œil... Oh ! ce sera d'un joli !...

— Nous serons parfaitement ici, convint Milkau, qu'une vague d'illusion libérait de son rapide mouvement de faiblesse.

— J'accepte tout, dit à son tour Lenz, dissimulant l'afflux de ses pensées.

Et il s'accota négligemment à un *sucupira* (1).

Le géomètre avisait l'arbre.

— Quel dommage, dit-il avec compassion, de jeter bas tout cela.

— Pour moi, répondit Milkau, cédant au même sentiment, j'eusse préféré un lot n'exigeant pas un tel sacrifice.

— Il n'en existe point, dit Felicissimo.

— L'homme, nota Lenz en souriant d'un air de triomphe, détruira toujours la Vie pour créer la Vie. Cet arbre eût-il une âme, nous l'éliminerions encore pour nous agrandir.

Milkau, avec le calme de la résignation, dit alors :

— Je comprends bien que c'est une de nos contingences cette nécessité de blesser la terre, d'arracher de son sein par la violence notre alimentation ; mais un jour viendra où l'homme, s'adaptant au milieu cosmique par une extraordi-

(1) *Bowdichia Virgiloïdes*. Grand et bel arbre dont le bois est recherché pour les constructions hydrauliques, l'écorce et les racines par la pharmacie. (N. du trad.)

naire longévité de l'espèce, recevra la force organique de sa propre et pacifique harmonie avec l'ambient, ainsi qu'il arrive pour les végétaux ; et alors, pour subsister, le sacrifice des animaux et des plantes deviendra inutile. En attendant, subissons les exigences de notre époque de transition... Je sens douloureusement qu'en attaquant la terre j'offense la source de notre propre vie, et blesse moins ce qu'il y a de matériel en elle que le prestige religieux et immortel de l'âme humaine...

Pendant que les deux Européens discouraient ainsi, Felicissimo, dans son amour ingénu de la nature, examinait les vieux arbres, et de sa main lissait leurs troncs, dernières caresses aux victimes avant le sacrifice. Sous la frondaison, le vent du matin s'insinuait en murmurant dans les feuilles, humblement, puis s'échappait à travers les branches avec des plaintes sourdes de moribonds.

— Voyons, que décidez-vous ? demanda le géomètre.

Les immigrants convinrent volontiers de s'établir sur le terrain indiqué.

— Vous faites bien ; cette situation est admirable pour le café, et en outre très commode, au bord de la route.

— Voit-on le fleuve ? demanda Lentz.

— Sans doute, une fois le bois abattu vous aurez vue sur la nappe d'eau.

— Une maisonnette dans ce beau site sera un

délice, commenta Milkau, en un rayonnement d'intime bien-être.

— Vous verrez... Et maintenant, retournons, c'est l'heure du déjeuner. Aujourd'hui même nous reviendrons avec les hommes pour mesurer.

Ils se remirent en route. Sur le chemin leur verbe haut effrayait les oiseaux endormis, et secouait de leur voluptueuse léthargie les *calan-gos* (1) qui s'éparpillaient dans un bruissement de feuilles sèches.

Arrivés au baraquement, ils entrèrent de suite dans le bureau ; là, devant la grande carte des terrains, le géomètre, tout en continuant sa litanie d'éloges, leur montrait la position de la concession choisie ; en même temps il trempait une plume dans l'encre rouge, et marquait d'une croix le lot, comme il faisait après chaque opération conclue. Les formules des requêtes étaient tout imprimées ; Milkau eut à remplir les lignes en blanc d'indications spéciales d'identité. Cela fait, les deux compagnons remirent la pétition signée et payèrent le coût de l'arpentage et des plans ; ce fut l'unique formalité exigée, car, grâce à la condescendance du chef, Felicissimo disposait des terres à distribuer. « Voilà comment, pensait Milkau, tout le compliqué engrenage de l'État, avec ses administrations coûteuses, ses innombrables fonctionnaires, se concentre finalement entre les mains d'un humble arpen-

(1) Sorte de lézards inoffensifs.

teur, lequel se trouve de fait maître absolu de biens publics. »

— Allons, à table, il se fait tard et vous devez compter les heures, car vous ne vous êtes encore rien mis dans la besace, dit Felicissimo en passant la main sur le dos de Lentz.

Instinctivement ce dernier se déroba, comme s'il eût craint une meurtrissure de ce geste d'intimité.

Les travailleurs entouraient déjà la table, pauvrement dressée pour le déjeuner, quand les trois nouveaux convives entrèrent dans la salle. Le repas fut au début assez bruyant; la faim rendait tout le monde expansif; la familiarité naissait.

Vers la fin, cependant, Felicissimo s'attrista; une subite préoccupation s'empara de lui, et, bien que visiblement il luttât, sa physionomie devint songeuse. Dès lors parini les convives une sorte de gêne s'épandit. A peine le déjeuner achevé, les hommes de l'équipe, habitués à cette affliction intime dont leur chef souffrait les jours de mesurage, prestement s'esquivèrent de la salle.

L'oppression se dissipa dans la cour; des rires pleins de sous-entendus, des lazzis fusèrent autour du baril d'eau dans lequel les hommes trempaient bruyamment mains et visages en les frictionnant. La franche gaité avait soudain reparu.

— Allons, activons! cria Felicissimo.

A cette voix de commandement l'âme obéissante des hommes répondit : les ablutions ces-

sèrent, l'ordre s'établit. Chacun se munit ensuite d'un instrument ou d'un outil et l'on se mit en marche. Felicissimo, avec les nouveaux colons, suivait la colonne. A différentes reprises Milkau chercha courtoisement chemin faisant à converser avec l'arpenteur, mais ce dernier fort taciturne répondait distraitement aux questions; et la petite troupe allait silencieuse, écrasée par la chaleur, étouffante même sous les fourrés couverts. Enfin Felicissimo cria : Halte !

Tous s'arrêtèrent.

— C'est ici que l'on va commencer.

On déballa les instruments et leurs accessoires. L'arpenteur suivait les mouvements avec une attention inquiète qui devint oppressante lorsqu'il vit les travailleurs ouvrir une caisse, et de cette caisse retirer un appareil qu'il saisit entre ses mains fiévreuses. Il réclama le pied qu'un homme lui passa vivement, puis il vissa dessus l'instrument. Un calme grave présidait à cette opération. Quelques minutes plus tard l'appareil était en position, et le cearense ordonnait à trois hommes d'aller tenir les jalons marqués de divisions blanches et rouges sur une ligne longeant le chemin. Se tournant ensuite vers Milkau et Lentz il leur dit avec solennité :

— Je ne sais si ces messieurs connaissent. Voici un théodolite. Admirable invention ! Il épargne un travail énorme pour les levés de plans, et nous permet aujourd'hui de vous enlever un mesurage en un clin d'œil. C'est, comme

vous le savez, la combinaison du niveau avec la hauteur : je prends un angle vertical et un angle horizontal en même temps... Quelle découverte! Sans elle j'ignore comment j'en sortirais?

Les nouveaux colons faisaient ainsi à leur stupefaction la connaissance d'un nouveau Felicissimo ; ils ne sourcillèrent pas. Silencieux et plus solennel encore, le géomètre se remit tout à son instrument ; il regarda dans l'objectif, se baissa, se releva pour viser par en haut, rectifia les lentilles, les tourna plus, les tourna moins ; mais la besogne n'avancait pas. Déjà l'angoisse le tenait de ne pas aboutir ; alors tantôt il précipitait ses mouvements, tantôt il abandonnait l'appareil pour aller de loin l'examiner. Puis, revenu à l'instrument, il essayait de l'assujétir mieux, le scrutait à nouveau — toujours sans résultat. Autour de lui, les travailleurs, qui connaissaient ce terrible moment du théodolite, faisaient silence. C'était à cette phase de l'opération que Felicissimo, d'ordinaire si calme, se transformait au point d'insulter, de frapper ses hommes. Aussi le cercle allait s'élargissant autour du redoutable appareil de discorde. L'affliction de l'arpenteur se doublait ce jour-là de la présence de Milkau et de Lentz, pour qui il avait préparé l'étalage de sa science. Le soleil chauffait ; sur le sol les pieds brûlaient ; une sueur froide inondait l'opérateur exténué. Et le temps marchait sans qu'avancât le mesurage ; et, pour Felicissimo, empêtré et angoissé, les minutes paraissaient interminables.

— Ah! fit-il à ses hôtes, il a aujourd'hui le diable dans le ventre : impossible de rien voir. Certainement l'un de ces misérables a dû le casser.

Furibond, il dévisageait les travailleurs, qui bénissaient les nouveaux colons dont la présence leur évitait les pires conséquences de la colère du chef.

A ce moment, les hommes aux jalons, fatigués de leur immobilité, commençaient à faire osciller les mires.

Felicissimo fond sur le premier :

— Ah! vaurien! j'y suis maintenant; c'est toi qui m'empêchais de mettre au point le théodolite en écartant le jalon de la ligne.

L'homme s'excusa; il avait planté le jalon avant que le chef fût à l'appareil. Felicissimo n'en demeura pas moins sous l'empire d'une colère que la crainte et la honte de l'insuccès devaient faire tomber bientôt. En effet, visiblement il faiblit; plus il voulut réagir, plus il s'empêtra. Il revint encore à l'instrument, mais il dut cette fois renoncer définitivement à l'espoir de réussir la moindre observation. Une grande tristesse s'empara de lui; Milkau, péniblement affecté, dit :

— Laissons cela pour demain. Aujourd'hui il fait si chaud... Nous avons bien déjeuné, beaucoup marché, vous êtes fatigué. Nous reviendrons demain, à la fraîche. Et puis, qui sait! Le théodolite est peut-être cassé, vous le démontrez à la maison, pour voir.

— Oui, c'est mieux. Il y a certainement quel-

que chose là dedans... Mais, pour ne pas perdre de temps, si nous faisons le mesurage au ruban?... C'est un système arriéré et que je ne prise guère; pourtant, si l'appareil est cassé, pas d'autre remède...

— C'est clair.

— Garde ceci, ordonna Felicissimo à un homme, en montrant dédaigneusement l'instrument.

Les travailleurs échangèrent entre eux un coup d'œil d'intelligence. La vieille comédie habituelle du théodolite était jouée. Ils savaient bien, eux, que le géomètre n'avait jamais réussi, en plus de deux cents mesurages, à se servir du maudit instrument, dont l'influence satanique altérait son caractère, aigrissait son humeur, et lui causait cette terreur qui avait assombri son esprit à l'approche du moment critique, dès la fin du déjeuner. A mesure que le théodolite disparaissait dans sa boîte, l'âme de Felicissimo se libérait de l'angoisse qui l'avait oppressée; sa joviale humeur le reconquérât franchement, effaçant toute trace du tourment scientifique.

— Ces mulâtres... dit en aparté Lentz à Milkau.

Mais comme l'arpenteur s'approchait d'eux, désintéressé tout à fait cette fois du théodolite, l'Allemand s'arrêta, dissimula, puis haussant la voix, un peu sarcastique :

— Allons, au ruban !

Le mesurage se fit comme il se faisait toujours. On prit les mesures sur le devant du ter-

rain et dans les fonds à travers le bois; des bornes plantées aux quatre angles délimitèrent le lot acquis. Seule manquait à présent la ligne de division, le *rumo*, trouée qui devait séparer ce lot de ses voisins. Milkau voulut s'entendre avec les hommes pour accomplir ce travail sur l'heure. Le cearense objecta que le plan n'était pas encore levé.

— Qu'à cela ne tienne, dit Milkau, les bornes étant placées, le *rumo* sera ouvert en suivant rigoureusement les jalons. Nous nous engageons à en ouvrir un nouveau si le premier ne tombe pas d'accord avec le plan.

L'arpenteur, bon enfant et serviable, acquiesça; Milkau s'entendit avec les hommes. Peu après les travailleurs attaquaient la forêt. Timides encore avant l'hécatombe, ils s'en prirent d'abord aux arbustes, réservant les gros arbres, de sorte que le *rumo* avançait, mais étroit et tortueux. Quand ils virent leur travail ainsi défectueux, les hommes, comme se délivrant de leur instinctive paresse et stimulés par la présence des étrangers, se lancèrent résolument à l'abatage. La cognée se mit alors à chanter avec énergie dans le cœur des troncs. Une rage, une furie hystérique de destruction rendit en peu de temps ces hommes complètement étrangers à tout ce qui n'était pas leur scélérate besogne. Le fer ne chôma plus, mù en cadence par des bras inlassables. La hache en fendant l'air arrachait aux robustes poitrines de formidables ahans, ponctués de chocs sourds. A l'attaque d'un bois plus dur, les bras redou-

blaient d'ardeur; la sueur inondait les visages; les coups tombaient bien d'aplomb, et, sous l'élan furieux, le fer pénétrait si profondément que pour le retirer l'homme devait faire un violent effort. Les abatteurs avançaient maintenant régulièrement et à l'unisson. Cette passagère fatigue ne messeyait point à leurs membres herculéens; la gaieté se lisait sur les faces congestionnées. Ils ne geignaient plus comme sous l'oppression des premiers mouvements; habitués maintenant à l'exercice, rassérénés, ils s'égayaient, et de leurs bouches rudes s'envolaient les vieux chants aimés. Joca fut le premier à élever la voix. Les Allemands, instinctivement, l'imitèrent et chacun en sa propre langue chanta des vers puisés à la source natale. Le mulâtre maranhense disait les regrets et souvenirs de son cœur, les lieux et les êtres mêlés aux intimes énergies de son être. La mélodie qu'il chantait semblait un sanglot prolongé :

Adeus, campo, e adeus, matto.
 Adeus, casa onde morei!
 Já que é forçoso partir;
 Algum dia te verei... (1)

C'était le grand événement, le drame de sa vie que cet abandon de la terre natale. Et il chan-

(1) Adieu campagne, adieu forêt,
 Adieu maison où je vécus!
 Me voici forcé de partir;
 Quelque jour te reverrai...

tait sans s'occuper de personne, plantant mécaniquement sa cognée dans chaque tronc. En d'autres moments il abandonnait la plainte, et ses lèvres inconscientes exhalaient des vers d'un autre caractère :

Vi teu rasto na areia
 E puz-me a considerar :
 Que encantos não tem teu corpo,
 Si o teu rasto faz chorar ! (1)

Cette image si fine et si élevée d'un sentiment tout animal, Joca l'exprimait en cris voluptueux. Dans la cadence et la pensée de la strophe passait le frémissement de luxure tendre et douce de toute sa race.

A cette unique voix brésilienne se joignaient les accents violents et musicaux des voix allemandes chantant en chœur les refrains bachiques des tavernes teutoniques. Pour un instant, sous la suggestion des chansons, en pleine sylve tropicale, les immigrants s'imaginèrent réunis à boire chez eux, joviaux et bruyants :

Die alten Deustchen trinken noch ein, noch ein...
 (Les vieux Allemands en boivent encore un, encore un...)

Le déblayage du *rumo* se poursuivait plus actif et plus joyeux. Et les échos répercutaient les

- (1) J'ai vu la trace de tes pas sur le sable
 Et me suis pris à méditer :
 Quels enchantements n'a pas ton corps
 Si l'empreinte de ton pied fait pleurer !

rimes singulières des deux races, se mariant à l'air étrangement :

... teu rasto faz chorar...

... noch ein, noch ein...

Dans le logement des immigrants Milkau laissait depuis quelques jours couler le temps, absorbé qu'il était dans la contemplation, sans se décider à commencer la vie si longuement espérée.

Une infinie pitié l'anéantissait à l'idée de sacrifier la forêt. Il sentait qu'un peu de la splendeur de la terre allait mourir. Son âme frémissait à l'évocation de cette souffrance que l'homme cause de par le monde, passant indifférent au gémissement de la mer meurtrie, à la plainte de la forêt qui arde, au frémissement de l'air cinglé, et à plaisir détruisant, fatal instrument de mort, l'intégrité de la forme. Cependant autour de lui, de la vie partout : dans la terre génératrice, dans la femme qu'il aime, dans la poussière que son pied foule. Tout vit, tout chante, tout aime dans l'éternelle harmonie de l'univers... Et Milkau trouvait malgré tout une excuse à son semblable. Il percevait la fatalité de son destin ; une subordination inéluctable, indéfinissable, le pliait à la nécessité.

Le lendemain, à la pointe du jour, s'approchant de Lentz, il lui dit résolument :

— Allons brûler la forêt.

L'idée de feu grisa l'esprit du compagnon. Peu

après les hommes étaient réunis, et tous pénétraient dans les fourrés, recueillis et solennels comme pour accomplir les rites d'un culte infernal. Ils mirent d'abord le feu à une touffe de broussailles qui leur parut suffisamment sèche. Avant que la flamme jaillit vers le haut en flammes ardentes, rouges, rapides, une épaisse fumée se dégagèa, se suspendit dans l'air léger de la forêt, flottant en volutes floconneuses dans la direction des chemins. L'incendie commençait. Dès lors le feu s'élança, lèche les troncs des arbres frémissant au voluptueux spasme de la douleur. Toutes les ramilles inférieures flambent, et les parasites, les lianes portent, comme une trainée de poudre, les flammes jusqu'au faite. La fumée de plus en plus dense emplit les sentiers et fuit devant le souffle ardent du feu qui court derrière elle. De nombreux arbres déjà entamés brûlent tels de monstrueuses torches, et, par leurs bras tendus de l'un à l'autre, éparpillent en tous sens la voracité de l'incendie. Le vent pénètre en sifflant par les trouées et vient attiser les flammes. De ce formidable brasier — branches pesantes qui se rompent, troncs verts qui éclatent, résines qui crépitent en fondant — s'élève un vacarme de fusillade. Les hommes contemplant, atterrés par cette clameur générale des victimes. De serpentes langues de feu vont les atteindre : ils reculent, fuient devant les colonnes fulgurantes qui marchent. Dans les cimes les oiseaux épouvantés s'échappent; d'un vol désespéré ils

s'élèvent et planent au-dessus du brasier. Une *araponga* (1) déchire l'air de son cri métallique et strident. Les nids détachés ardent; un piaulement douloureux sorti de l'un d'eux jette dans le chœur sa note douce et triste. De tous côtés par les clairières des animaux se sauvent; certains se soustraient au péril, les autres tombent dans la fournaise.

En un transport d'allégresse, les hommes virent roussir le feuillage vert qui était la chair, et se fendre les troncs noueux, ossature du géant. Mais le feu interrompt la jouissance de leur contemplation, il gagne sur eux; ils s'aperçoivent soudain avec effroi que l'œuvre de dévastation en avançant menace leur propre existence. Ils se ruent, hache en main, pour ouvrir une trouée. Du côté du fleuve, le terrain déjà éclairci et nettoyé rend le travail aisé; aussi un sillon protecteur est-il rapidement creusé. Par contre, de l'autre côté, en pleine forêt, la lutte devient épique. Les pigmées qui, n osant se mesurer avec les arbres, avaient contre toute loyauté recouru à l'incendie pour les vaincre, se lancent maintenant contre eux, sous l'aiguillon de la défense, avec intrépidité. Étouffés, enfumés, ils attaquent la forêt par le *rumo*, éventrent inexorablement à coups de hache chaque tronc rencontré sur leur route. A

(1) *Chamaryneus nudicollis*. — Bel oiseau à col vert qui habite les forêts des montagnes et des plateaux du littoral.

La voix de l'*araponga* est stridente; elle rappelle le bruit du marteau sur l'enclume. (N. du Trad.)

peine la trouée est-elle terminée que le feu surgit : et la colonne, tel un être animé, s'avance solennellement, prête à assouvir sa vengeance. Sur la terre calcinée à la surface et échauffée jusqu'au sein, continuait la chute des branches. Le feu ne tarde pas à envahir un épais massif de bambous : aussitôt retentissent les décharges d'un feu de salve, à mesure qu'éclatent les tiges agrippées par la flamme. La fumée augmente ; elle s'élève dans l'air aux reflets cuivrés et strié de mille fusées crépitantes. A cent mètres à peine de distance, les colons creusaient toujours. Rasié de la chair coriace des bambous, le feu se dégage, puis, rapide, léger, vole en mille détours par un sentier, engloutissant les arbustes qui forment haie sur les côtés, et finalement parvient à la trouée. Mais déjà d'un colossal effort les hommes avaient terminé leur tâche. Devant le vide infranchissable les flammes durent rétrograder ; elles se déroulèrent, s'épandirent à droite et à gauche, continuant leur œuvre.

A demi morts, dès que, sacrificateurs invincibles de la terre, ils se virent maîtres du péril, colons et travailleurs revinrent au baraquement.

Le soir, sur la véranda, à l'heure où les étoiles au rythme lent paraissent cheminer dans le ciel, Milkau appelait dans son imagination la venue des temps sans violence ; les autres regardaient, pleins d'une diabolique satisfaction, la forêt embrasée se tordre encore dans les affres de l'incendie.

La félicité de Milkau était parfaite. Il travaillait en toute quiétude son lopin de terre. Sa demeure, élevée dans le silence des bois, était humble autant que celles des autres colons ; rien de ce qui la meublait ne portait l'indice d'un raffinement du goût ni la plus petite réminiscence de volupté. La chambre à coucher rompait seule la monotonie rustique ; elle était peuplée de portraits, ces pénates vigilants que l'homme emporte avec soi dans ses migrations sur la terre : ici, la famille : la mère, — sa fille presque — aux grands yeux de douleur et de prière ; le père, illuminé d'un sourire de martyr, et la femme-enfant que Milkau avait aimée quand ses yeux la virent se transfigurer pour mourir ; là, d'autres portraits représentaient les grandes figures humaines : poètes, amoureux, souffrants. En présence de ces images, Milkau se sentait réconforté par un fluide d'espérance émané de l'amour et des souvenirs. La vie dans ce cadre lui souriait comme une éblouissante résurrection. Le travail de ses mains lui procurait la sensation positive de sa dignité d'homme. Ses yeux cherchaient le

point vers lequel il dirigerait son ardent désir de dévouement, heureux, grandi, non par ce qu'il avait fait, mais par ce qu'il aspirait à faire.

Sans attendre, Milkau se mit en relations avec le groupe colonial du Rio-Doce. Il trouvait un attrait au commerce de ce monde primitif qui l'accueillait sans la moindre défiance. Il se conformait sans faux orgueil d'intelligence aux leçons que lui donnaient les colons âgés et expérimentés, sur les choses de la culture. Le voyant ainsi attentif ces derniers l'en aimaient davantage, bien qu'en sa présence ils ne pussent se défendre d'une sorte de sympathique respect, dû surtout à son prestige charmeur.

Au contraire de son compagnon, Lentz vivait triste, rongé d'un secret désespoir. La vie qu'il menait était pour lui une grande humiliation, et ce poignant conflit entre l'acte et l'idée le torturait. Mais il demeurait au côté de Milkau, incapable de l'abandonner, pris aux séductions de l'ami qui stimulait sa pensée. Le caractère faible du jeune homme trahissait l'audace du rêveur, et sa bonté naturelle étouffait les perversités grandioses de son idéalisme. Dès lors, inactif, paralysé, cheminant dans l'ombre de Milkau, lui, le créateur de la force, l'apôtre de l'énergie, il se complétait dans la contradiction, et devenait ainsi véritablement un homme.

Afin de se distraire et pour donner quelque aliment à ses nerfs, Lentz se chargeait des voyages, des achats pour la maison ; le majes-

tueux silence des montagnes qu'il traversait seul aidait à l'évocation de ses rêves de vie. Parfois aussi, par les fatigues exténuantes de la chasse, il obtenait un dérivatif à ses pensées. Dans ces sorties il lui arrivait de rencontrer en forêt leur taciturne voisin. Constamment muet, dédaigneux de toute liaison, le vieil Allemand, agile, énergique, primitif allait toujours, flanqué de sa meute fougueuse.

Un après-midi, Lentz revint de Santa-Thereza avec la nouvelle qu'il y aurait le lendemain fête à Jequitibà. Le nouveau pasteur y célébrerait son premier service religieux avec le concours de ses collègues d'Altona et de Luxemburgo. Milkau, désireux de s'identifier aux coutumes de la société dont il allait faire partie, résolut de se rendre à Jequitibà; et le lendemain matin les deux amis se mettaient en route par des chemins de montagne.

Rarement le paysage avait transmis à Milkau une émotion plus intense que vu du haut de ces plateaux. Littéralement grisée par le vertige de l'ascension, son âme escaladait les régions silencieuses, placides et vastes de l'infini. Sous la transparence cristalline du firmament, la terre paraissait à l'aube surgir d'elle-même et s'élancer dans l'espace, en un mouvement superbe de force et de désespoir. Et les essences mystiques qui vivaient encore en Milkau paraissaient aussi, en cet instant d'exaltation et de vertige, vouloir atteindre l'éternité et se dissoudre dans l'infini.

En approchant de Jequitibà ils rencontrèrent des colons, à pied et montés, formés en caravanes. Des familles entières, des groupes sans fin obstruaient les routes. Tous arrivaient radieux, excités par la fraîcheur du matin et par l'espérance du plaisir en commun; car depuis des mois la chapelle était fermée et aucune réunion des colons n'avait eu lieu dans cet intervalle; aussi se saluaient-ils avec la joie de vieux amis qui se retrouvent. Quelques-uns passaient au galop, et leur ardeur communicative déterminait bientôt par les chemins une cavalcade joyeuse de tous les pèlerins. Plus on approchait de l'église, plus la multitude grossissait. Sur certains points force était de marquer le pas pour éviter les bousculades. Les deux amis, au débouché d'un raidillon, après plusieurs heures de voyage, eurent soudain sous les yeux la chapelle de Jequitibà.

Leur regard embrassait tout le panorama; la lumière dorait les petites élévations, comme les lames régulières d'une mer tranquille. Sur le flanc du morro supportant la chapelle, l'ascension des pygmées se pressait, et la foule débouchant de toutes parts semblait un flot bouillonnant jailli du sein de la montagne. La chapelle blanche, au milieu de cette multitude ondoyante, prenait par instants l'aspect d'une proie que l'armée des fourmis entraîne vers la fourmilière.

Ils furent bientôt à la base de la colline et gravirent dans la cohue les degrés de bois fixés en terre qui conduisaient, très espacés, jusqu'à

la maison du pasteur attenante à l'église, dans le haut. A mesure qu'ils s'élevaient, d'autres voyageurs venus à cheval mettaient pied à terre et attachaient leur monture à des piquets en lui passant la musette. Le sommet où se dressait la chapelle formait une esplanade grouillante de peuple. Un brouhaha emplissait l'air et troublait Milkau et Lentz, engourdis déjà dans le calme de leur existence solitaire. Mais bien vite ils se reprirent, et en attendant l'ouverture de la chapelle, ils observèrent la foule.

C'était un énorme rassemblement des colons de la région. Les uns, dans le pays depuis trente années, se reconnaissaient à leur peau jaunie, ridée comme du parchemin; d'autres, encore jeunes et blonds, et parés de leurs plus beaux effets, offraient, avec leurs vêtements inusables, un kaléidoscope d'étoffes bigarrées de toutes les époques. Chaque femme portait le vêtement de l'année où elle avait quitté le pays. Robes larges à volants, tailles courtes et allongées, jupes à crinoline, dentelles anciennes, jaquettes sévères, bonnets de soie, marmottes enveloppant la tête, chapeaux de velours, habits de campagne, costumes de ville, revivaient en ce jour dans les *serras* de l'Espirito-Santo; on eût dit quelque exposition rétrospective de modes, agrémentée des mille combinaisons fantaisistes d'un bal travesti.

— Ceci seul vaut le voyage, dit Lentz en se moquant; un œil expert pourrait fixer sur

les costumes l'époque de chaque migration.

— C'est vrai, accorda Milkau. Mais aussi admirons avant tout la félicité de ce peuple.

— Jusqu'aux vieux...

— La joie des vieillards est un brevet de longue vie.

L'arome de la terre mêlé au parfum des fleurs que les jeunes filles portaient dans leurs cheveux ou à leurs corsages du dimanche, longtemps conservés dans les armoires, adoucissait l'âcre odeur des foules. Le bourdonnement continuait croissant, mais joyeux. En regardant de côté et d'autre, Milkau découvrit Felicissimo, Joca et le groupe des travailleurs de la commission des terrains qui, depuis un certain temps, avaient quitté la vallée du Rio-Doce pour continuer les arpentages sur d'autres points. Le géomètre portait un œillet à la boutonnière, et, du gousset de son paletot, sortaient les pointes bien aplaties du mouchoir. De loin il salua d'un coup de chapeau et de son sourire sans dents.

— Eh bien, dit Lentz à voix basse, en fin de compte, le plus beau est vu. La chaleur commence. Que nous importe le service du pasteur? Nous allons attendre la fin de la fête pour assister à la sortie du peuple en nous promenant dans la montagne, ou bien allongés là-bas à l'ombre d'un arbre.

— Non; restons ici et suivons ces braves gens. Nous nous divertirons à regarder se divertir les autres.

— Mais, franchement, ne pourraient-ils s'amuser d'autre manière. Cette religion...

— Elle est respectable autant qu'une autre.

— Peut-être ; mais toutes ces manifestations sont appelées à disparaître avec la disparition du culte, et l'homme vivra enfin sans la terreur de l'au delà.

Milkau fixa tranquillement son ami. Un instant muet il hésitait à répondre. Finalement il dit :

— L'esprit religieux est irréductible. Pour le détruire il faudrait que l'homme expliquât l'univers et la vie ; et la connaissance humaine, pour autant qu'elle s'élargisse et progresse, n'épuise pas le monde des phénomènes. La marche de la science est semblable à la nôtre à travers la plaine désertique : plus nous marchons, plus l'horizon s'éloigne de nous. Au delà, au delà, toujours l'inconnu. Et le culte qui idéalise cet inconnu, ce culte, quel qu'il soit, celui d'un dieu ou d'une abstraction — par exemple celle qui divinise la société humaine — est inséparable de l'homme. Il est l'expression de notre émotion, de notre éternel étonnement devant l'univers, ou bien l'exaltation de notre amour ; toujours, c'est une force salutaire, divine.

En face d'eux, au bas du raidillon escaladant le *morro*, trois hommes arrivaient, donnant duement de l'éperon à leurs bêtes qui montaient haletantes. Quand ils mirent pied à terre, Milkau observa qu'ils étaient de tous les mieux

vêtus. Le plus âgé, un individu à tête forte, mi-ventru, portait monocle noir et favoris ; le second, assez jeune, était bronzé et imberbe, enfin, le visage trop blanc du troisième, dans une barbe châtaine, trahissait une nature lassée et nonchalante. Lentz eut la curiosité de savoir qui étaient ces personnages. Un voisin dit : « Ce sont les autorités de Cachoeiro. »

C'était en effet le triumvirat judiciaire du district. On percevait d'ailleurs en les observant qu'ils avaient conscience de leur situation supérieure. Ils considéraient la multitude des colons comme une pâte amorphe et docile, et le vieux au monocle, droit comme un i, attendait, silencieux, solennel, les compliments. Deux ou trois hommes de la ville, fendant la foule, s'approchèrent d'eux le sourire aux lèvres ; d'autres saluèrent à distance, obséquieusement. Gagnés par la contagion et par un sentiment instinctif de respect, les colons multiplièrent les saluts, et bientôt on ne vit plus que des têtes s'incliner dans la direction des magistrats, et ceux-ci répondre d'un air dédaigneux.

Le soleil chauffait déjà ; sous ses rayons ardents l'impatience croissait. Tous avaient les yeux fixés sur les portes fermées de la chapelle, pestant contre la coutume de laisser les gens dehors. Les hommes, ôtant leur chapeau, s'épongeaient ; beaucoup s'abritaient sous un mouchoir. Les jeunes filles attachaient le leur autour du cou, tandis que les vieilles femmes

agitaient bruyamment leurs jupes pour se donner un peu d'air. Sous la suffocation les murmures augmentaient. Quelques personnes se réfugièrent à l'ombre étroite des murailles; un groupe pour se protéger du soleil s'écrasait au pied d'un arbuste chétif.

La foule s'amoncelait lentement contre les portes comme pour les forcer. Puis la vague humaine en un remous sans fin recula, oscilla, pour avancer ensuite, bourdonnante, brûlante de la chaleur de tous ces corps. Enfin la porte s'ouvrit. Ce fut alors un tumultueux envahissement de la chapelle, sombre et fraîche.

Milkau et Lentz réussirent à s'installer dans l'un des bancs de bois; de là ils observèrent à l'aise la simplicité intérieure. Aucune prétention d'ornement : sur la blancheur des murs, quelques inscriptions de versets de la Bible; au centre, la chaire assez basse, en bois non verni, ornée de tableaux blancs bariolés de paroles saintes inscrites en noir; au fond, une croix noire sur le suaire blanc drapé.

— Très triste, très nu, comme toujours, disait en sourdine Lentz à son camarade. La tonalité protestante est plébéienne, inesthétique; mille fois plus belle est l'église catholique avec sa pompe et ses cérémonies aux fines expressions symboliques.

Milkau en convint d'un signe de tête. Autour d'eux d'autres conversations se nouaient à voix basse.

— Vous ne l'avez pas encore vu? demandait une vieille en parlant du nouveau pasteur.

— Non, répondait l'autre. Je ne viens plus par ici. Et où le vites-vous?

— Dans la boutique à Jacob Müller, l'autre jour. Il a l'air très bien.

— D'ailleurs, s'il était autrement, lui donnerions-nous notre argent?

— Ah! pour ça, vous savez, pas d'autre remède que de payer. C'est nous qui avons demandé un pasteur à Robert. Quel qu'il soit, nous devons le garder.

Après le repos du premier moment à l'ombre, l'impatience de nouveau se manifesta parmi la foule, en mouvements de jambes, de bras. Bientôt pourtant un accord d'harmonium retentit, comme pour convier les fidèles au recueillement. On se tut, et l'instrument commença ses chants aux voix mystérieuses qui parlaient aux nerfs des auditeurs. Milkau vibrait. La musique emplissait son âme préparée à saisir les plus intangibles et les plus délicieux secrets des sons, à se transporter dans l'au delà, perdant son essence propre en une émotion profonde et hallucinante. Harmonie!... Que de sensations accumulées depuis les plus lointaines âmes créatrices; combien de fleuves de sang coururent de père en fils, longuement, charriant les vibrations recueillies en chaque cellule, douloureuses, lentes, travaillant, affinant le monde des nerfs, jusqu'à constituer enfin en l'homme la terminale de ses âmes,

l'âme musicale !... Et pendant que l'orgue chante dans le haut de la chapelle, Milkau, en proie au souvenir, revient à sa vie première. C'est en une église d'Heidelberg, sur la terre antique, dans le passé ; Milkau, maintenant les yeux fermés, ne perçoit plus les frontières du songe et de la réalité. Tout se confond étrangement... Dans l'ombre silencieuse, une femme est entrée dont il distingue les traits ; discrètement elle s'assied. Ses yeux plongent dans la Bible ; des cheveux d'or se déroulent, lumière du ciel auréolant le livre saint. Mélodie à Heidelberg aussi : musique de fées et d'anges qui emplît l'église. Mélodie !... La femme qu'aima Milkau entonne des hymnes. Songe dans un songe ; volupté infinie du temple ; pendant que l'amante recueillie, mystique et croyante, chante, lui, bercé par les harmonies, écrit des poèmes sacrés — écrire, n'est-ce point chanter avec la plume ?...

L'orgue, dans la chapelle de Jequitibà, s'est tu. D'un léger soubresaut Milkau a repris ses sens. Ses yeux à demi clos se posent sur une jeune fille qui le regardait somnoler. Il reste un instant interdit. Le songe continuait-il, ou cette femme est-elle sa vision incarnée ? Il lui parut avoir déjà vu en une autre vie cette même tête aux cheveux bouclés, à l'expression tendre et caressante. La jeune fille le regardait toujours, vaguement distraite, lorsqu'elle s'aperçut qu'à son tour il l'examinait. Vivement elle détourna les yeux et pencha la tête sur sa poitrine d'un geste de recueillement.

Le nouveau pasteur monta en chaire sous les mille regards de la foule. C'était un homme de haute stature, à la barbe rousse tombant sur une redingote noire. A ses mains calleuses, au teint rougeâtre de son visage, à l'accent de sa voix, à la tournure de ses phrases, Milkau reconnut en lui un paysan. Les observations de Lentz sur le protestantisme lui revinrent à la mémoire : religion sèche et simple, si proche du judaïsme par l'austérité et la rigueur excessive de son monothéisme ; religion rustique, dont les meilleurs interprètes furent de tout temps des hommes rudes, violents et radicaux. Lors de la scission de l'Église, chacune des parties conserva la part des esprits qui lui était propre et particulière : les peuples du Nord, barbares, indépendants, se révoltèrent naturellement contre les civilisés, chez qui le catholicisme se déroule comme le successeur naturel du paganisme, artificieux élégant et pompeux.

Sur une tonalité humble et timide, le pasteur développait son allemand religieux. Ce premier contact avec les colons était pour lui une crise, et au lieu d'en finir rapidement, il s'attardait à examiner ses fidèles, à réfléchir aux difficultés qu'il éprouverait. Aussi par moments s'arrêtait-il pour, ensuite, précipiter ses phrases en les enchevêtrant. Les auditeurs se désintéressaient de l'embrouillé et interminable sermon ; par contre, ils s'occupaient énormément du prédicateur et de sa famille.

A côté de Milkau un homme donnait à sa voisine des explications sur deux femmes assises dans le chœur.

— C'est la plus maigre, au teint foncé...

— A la figure de juive ?

— Oui... mais elle a l'air d'une très bonne personne... C'est la femme du nouveau pasteur.

— Ah ! et l'autre alors, n'est-ce pas sa sœur ?

— Oui, ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

— Et d'où les connaissez-vous ?

— D'ici même. L'autre jour je suis venu préparer le potager qui était à l'abandon... Maintenant on peut y aller voir ; je crois que le pasteur aime les plantes. La sœur se mêle de tout.

— Et Frau Pastor ?

— Je ne sais, elle m'a paru comme une âme en peine dans la maison.

— La pauvre ! Mais alors, que lui font-ils ?

Le colon ne répondit point ; s'apercevant que ses paroles tombaient dans d'autres oreilles, hypocritement il revint à sa Bible.

Le pasteur en chaire déroulait son sermon, sans parvenir à s'échauffer ; il clamait, vociférait par instants, mais pour retomber bien vite à sa morne tonalité.

De l'autre côté, vis-à-vis de Milkau, se tenait Felicissimo, nerveux, impatient, bouillant. Le céarense écarquillait les yeux vers ses amis du Rio-Doce, secouait la tête d'un air de fausse résignation, et contorsionnait sa mobile physio-

nomie. Lentz ne put s'empêcher de murmurer non sans dédain à l'oreille de Milkau : « Quel macaque ! » Le groupe de magistrats ne semblait guère résigné non plus à l'ennui de la fade cérémonie. Tous trois s'étaient assis au même banc, près de la chaire ; de là ils dominaient la multitude. Le plus âgé, qui était le juge de *direito* (1), ne cessait de gesticuler ; tantôt il tirait son mouchoir et s'épongeait la tête, tantôt il nettoyait son monocle, qui, mal assuré dans l'œil droit tombait, l'obligeant à répéter indéfiniment le même mouvement ; à sa droite, le procureur de la République, aux lèvres pincées, crispait ses mains d'ennui, transpirait, agitait les jambes, en fixant rageusement pasteur et colons ; le troisième, juge municipal, caressait sa barbe pour se distraire, s'étirait sur son banc, croisait les jambes, bâillait ; de temps à autre il murmurait quelques mots à l'oreille du juge de *direito* qui souriait et qui, comme pour mieux entendre, ajustait dignement son monocle.

Les Allemands, respectueux, se recueillaient sans bouger sur leur livre de prières, ou bien, les yeux clos, plongeaient dans l'abîme vide de leur esprit, sans la moindre vibration, sans pensée.

Et jusqu'à la fin du prêche, l'ennui plana sur la chapelle. Dès que le pasteur eut quitté la chaire, la musique de l'orgue et les voix des

(1) Le juge de *direito* (droit) est un juge singulier de première instance ; le juge municipal occupe le dernier rang dans l'organisation judiciaire brésilienne. (N. du Trad.)

chanteurs réveillèrent les esprits. Au fond de l'église, les trois pasteurs se réunirent pour lire les psaumes, après quoi ils entonnèrent un cantique repris en chœur par les assistants. Le vieux pasteur de Luxemburgo, à la voix rauque et éteinte, était complètement rasé et portait lunettes ; celui d'Altona, à la barbe courte et drue, affectait un air insolent ; le nouveau pasteur de Jequitibà, grand et doux, semblait entre les deux autres un géant timide. Rapidement le service prit fin ; les pasteurs s'assirent, et le peuple s'écoula en ordre. Dehors, à l'éblouissement du grand soleil, tout le monde se pressa pour partir ; on détacha les mules, les musettes furent serrées sous la selle, et bientôt hommes et femmes, juchés sur leurs montures, dévalent la pente en une longue vague sombre roulant sur le vert clair du paysage. Des cris, des rires, des lazzis fusent joyeusement ; un vacarme assourdissant formé des mille voix de la multitude accompagne la descente rendue très lente par la crainte des bousculades. Milkau et son compagnon suivirent, partageant l'allégresse générale. Au carrefour du bas commença la débandade ; les bêtes lancées sur la route partirent dans un nuage de poussière, suivies d'hommes et de femmes à pied, celles-ci relevant leur jupe sur leur tête par précaution, ceux-là bottines ou espadrilles à la main. Et d'un pas allègre chacun se dirigea, soit vers son logis, soit vers la taverne où s'écoule d'ordinaire la journée dominicale.

Un coup reçu soudain sur l'épaule fit retourner Milkau ; c'était Felicissimo qui, du haut d'une mule, le saluait à sa façon :

— Hé! Bonjour! Voilà un siècle qu'on ne vous a vus! Et où allez-vous de ce pas?

— A la maison, naturellement, répondit Milkau.

— Eh bien, moi, je vous proposerai...

— Quoi, donc?... demanda Lentz intervenant.

— D'aller chez Jacob Müller; il y a grand bal ce soir. La bombance est déjà commencée.

— Mais nous n'avons pas d'invitation...

— Vous voulez rire... Qu'est-il besoin d'invitation ici, dans la colonie? Dès lors qu'une fête a lieu, on se présente... C'est le commerce...

— Quel commerce? interrogea Milkau.

— Quel commerce? répéta l'arpenteur. Alors vous ne savez pas? Si le bonhomme organise une fête, c'est avec l'idée de fournir la nourriture, de vendre beaucoup de bière, et tout ce qui s'en suit... Allons, venez-vous? Ah! c'est vrai, je suis monté, nous ne pouvons aller de compagnie... Mais vous trouverez le chemin sans difficulté, là, sur la gauche, il descend, puis remonte; arrivés dans le haut, vous verrez une *venda*; passez devant, prenez à droite, et redescendez sans dévier jusqu'à une bâtisse blanche avec terrasse. C'est là. Pas de confusion possible; la maison est en fête, vous la reconnaîtrez de suite.

Les deux amis se consultèrent du regard, un

peu indécis ; mais Lentz ne fut pas long à répondre :

— Eh bien, entendu ; nous irons.

— A la bonne heure ! C'est ainsi que j'aime la jeunesse, dit le géomètre radieux, sans histoires, sans manières. J'ai parlé de bombance et ne m'en dédis point. Bien, je défile... je vais devant réserver trois places à table... Nous avons à dérouiller...

Et de sa main libre il montrait sa langue. Puis, saisi d'une excitation soudaine, il se livra à mille contorsions, en riant aux éclats : « A tout à l'heure ! » lança-t-il. Et éperonnant sa bourrique, agitant sa cravache, criant à tue-tête, il partit au galop à travers la masse des colons ahuris. Les deux immigrants exécutant les instructions du céarense se mirent à leur tour en marche pressée par la route.

En haut de la côte se trouvait effectivement la *venda*, déjà pleine de groupes joyeux. La maison était propre, bien aménagée ; deux larges portes y donnaient accès. A l'intérieur, les Allemands adossés au comptoir buvaient en général de la bière fabriquée à Cachoeiro ; en égale faveur, la *cachaça* (1) triomphait ; des femmes de tout âge se mêlaient aux hommes ; des bonjours s'échangeaient avec des offres aimables de consommations. La patronne et une de ses filles, jeune et blonde, d'un blond clair qu'une rose coquette-

(1) Eau de vie de canne-à-sucre.

ment relevait, servaient avec agileté la clientèle. Au dehors, sous l'ombre d'une tonnelle, à des tables grossières, des familles déjeunaient, servies avec empressement par le patron lui-même.

— Comme cette ombre invite au repos ! dit Lentz fatigué du soleil.

— Nous pouvons faire halte ici et continuer ensuite plus à notre aise, proposa Milkau.

— Non... si tu n'es pas trop harassé, continuons ; je craindrais, une fois entré, de ne plus pouvoir repartir sous ce soleil !

Et ils s'éloignèrent après un regard de convoitise vers la charmille bruyante, où, parmi le vert des feuilles enchevêtrées dans les barreaux de la grille, chatoyaient les couleurs vives des corsages.

Ils rencontrèrent sur le chemin des groupes nombreux se rendant à la fête. Du haut d'une côte ils distinguèrent bientôt, sur le bord d'un ruisseau turbulent, les allées et venues d'une assemblée.

— Pressons le pas, proposa Lentz, nous arrivons au but.

— Oui, allons vite ; il n'y a plus qu'à descendre.

A leurs côtés, garçons et filles, criant de plaisir, passaient en courant, fouettés par le désir. Eux-mêmes, pris à l'excitation de la course joyeuse, au vertige de la descente, se mirent à leur tour à courir. Mais avant l'arrivée ils s'arrêtèrent décontenancés de cet instant d'oubli.

— Eh bien, dit Lentz, nous en étions à les imiter...

— Ce n'est point cela qui m'a fait m'arrêter, c'est l'épuisement, répondit Milkau, satisfait cependant de ce renouveau de jeunesse. Au fond, pensait-il, la nature reprend ses droits...

Ses nerfs se déliaient; une invasion de lumière l'harmonisait avec le monde jeune, vert et glorieux.

Il releva la tête, et son geste d'insouciance secoua sa barbe d'or. Ses yeux bleus rayonnaient de paix et de contentement, et ce fut d'un pas plein de majesté et de grâce simple qu'il descendit la côte.

Dans les environs de la maison de Jacob Müller le paysage prenait le relief et la vie que les mouvements de la foule communiquaient à ce coin de terre. Beaucoup de gens arrivaient de la chapelle de Jequitibà; d'autres venaient de Santa-Thereza et de Cachoeiro. La maison, élevée dans un beau site, au croisement de plusieurs routes, était un des principaux centres commerciaux de la colonie, et l'une des plus recherchées, le dimanche, des habitants de la contrée, de ceux des bourgs environnants, et même des commis de la ville. La construction blanche, à un étage, se dressait au fond du val, sur le bord d'un ruisseau endiablé descendant tumultueusement de la montagne jusqu'au Santa-Maria. Autour, un terrain en friche; sur le devant, un gazon tendre et frais qui reluisait au soleil. Sur la masse des

arbres et du feuillage qui couvraient les roches du *morro*, la maison formait saillie.

Dès leur arrivée, les voix de la fête parvinrent aux deux camarades comme une invite, et ce fut au milieu du brouhaha, de l'agitation des Allemands assis sous la véranda, qu'ils firent leur entrée. La soirée commençait à fraîchir, le jour baissait.

— Venez, venez, amis !

C'était Felicissimo, accouru à leur rencontre ; il les entraîna. Surpris de cette effusion de l'arpenteur, ils demandèrent où il les emmenait.

— Nous allons boire une chope.

— Non, merci ; installons-nous d'abord à une place ici à l'ombre, dit Milkau, nous avons besoin de repos.

Le géomètre parut décontenancé : Bah ! fit-il. Et brusquement il les quitta. Milkau se préparait à lui fournir l'explication du refus, mais l'autre, blessé dans son amour-propre, se faufila entre les groupes et sortit par la boutique. Milkau n'insista pas ; aidé de Lentz il se mit à la recherche d'un endroit propice au repos ; ils trouvèrent un banc libre, sous un oranger, devant la maison. La cohue allait grandissant. Des jeunes filles en toilettes claires passaient par bandes ; des gars couraient en manche de chemise ; les galopins se roulaient sur l'herbe en piaillant comme une volée de perruches désespérées.

Des consommateurs entraient et sortaient de la boutique en chantonnant d'une voix rauque,

et gesticulant comme des ivrognes. Le bruit sourd des pieds qui dansaient sur le plancher à l'étage, répercuté dans le vaste magasin et agrémenté du son trainard d'un orgue de barbarie actionné sans répit, assourdissait les passants et les voisins penchés aux fenêtres pour jeter un coup d'œil sur l'agitation de l'intérieur.

Milkau, qui jusque-là s'était complu sans mot dire à jouir du bonheur épandu autour de lui, vit tout à coup s'approcher un visage ami. C'était Joca, en manches de chemise, un mouchoir autour du cou, la ceinture de cuir soutenant le pantalon, qui saluait les deux amis de son large sourire aux dents de chat.

— Eh bien ! Vous venez vous divertir un peu ?
Oui. Ah ! messieurs, c'est du courage, car du Rio-Doce ici il y a une trotte.

— Partis de très bon matin nous avons fait le voyage sans grande fatigue... répondit Milkau.

— Pour cela non, interrompit Lentz, moi je n'en puis plus... et la faim se fait sentir.

— Ce n'est pas la nourriture qui manque. Regardez-là, dans la boutique, par-dessus les têtes : voyez tout ce peuple agrippé au comptoir ; on dirait des vautours acharnés à une proie. Et dans la salle du fond, les tables sont déjà dressées pour le dîner. Par exemple, il faut dès maintenant retenir ses places.

— Ton chef s'est chargé de cela, dit Lentz, mais il nous a lâchés sans nous dire ce qu'il avait fait.

— Il reviendra, conclut Milkau confiant. Je suis bien sûr que tout est arrangé pour le mieux. Et toi, Joca, que deviens-tu ?

— On roule sa bosse, ami... D'un côté, de l'autre, à faire des mesurages ; en ce moment vers Guandu... Voilà ; ces jours-ci, on est descendu à Cachoeiro pour se reposer un peu. Et comment ça marche-t-il à la concession ? Je sais déjà que la maison est coquette. Et le *cafesal* ?

— Planté.

— Dans le champ que nous avons défriché ensemble ?

— Oui, à côté de la maison.

— Et quand boirons-nous de ce café ?

La réponse fut un large geste de la main, indiquant une époque encore lointaine. A cet instant une légère surexcitation colora la face de Lentz ; l'idée de la longue période de cette vie fastidieuse à passer dans la colonie fit courir un frisson sur sa peau.

— Ah ! maintenant, ça va s'animer, dit en sursautant le mulâtre ; voici la musique !

La philharmonique de Cachoeiro entra en effet dans la cour, tous les yeux braqués sur elle. Un grand remous ébranla la foule ; spontanément chacun s'approchait de la musique. Lentement, comme mue par l'habitude, celle-ci se dirigea vers le *pateo* au sol cimenté pour le séchage du café qu'achetait Jacob Müller. En semaine, un grillage de fil de fer protégeait cette cour contre l'invasion des enfants et des animaux. Les

dimanches de fête, on enlevait le grillage, et liberté complète était laissée à tous de pénétrer sur l'aire. Joca laissa Milkau pour se rapprocher des musiciens dont quelques-uns étaient ses camarades.

— Eh! bien, les amis, on avait la flemme aujourd'hui de dégourdir ses doigts! La jeunesse s'impatientait... Le vieux Martinho a le bras rompu de tourner l'orgue pour amuser le monde là-haut. En avant la musique!

Et, radieux, le mulâtre lança des vivats à la fanfare de Cachoeiro. Un tonnerre d'acclamations lui répondit, avec cette fois des vivats à Joca. Les hommes de la musique souriaient, rouges de confusion, et tous, automatiquement, se découvrirent pour remercier.

Ce fut du délire chez le maranhense, qui continua les vivats « au peuple de Cachoeiro », puis « à Jacob Müller » puis « à l'union de la jeunesse » Tous s'amusaient, gesticulaient, dansaient en suivant la musique. Les musiciens s'installèrent dans un coin du *pateo*, vaste, lisse, bien lavé, et dont le sol renvoyait l'ardeur du soleil. En un instant la cour fut pleine de ces gens simples et faciles à contenter, amants de la gaité, sur qui l'allégresse et la bonhomie règnent sans réserve.

Les pupitres placés les instrumentistes assis, on attaqua une marche que chacun accompagna aux reprises. Joca chantait haut, yeux dilatés et narines retroussées, tout en poursuivant une

troupe de jeunes filles blondes au teint coloré qui se sauvaient en riant de peur feinte. Plusieurs vieux déjà ivres, la voix trainante et la pipe au bec, faisaient des révérences aux femmes qui riaient aux éclats. Par groupes turbulents, les enfants envahissaient la cour. Le patron, vêtu de toile blanche, en manches de chemise et coiffé d'un large chapeau de paille, apparut, et après entente avec le chef de musique, donna des ordres. Des vieilles lui appliquaient des tapes dans le dos, d'autres tiraient sa barbe ; lui répondait de droite et de gauche aux bourrades, et criait :

— C'est la fête des marmots ! Laissez la place libre ! Attention ! Vous, là, vous aurez bal cette nuit.

Aux plus opiniâtres il disait persuasif :

— Allons, mon vieux, aide-moi à servir la clientèle de la boutique. Tiens, va boire une chope là-dedans.

C'était l'argument irrésistible et de double profit, car le mirage de cette chope éloignait l'homme du *pateo* et rendait service au comptoir. Enfin le monde des grands laissa la place libre ; on se rangea sur les côtés, et la marmaille se mit à tourner follement sur place, telle des ailes de moulin sous l'ouragan.

Après la marche ce fut le quadrille. Un grand vieillard, enveloppé dans un pardessus noir râpé, à la figure de figue sèche ornée de lunettes bleues, entra pour diriger le bal d'enfants. Il y

eut un instant de calme. L'homme voulut que les petits se rangeassent par sexes, et il distribua les couples, appelant chaque enfant par son nom :

Albert et Emma », « Hermann et Sophie », « Guilherme et Ida » Parfois l'un des bambins protestait :

— Mais je suis retcnu, professeur.

— Comment? Par qui?

— Par Augusta Feltz...

— C'est impossible, toi si menu et elle si grande! répliquait le vieux de ses mandibules tremblantes.

Dans le cercle, les mamans intervenaient, soutenues par les voix d'autres femmes :

— Laissez, senhor professor. Qu'est-ce que cela fait? Chacun choisit qui lui plait.

Finalement, la musique ouvrit la danse. Les petits étaient parfaitement exercés, de sorte que tout se passa en ordre parfait. Parmi les grands beaucoup se divertissaient à regarder les enfants; d'autres quittaient le bal pour aller près de la rivière s'étendre sur l'herbe en regardant couler l'eau. Plus loin, des couples enlacés avaient disparu sous bois... Enfin le reste s'amassait près du comptoir à boire en chantant les vieilles strophes du plaisir et de la camaraderie — éclair d'illusion qui les emportait vers le pays lointain... Et la fête se poursuivait ainsi en pleine quiétude, avec de la joie pour tous.

— C'est cela que je cherchais, disait Milkau à Lentz en faisant les cent pas dans la cour au

rythme de la musique ; c'est cela que je cherchais et qu'enfin j'ai trouvé... Vivre parmi des gens simples, partager leur charmant oubli de la douleur, endormir la haine... Ici, au moins, c'est le calme, la sérénité, le bonheur.

— Mais, repartit Lentz avec une moue dédaigneuse, au fond c'est la stagnation, l'existence vide et inutile.

— Eh ! l'amour n'est-il point l'action par excellence ? Et qu'est-ce donc qui meut les hommes, dans ce coin perdu de la colonie si ce n'est l'amour ? Que voulons-nous de plus ?

Ils s'approchèrent du bal d'enfants, toujours animé. C'était maintenant une grande ronde de tous les danseurs, accélérant ou ralentissant le pas suivant la cadence des chants d'enfants, stridents et faux. Au moment où la marmaille paraît pleine d'entrain un individu, masqué, costumé en paillasse, les joues barbouillées de blanc et les lèvres peintes au rouge, saute dans le *pateo*. Une immense risée des grands l'accueille, tandis que les petits, à demi épeurés, cessent la danse et que le cercle se rompt. Le paillasse se met alors à gesticuler, à cabrioler en poussant des cris d'animaux, de telle manière que tout finit dans une allégresse générale.

— Et Félicissimo qui nous a lâchés ? rappela Milkau en s'éloignant au bras de son ami.

— C'est vrai, je crois qu'il nous garde rancune.

— Allons le chercher, proposa Milkau.

— Il est temps : nous pourrions déjà diner.

A cette heure le soleil baissant transformait magiquement le panorama : la couleur en se graduant semblait surgir peu à peu du sein des choses, s'épandre plus librement à la surface lumineuse. La brise fraîchissait; son souffle léger agitait d'un frisson les chevelures blondes des femmes et baignait leur nuque. La paix du soir descendait sur le monde, endormant choses et gens de sa douce perfidie.

— Mais où s'est fourré l'arpenteur?... Où se cache-t-il?... disait Lentz, scrutant les groupes un à un.

— Aujourd'hui il se montre mystérieux avec nous... Aussi pourquoi n'avoir pas accepté sa chope de bière?... Cette amabilité nous coûtait peu...

— Et nous ne perdions pas un camarade... aussi idiot, conclut Lentz.

— Bon, te voilà déjà aux extrêmes.

Ils cherchèrent le géomètre dans la cour, puis revinrent par derrière la maison. Promenade inutile. Non moins vainement ils examinèrent les promeneurs, du bord du ruisseau jusqu'aux chemins avoisinants. Ils entrèrent dans le bois. Un couple amoureux, en chuchotant, se reposait dans un fourré. A l'arrivée des étrangers, l'homme confus baissa la tête et feignit de jouer avec des brindilles sèches; la fille, elle, leva son regard serein et franc sur les gêneurs et sa tranquillité hautaine les éloigna.

Quand ils revinrent à la clairière les deux compagnons avaient renoncé à chercher Felicissimo ; ils s'acheminèrent vers la maison.

Le comptoir était toujours assailli ; l'on s'y abreuvait copieusement en chantant d'une langue pâteuse. Les deux amis jetèrent un coup d'œil dans la boutique sans y découvrir l'arpenteur. La femme de Jacob, les voyant indécis, fit un geste qui voulait dire : Que buvez-vous ? Milkau écarta plusieurs consommateurs pour s'approcher d'elle et s'informer de Felicissimo. La patronne leur conseilla de monter à la table du fond où l'on servait le diner, peut-être le rencontreraient-ils là ; elle leur parla même de trois places retenues. De fait, à l'étage, la salle du fond était en pleine effervescence. A table des gens mangeaient avidement. D'autres debout, les assiettes à la main, avalaient des bouillons ou mastiquaient gloutonnement saucisses et tartines. On dévorait en pleine extase de satisfaction bestiale. Un relent d'ail, de vinaigre et de piment excitait la foule des affamés et entretenait leur voracité.

Felicissimo présidait une table entre deux places vides ; quand il aperçut les deux amis, il cria :

— Par ici ! par ici !

Se frayant un chemin dans la cohue ils vinrent prendre leurs places.

— Enfin vous vous êtes décidés... Je pensais que vous ne vouliez plus rien savoir de moi aujourd'hui, vous paraissiez tellement occupés... Quelle mouche vous a piqués ?

— Pardon, répondit Lentz, n'intervertissons pas les rôles. C'est vous qui nous avez laissés sans plus vous occuper de nous, de sorte que nous dûmes, ne connaissant personne, errer à l'aventure...

— Ne me contez pas d'histoires, mon garçon. On connaît vos fredaines par ici, et les filles à qui vous contiez fleurette... Allons, voyons, pas de secret entre nous.

L'Allemand rougit violemment sans pouvoir répliquer. Milkau vint à son secours.

— Lentz ne se préoccupe pas de cela.

— Allez prêcher à une autre paroisse, mon brave.

— Notre but est de nous mêler à l'allégresse de ce peuple, comprendre sa vie, ses joies...

Felicissimo le regarda de ses yeux menus; dans un rire complaisant et entendu, traînant la voix, il dit :

— Allons, camarade, assez de boniments; est-ce que vous-même, ici présent, qui dites dans votre langage vouloir vous mêler à la joie de ces braves gens, est-ce que vous ne cherchiez pas à...

— Le pis de tout cela, mon ami, c'est qu'avec cette discussion nous n'avons pas encore diné, coupa Lentz.

— Oh! c'est vrai, cria le géomètre en se dressant, appuyé sur les mains.

Debout, il hélait les garçons. Une bonne répondit et vint se planter en face du céarense, dans l'attente d'un ordre. Felicissimo la regarda avec

malice, coulant un œil vers son voisin ; mais comme l'Allemande, intimidée, se disposait à repartir, il parla :

— Mon bien, mon amour, apporte pour ces deux amis un diner semblable au mien, à commencer par un bouillon aux herbes.

La domestique disparut d'un mouvement furtif semblable à un pas de ballet.

Felicissimo fit claquer sa langue et roula deux yeux languissants :

— Ah ! cette vie ! cette vie ! murmura-t-il mélancoliquement, sans trop savoir pourquoi.

Il saisit son verre de bière et le vida d'un trait ; puis, voyant la bouteille vide, il tapa sur la table et cria qu'on lui en apportât six autres.

— Mais nous ne boirons jamais tout cela, objecta Milkau.

— Si vous avez fait vœu d'abstinence, moi non ; je me charge des six.

Milkau et Lentz commencèrent à dîner des mets rustiques servis dans le bruit et le désordre. Beaucoup de commis de la ville, reconnaissables à leur mise élégante, refusaient la nourriture commune et demandaient des conserves de gibier avec des vins du Rhin. Plusieurs de ces jeunes gens, employés chez Robert, reconnurent dans les nouveaux colons les anciens hôtes de leur patron. Ils les saluèrent d'aimables signes de tête. De leur place ils offrirent du vin en soulevant la bouteille. Milkau remercia d'un geste, et le groupe continua de boire, indifférent et dédaigneux.

Felicissimo, lui, buvait toujours à fortes lampées; il faisait même un tel vacarme qu'il attira bientôt sur lui la curiosité générale. Excité par cette attention, le géomètre s'exhibait sous toutes les faces; il chantait, dansait, et grimpé sur sa chaise le verre en main, portait des toasts. Les campagnards l'admiraient avec une joie enfantine; les jeunes gens de la ville se gaussaient de lui en quolibets lancés au milieu des rires. A ceux-là le géomètre ripostait en vers portugais improvisés, de ces vers à l'accent de terroir qui parlaient si intimement à son âme. Un petit nombre des assistants les comprenait, mais la cadence en était si attendrissante que tous demandèrent instamment au céarense de continuer. Ce dernier, pour varier son répertoire, chanta en les estropiant des chansons allemandes, reprises bruyamment en chœur autour de lui. Ce fut alors un charivari impossible, fait des voix de vieux, de jeunes et de femmes, accru du tintement des verres et de la vaisselle. Les sons stridents de l'orgue, manœuvré par un bras frénétique pour accompagner les chansons, se mêlaient au vacarme, mais seules les notes aiguës, violentes, perçaient. Le patron voulut dominer le tumulte; il prit Felicissimo par le bras pour l'obliger à descendre de sa chaise; l'arpenteur le repoussa et continua de brailler; les autres se levèrent aussitôt et l'entourèrent, en le protégeant contre Jacob qui fut incontinent, avec force bourrades, expulsé de la salle. Le géomètre fit

encore apporter de la bière à son compte et versa à la ronde. On se disputait chaque bouteille aux mains mêmes des domestiques, et, dans la confusion de cet effroyable gâchis, les verres se renversaient, le liquide se répandait sur la table. Milkau, craignant pour le géomètre, lui proposa de sortir afin de terminer la soirée sur la terrasse.

— Je ne bouge pas d'ici, hurla-t-il.

Et les Allemands ivres accompagnèrent cette déclaration d'un beuglement :

— Bougera pas ! Bougera pas !

Désormais ces mots scandés servirent indistinctement de refrain à chaque chanson. Ceux à qui restait encore quelque lueur de jugement riaient de l'irritation des autres, et plus encore de l'effet comique produit par les chants pleins de vers d'amour et d'idylles champêtres, mariés à ce refrain burlesque.

Milkau et Lentz se crurent transportés dans une maison d'aliénés ; ils se levèrent et réussirent à quitter la salle, sous les huées de ceux qui restaient.

Dehors la lune brillait déjà, et sa clarté métallique prenait furtivement possession de la plaine abandonnée par le soleil. En cet instant indécis, intermédiaire, où le vent s'apaise, tous les êtres subissent une sorte de charme mystérieux et mélancolique, fait de souvenir et de repos. Dans la cour les enfants paraissaient maintenant intimidés par leur propre silence, et les plus petits,

dodelinant de sommeil, s'accotoient aux mamans assises sur le sol. Les musiciens serraient leurs instruments pour aller diner. Les deux amis marchèrent jusqu'au ruisseau qu'ils remontèrent distraitement; un instant ils s'assirent parmi des roches, puis, comme le temps fraîchissait et que de nouveau on entendait la musique, ils revinrent vers la fête. La maison était maintenant toute illuminée; une lumière rouge, chaude, sortait des ouvertures et traçait un cercle phosphorescent sur la douce et laiteuse clarté lunaire. Dans la cour il ne restait presque plus personne; les enfants s'étaient dispersés; les grands avaient rejoint leurs colonies ou bien se tenaient dans la salle de bal. Milkau et Lentz montèrent à l'étage; déjà commençaient les danses aux sons d'une valse langoureuse. Peu de monde dansait, la plupart des jeunes gens étant encore à table. Quelques garçons timides se tenaient dans l'embrasure des portes et des fenêtres. En attendant, des jeunes filles enlacées tournaient par couples, provoquant, secouant à coups de coude en passant les garçons de leur torpeur, jusqu'à ce que ceux-ci se décidassent à les séparer et à choisir l'une d'elles comme danseuse pour la soirée.

Mais le bal s'anima. A mesure que tombait la nuit, on augmentait les lumières dans la salle. La musique jouait avec un brio endiablé. Dans la foule agglomérée il devenait facile maintenant d'établir les distinctions sociales; ici, des négociants de Cachoeiro avec leurs femmes; là, des

commis de la ville ; plus loin, des muletiers, des cultivateurs, des domestiques : tout ce monde réuni en une complète promiscuité, sans aucune séparation de castes. Vis-à-vis de Milkau, assis près d'une fenêtre ouverte, une jeune fille toute de grâce flexible, de mouvements ondulants et voluptueux, se distinguait parmi les autres danseuses, généralement engoncées et moroses, traînées sans grâce par leurs cavaliers. Un homme à figure commune, assis à côté de Milkau, lui dit en la désignant :

— Pas une n'arrive à la cheville de Luiza Wolf.

— Elle est fort gracieuse, en effet.

— Ah ! Il faut la connaître pour savoir qu'il n'en est pas ainsi seulement au bal, mais en tout. Jamais elle ne se fatigue de redresser sa fine petite tête. Demain, de ce même air, elle sera au travail...

— Naturellement, c'est une *colona*.

— Non. Elle est servante à Cachoeiro, et son patron c'est celui-là même qui danse avec elle... Martin Fidel. Vous ne connaissez pas ?

— Non.

— Ça m'étonne ; un des plus riches négociants de la ville ; toute la famille est ici. Sa femme est aussi vieille que lui... Ah ! la voici au bras de ce grand garçon au long nez, voyez-vous ? C'est un colon et fils de colon de Jequitibà. Son père danse également ; ce petit gros, ventru, barbu, chapeau sur la tête ; comme danseuse il a sa

servante, insignifiante, comme vous voyez.

Les danseurs attaquaient une polonaise martiale, aux figures compliquées de demi-cercles et d'avant-deux; hommes et femmes séparés se livraient à des évolutions pour s'enlacer après différents tours sur eux-mêmes. Au cours de ces mouvements lents et lourds; les grossières chaussures ferrées battaient pesamment le plancher en un bruit sec, énorme, qui dominait les sons des instruments. La contredanse terminée, tous les couples se retournèrent en même temps, comme mûs par un ressort; puis, libres, ils s'en furent lentement à la recherche de place sur les bancs ou dans l'embrasure des fenêtres. Beaucoup sortirent sur la terrasse pour humer l'air frais; des amoureux s'y promenaient enlacés dans les coins sombres; les vieux fumaient leur pipe en marmottant. Dès que la musique eut de nouveau donné le signal, les danseurs reprirent leur place, les hommes, cigarette ou pipe aux lèvres et chapeau sur la tête, les femmes un mouchoir au cou, à cause de la sueur qui coulait de leur visage.

Milkau était seul; son informateur l'avait abandonné. Quant à Lentz, depuis longtemps il avait disparu de la salle, et son ami pensa que, fatigué de ces simples et monotones plaisirs, il se promenait seul sur le terre-plein. Felicissimo, lui, continuait à boire et à chanter dans la salle à manger en compagnie de ses amis les Allemands. De temps en temps, au moindre arrêt de la musique, on entendait leurs voix vigoureuses, en-

trainantes, dans une cacophonie indistincte.

Sur le même banc que Milkau deux femmes s'étaient assises. En l'une d'elles il reconnut celle qui dans la chapelle l'avait fixé durant son assoupissement. Ces mêmes yeux doux et infinis reposaient là, bien près de lui, ces yeux où semblaient flotter de douloureuses images, la vie et les amours de la jeune fille sans doute. Elle respirait avec difficulté, la fatigue donnait à son attitude un air de lourd abandon. Elle aussi avait reconnu son voisin; parfois même, avec insistance, elle le dévisageait de ses yeux de placide innocence. Une certaine beauté se remarquait en elle; plus de distinction en tous cas que chez les autres colons, avec son port gracieux, son buste droit malgré une taille assez large, ses mains blanches et effilées. Mais ce qu'elle avait de très beau, c'était un front large, une chevelure blonde, vaporeuse; c'était l'expression de sa bouche, une bouche aux lèvres décolorées, mais humides et pleines. Quelques minutes se passèrent et la musique appela de nouveau pour une valse; presque tout le monde se leva. Milkau put alors parler à sa voisine :

— Vous ne dansez pas ?

Sans s'intimider à la voix du compagnon, jusqu'alors silencieux et tranquille, promptement elle répondit :

— Non; je ne me sens pas bien. Si vous désirez danser, voici mon amie, une des meilleures valseuses.

Et, d'un geste de caresse presque maternel, elle prit la main de sa compagne qui la lui abandonna négligemment, comme habituée aux manières de son amie.

Milkau, confus, s'excusa de ne pas savoir. Et son interlocutrice :

— C'est mon prétexte quand je me sens fatiguée... Mais personne ne me croit...

Elle sourit légèrement. Sa voix était un chant intime, discret, par quoi se soulevait le voile ténu déroband le délicieux aspect de son âme. Ainsi que toute voix humaine, la sienne était une révélation de la personnalité intime; par la voix, musique du cerveau, se perçoivent les qualités secrètes de chaque esprit, se reconnaît la noblesse ou la vulgarité de la race ou du groupe moral auquel nous appartenons.

Un gars s'approchait; sans dire un mot, à la mode de l'endroit, il prit par le poignet l'autre jeune fille et l'entraîna vers la danse.

L'amie partie, Maria dit à Milkau :

— Ne vous semble-t-elle pas gentille? C'est la fille d'un colon de Luxemburgo; depuis longtemps nous ne nous étions vues, et aujourd'hui ç'a été une joie...

— Oh! depuis ce matin nous tournons ensemble dans le même cercle : je vous ai vues dans la chapelle de Jequitibà, repartit Milkau.

— Oui, c'est vrai; je me souviens, nous n'étions pas loin l'un de l'autre

— Vous vous rappelez, j'ai dormi...

Maria rougit et reprit :

— La chaleur était si forte... Et puis le pasteur ne vous divertissait guère, n'est-ce pas?

— Je ne sais... au contraire, je ressentais un bien-être immense, et le sommeil m'était venu comme un étourdissement délicieux.

— Il est ma foi vrai, continua-t-elle en demi-confiance, qu'il vaudrait mieux souvent passer sa vie à dormir...

— Je parle, à ce qu'il paraît, à une personne bien paresseuse...

— Moi? Ne le croyez point... reprit avec vivacité la jeune fille. Ce n'est pas par paresse... mais pour oublier de grands ennuis que je voudrais un long sommeil.

Elle termina la phrase d'une voix sourde et lente.

— Des ennuis? Vous donnez ce triste nom à des choses de peu d'importance, j'imagine, dit Milkau.

Elle ne répondit pas et baissa légèrement les yeux.

Quand la musique s'arrêta, les couples se rompirent; chacun prit de son côté.

— Tu vois, dit Maria à son amie revenue, je n'ai pas bougé d'ici.

— Peut-être, observa Milkau, votre compagne s'assiérait-elle volontiers près de la fenêtre; des chaises y sont libres. Allons par là; l'air frais lui redonnera des forces.

Ils se levèrent, et les deux amies coururent

vivement aux chaises indiquées. Leur premier soin fut de jeter un regard au dehors. La lune inondait la terre de sa clarté blanche ; les nuages couraient dans le ciel pour se dissiper à l'horizon, et l'immense champ vapoureux, sans étoiles, devenait un plafond de cristal, pur, rigide et transparent. Le vert des arbres s'adoucissait sous la lumière diamantine ; le torrent roulait en bruisant ; une brise tranquille balançait les branches, dont les ombres allongées dansaient sur le sol.

— Qu'est ceci ? interrogea Maria, alarmée par un grand bruit de voix qui sortant de la salle à manger venait vers le bal.

Tout le monde se précipita pour savoir. On entendait une forte discussion de voix criardes coupées d'éclats de rire. Maria et sa compagne, peu rassurées, crurent à quelque rixe. Milkau voulut aller se rendre compte.

— Ce n'est rien, dit-il en revenant. L'arpenteur Felicissimo entend que cessent sur l'heure toutes ces danses étrangères et que maintenant l'on passe aux danses brésiliennes... Les musiciens ne savent comment les exécuter ; les gars protestent contre l'innovation, car ils ignorent ces danses ; mais l'arpenteur insiste ; il esquisse les pas, siffle un air, et veut forcer les musiciens à le jouer...

— Et finalement ? demanda Maria.

— Finalement, il semble que Felicissimo gagnera et que nous aurons le spectacle de quelque danse du pays.

De fait, le géomètre réussit à imposer ses idées ; il convint avec les musiciens que, d'essai en essai, ceux-ci lui joueraient un air dont la mesure serait plus ou moins celle de la danse qu'il préméditait. Aussitôt cet arrangement conclu, les musiciens se remirent à leurs pupitres et les assistants coururent à travers la salle, dans un brouhaha de rires, pour se placer au bon endroit. Un silence plana ; personne ne bougeait plus dans la salle complètement dégagée ; on s'entassait aux portes et aux fenêtres. Debout près des musiciens, Felicissimo chantonnait l'air. Sans plus tarder d'ailleurs l'orchestre, après l'accord des instruments, commençait un adagio trainant et voluptueux. On demande à l'arpenteur ce qu'il va danser. Felicissimo, titubant, les yeux de travers, fait irruption au milieu de la salle et crie d'une voix empâtée :

— C'est le *chorado*, bonnes gens !

Élevant puis abaissant les bras, il essaie d'imiter avec ses doigts les castagnettes. Mais de ses mains gourdes aucun son ne sort. La musique exhale des gémissements languides, et le piètre danseur, seul au milieu de la salle, s'épuise en des contorsions incohérentes, disgracieuses. Il roule sur lui-même, s'accroupit, traîne la jambe et pas un de ses gestes ne s'accorde avec la mesure. Autour de lui les rires partent ; on le trouve stupide, grotesque. Son ivresse est complète : elle le paralyse. Felicissimo accomplit encore quelques tours sur lui-même, puis, comme dans une em-

bardée de navire, son corps se projette violemment contre la muraille. Tumulte ; des cris d'effroi retentissent ; les uns s'enfuient à toutes jambes, les autres s'esclaffent. De la main l'arpenteur s'appuie au mur pour se redresser, mais il s'effondre pesamment sur une chaise. Par enthousiasme, pour le plaisir, la musique continuait. Felicissimo essaya encore de se relever, mais ses voisins le maintinrent sur la chaise, par crainte d'une nouvelle chute désastreuse. Il se laissa faire, remerciant d'un regard terne d'ivrogne débonnaire.

Pendant quelque temps rien ne bougea ; la musique continuait ses trémolos larmoyants. Tout à coup, tel un faune antique, on voit Joca bondir dans la salle et se mettre à danser. Son âme oublie pour un moment le douloureux exil en sa propre patrie, parmi des gens venus d'autres mondes. Galvanisé par la musique, qui parle aux plus lointaines, aux impérissables essences de son être, le mulâtre se projette hors de lui-même. Une hautaine et extraordinaire jouissance l'a transfiguré. Son corps se balance sur un rythme unique ; sa tête tenue haute prend une expression de joie totale ; sa bouche s'entr'ouvre, et l'on voit dans son sourire les dents aiguës ; ses cheveux librement s'animent, raides et hérissés, ou retombent mollement sur le front ; ses pieds volent sur le plancher, puis brusquement s'arrêtent, le corps restant secoué d'une gigue effrénée. Par instants ses doigts claquent les castagnettes ; ses

mains d'abord tenues basses se rejoignent en l'air, les bras raidis; et dans ce mouvement, avec le corps tendu sur l'extrême pointe des pieds, il semble prendre son essor pour un vol dans l'espace, au bercement de la musique.

Puis le danseur, d'un pas menu et sautillant, les pieds joints, court à travers la salle en se trémoussant; toujours obéissant à la cadence de l'orchestre, langoureux, la tête inclinée et les yeux mourants, se dissimulant comme le chasseur à l'affût, il s'approche d'une des femmes qui font cercle, et plein de volupté contenue, mais que l'on devine fébrile, véhémence, il fait mine de s'emparer d'elle. D'un saut de tigre ensuite il se redresse et sa folie le reprend; secoué d'un transport exaspéré, il s'agite, il se convulse et tremble, planant presque au-dessus du sol en une vibration de tous ses nerfs, rapide, imperceptible, et qui donne l'impression de l'instantané repos dans l'espace, tel le vol de l'oiseau-mouche. A cette minute l'orchestre eût pu cesser de jouer, un silence eût pu se produire soudain sans que Joca perçût le manque d'instruments : car tout en lui, dans son corps triomphal, dans sa joie quasi divine, dans l'impétuosité de son âme, vivante, rayonnante en l'antique danse de sa race, tout en lui n'était que mouvement, tout n'était que vibration, tout n'était que musique.

Un moment encore continua cette scène à un seul personnage. Joca cherchait une danseuse, une créature qui répondit à ses appels, qui cor-

respondit à ses mouvements. Personne ne vint. Personne ne ressentait le désir de s'agiter, de se trémousser au rythme d'une pareille danse. De la curiosité, rien de plus. Désolé, pris d'une tristesse subite, d'un regret soudain de ses compagnes de jeunesse, les femmes noires qui là-bas vivaient de ses mêmes impressions, peu à peu il s'affaissa... Sa poitrine haletait, les jambes bronzées ne se détendaient plus avec cette énergie, avec cette vigoureuse flexibilité de bois d'arc.

Épuisé, Joca redressa d'un ultime tour de reins son corps fourbu, et le dernier interprète des danses nationales s'en fut, cédant, aux éclats d'une autre musique, le terrain aux vainqueurs. Et une autre danse envahit la scène. C'était la valse allemande, claire, large, coulante comme un fleuve.

Dans la salle tourbillonnaient les couples en pleine frénésie, et parmi eux l'ainie de Maria. Au dehors le clair de lune avait augmenté, les ombres rétrécies maintenant se fixaient. A l'une des fenêtres, un couple échappé de la danse chuchottait un interminable entretien. La jeune fille, à un moment, haussa la voix et, toute à sa passion, déclama comme dans la vieille ballade :

— *Ob ich dich liebe? Frage den Stern...*

A ce chant d'amour, Maria, sans réfléchir à son geste, leva au ciel ses yeux ardents, et fixant la lune pâle, elle dit toute tremblante :

— Quelle tristesse !

La pensée de Milkau, comme obéissant à un appel étranger, monta vers l'astre mort. Il imagina la solitude d'un monde sans vie, d'une terre déserte, roulant, cadavre fantastique, sur la route de l'infini... Il pensa qu'un jour aussi, sur cette terre rayonnante, verdoyante et heureuse, une immense tristesse, un grand silence succéderait dans ces mêmes lieux au mouvement et à la gaieté... Et pour combien, hélas ! commençait déjà l'isolement initial de la mort... Il pensa à sa propre vie, à sa destinée dans la solitude où s'écoulerait son existence, le corps enveloppé d'un voile intangible qui le dissimulerait au monde et le lui cacherait ; sa vie triste, sans compagne ; sa vie chaste et mystique, pire que l'éternel froid...

La danse finissait ; c'était l'heure de la séparation. Un vieillard s'approcha de la fenêtre où se tenait Maria et l'appela. La jeune fille prit congé de Milkau. De son côté, déjà remis de sa défaillance momentanée, Milkau partit à la recherche de Lentz. Il le rencontra au milieu d'un groupe de colons, sur la terrasse, au plein air.

— Ah ! je pensais que tu serais le dernier à quitter cette maison, cria Lentz jovial, en accueillant son compagnon. Je ne te savais pas à ce point passionné pour les fêtes.

— Je me distrais en contemplant la joie des autres, et j'ai voulu te laisser liberté de te divertir à ta façon.

— Je suis resté ici à converser sur l'Allemagne avec ces amis. Et nous avons parlé aussi de l'autre Allemagne, celle de l'avenir... N'est-ce pas, camarades?

Les autres applaudirent à la prophétie.

— Bien, dit Milkau; mais pour le moment, il s'agit de rentrer à la maison.

— En route! Adieu, amis. A bientôt!

Durant des heures ils refirent la route parcourue le matin. Après la traversée d'un grand *cafesal*, beau de sa vigoureuse masse sombre, au flanc d'une montagne, ils remarquèrent une quantité de croix noires avec des pierres blanches parmi les pieds de café.

— Qu'est ceci? demanda Lentz.

— Un cimetière!

Et Milkau ajouta :

— Tu vois : en Chanaan, point de place pour la mort. La terre donne le moins qu'elle peut aux tombes; ainsi elles n'interceptent pas la lumière ni ne projettent d'ombre sur la vie qui les enlace et les domine dans la force de son triomphe.

VI

Maria ne pouvait oublier les fugitifs moments de sa rencontre avec Milkau. Maintes paroles de l'inconnu s'étaient imprimées en son esprit, et elle conservait le souvenir du bal comme d'une fête tranquille pour son âme, d'un éclair dans sa vie sombre.

L'histoire de Maria Pertz était simple comme la misère. Elle était née dans la colonie (1), dans la maison même où elle vivait encore. Fille d'émigrants, elle n'avait pas connu son père, mort en arrivant au Brésil; la mère, réduite à une quasi mendicité, s'employa comme servante chez le vieil Auguste Kraus, ancien colon établi à Jequitibà. La « colonie » prospérait; elle avait pour habitants, outre le vieillard, son fils marié et un petit-fils, venu au monde un an avant Maria. La vie coulait tranquille; les enfants grandissaient comme frère et sœur; et le vieil Auguste, arrivé presque à ce point extrême du cercle où les âges se touchent, passait son temps à

(1) On désigne au Brésil sous ce nom (*colonia*) tantôt un groupe de colons, tantôt la propriété même d'un colon.

emplir l'âme des enfants des souvenirs de sa vie, des choses lointaines de la patrie germanique. Maria ne gardait aucun souvenir de la mort de sa mère; l'événement avait dû se produire dès sa première enfance, sans laisser de trace en sa mémoire. Sa famille, son foyer était celui qui l'avait recueillie. Ignorant sa propre histoire, elle vécut de longues années inconsciente, sans deviner rien du monde, dont il lui semblait, en sa parfaite innocence, qu'elle fit partie intégrante. Sa fonction, son but était simplement de vivre, de vivre pour vivre, dans la félicité totale, en s'adaptant définitivement à l'univers, comme l'arbre. Sentir la vie, n'est-ce point souffrir? La conscience n'est éveillée que par la douleur.

Le grand ami de Maria était le vieux qu'elle soignait comme un enfant. Elle conversait avec lui de longues heures; pour lui elle chantait des choses incomprises: amours fabuleuses, légendaires, paysages ignorés, mais qui parlaient à l'âme du colon comme le soleil à son corps. Ils se séparaient seulement après le souper, au moment où le vieux venait fumer en rêvant sur la terrasse, appuyé au tronc d'un arbre. Rêve toujours le même: retourner au pays, revoir ses montagnes de Silésie, où, enfant, il dormait en gardant son troupeau. En ce temps-là, il connaissait par leurs noms les étoiles. Des années il les avait suivies en leur marche ininterrompue sous la voûte sombre; puis, durant son voyage d'émigration, au balancement de la mer il les vit

descendre du ciel, s'abaisser vers les eaux, puis s'enfoncer et disparaître un beau soir. Le lendemain d'autres les avaient remplacées... Certaines nuits quelque une de ces anciennes connaissances réapparaisait, comme égarée du troupeau de ses campagnes; alors, dans un renouveau enfantin, le vieux saluait la revenante par son nom. C'était pour revoir ainsi les vieilles étoiles de sa jeunesse que Kraus s'asseyait en plein air jusqu'à ce qu'il s'endormit. Les femmes, Emma, — ainsi se nommait la bru — et Maria, préparaient les lits; sitôt la tâche accomplie, Maria allait éveiller le vieillard et le trainait délicatement jusqu'à sa chambre. Un soir, le dernier, elle trouva le vieux par terre, étendu et glacé.

Après cette mort, la situation de Maria dans la famille se modifia; l'ambition de ses nouveaux maîtres, qui craignaient que de la cohabitation de leur fils et de la jeune fille ne résultât une liaison d'amour, avait déjà tracé entre eux une séparation. Cependant, malgré les précautions prises, Maria devint la maîtresse de Moritz Kraus. Cet amour, comme généralement tous ceux de la colonie, eût dû finir par un mariage. Ainsi l'espérait Maria. Mais la cupide ambition des Kraus, déjà vieux, ne permit pas que les choses suivissent le cours habituel. Ils voulaient pour épouse à leur fils Emilia Schenker, l'une des plus riches filles de l'endroit. Ce n'était pas la différence de classe, chose inconnue chez les colons, presque tous de même origine, qui les incitait à éloigner

Maria de Moritz, mais uniquement l'ambition de faire entrer leur fils dans la famille Schenker. Aussi, sans soupçonner l'état avancé des relations entre les deux jeunes gens, et avec le désir de couper court à une simple inclination que la vie commune rendait inévitable et qui pouvait les lier l'un à l'autre inexorablement, les parents délibérèrent d'envoyer leur fils dans une autre colonie, loin de Jequitibà. Ils le louèrent donc en condition, avec l'espoir qu'il oublierait, et aussi pour préparer durant son absence l'esprit des Schenker à l'idée du mariage désiré.

Maria vit avec stupeur la docilité de son amant à accepter le plan des parents. Son abandon devint une réalité ; elle n'eut même pas le moyen de communiquer avec Moritz, ni la volonté d'exiger le mariage. Qu'était-elle, sinon une misérable, une pauvre servante qui d'un moment à l'autre serait jetée à la rue ? De quel droit allait-elle embarrasser de sa personne, de ses rêves et de ses ambitions les plans de la famille ? Pour le garçon, cette liaison était une simple conséquence de la vie en compagnie d'une jeune fille, et cela devait-il l'empêcher, si on lui présentait une femme riche, de se prêter au mariage ?

Maria ne fut bientôt plus la gaillarde et résistante fille de ferme qu'elle avait été. Un profond découragement s'empara d'elle, et de temps à autre — faiblesse qui ne lui venait pas seulement de son abattement moral, mais aussi du trouble mystérieux de son organisme — elle eut des étour-

dissements : tout se brouillait devant ses yeux, la sueur inondait son front, des nausées montaient à sa gorge. Quand, dans le *cafesal*, elle se trouvait subitement en proie à ces faiblesses, elle oubliait sa tâche et s'étendait au soleil en un complet abandon, ses cheveux blonds mêlés à l'herbe verte ; d'un geste de soulagement elle libérait ses seins gonflés ; sa bouche s'humectait ; ses yeux à demi clos se perdaient dans l'infini ; et tout, cieux et terre, paraissait tanguer comme en haute mer... A la fête de la colonie, Maria s'était bercée de l'espoir d'y rencontrer Moritz. Celui-ci, cependant, n'avait paru ni à la chapelle, ni au bal de Jacob Müller ; de sorte que la malheureuse, d'heure en heure plus inquiète sur la fatalité de son sort, avait dû subir ce jour-là la douloureuse épreuve d'être mêlée à la joie générale en retenant ses larmes quand d'autres lèvres échangèrent auprès d'elle des serments d'amour. Aussi ne devait-elle jamais oublier sa conversation avec Milkau, dont les mots sans signification ni portée, vides même, disaient cependant l'infinie bonté. Qui était-il ? Quand le reverrait-elle ? Tel était son état d'esprit qu'elle craignait de se reproduire à elle-même de mémoire les moments passés auprès de lui, de peur que peu à peu son imagination, victime d'une douce conspiration, ne vint troubler sa mélancolie en lui donnant un autre relief, une sensation plus forte, plus expressive...

Un matin, le maître de la maison se préparait

à partir pour le *cafesal*, proche de l'habitation, quand un mulâtre, monté sur une mule, s'approcha lentement de lui.

— Vous vous appelez bien Frantz Kraus? demanda le nouveau venu du haut de sa bête, en dépliant une feuille de papier qu'il avait tirée de sa poche.

— Oui, répondit le colon.

— Alors, prenez connaissance de ceci. Et, dédaigneux, il lui remit le papier.

Kraus regarda l'écrit, mais bien qu'il fût depuis trente ans au Brésil, il ignorait le portugais.

— Je ne puis lire... Qu'est-ce?

— Ainsi vous habitez tous dans ce pays votre vie entière, et partout où je passe c'est la même chose, eria le mulâtre. Pas un de vous ne sait notre langue!... Quelle race!

Le colon resta toute interdit sous cette insolente apostrophe. Il allait répliquer presque avec colère quand le mulâtre reprit :

— Alors, sachez que ceci est un mandat de justice, un mandat de M. le juge municipal pour que vous donniez l'inventaire des biens de votre père, August Kraus. N'était-ce pas son nom? L'audience est pour demain, ici, à midi... La justice passera la nuit chez vous. Préparez de quoi manger... et du meilleur. Et des chambres... Il y a trois juges, le greffier et moi, qui compte aussi.

Le colon, en entendant parler de justice, tira son chapeau, soumis, subjugué.

— Ah! Préparez tout pour inventorier. Ne cachez rien, sinon... prison. C'est entendu? Bon, adieu; plus un mot. Je ne laisse pas de copie du rôle, ça ne vous servirait de rien... Il ne manquerait plus que cela...

Il piqua sa bourrique, et, solennel, s'en retourna d'un trot rapide. A la barrière, il fit volte-face; Kraus, cloué à la même place, tournait son chapeau entre ses mains. L'huissier cria :

— Manger et coucher pour cinq. Veilles-y!

Il avait disparu que le colon restait encore dans la même posture. Le nom magique de justice l'atterrahit. Dans la colonie, aux mots de tribunaux, de procès, tout le monde tremblait. Loi et droit y gardaient un prestige troublant.

Frantz Kraus ne se sentit plus le courage d'aller au travail. Il revint à la maison. Sa femme le voyant si abattu dut lui arracher mot par mot le récit de l'intimation. Après quoi chacun d'eux tomba dans un mutisme qui dura le jour entier. Maria elle-même ne put arriver à les reconforter. Dans la soirée elle dut leur rappeler les hôtes du lendemain, en faisant ressortir l'intérêt qu'ils avaient à les bien recevoir. A ce raisonnement, Frantz ranima ses esprits; aidé d'Emma et de la servante il commença les préparatifs. Les femmes tuèrent des volailles, préparèrent le pain noir des colons, astiquèrent le ménage en bousculant les vieux meubles oubliés dans les chambres. Rien ne se faisait qu'après mûre délibération, chacun cherchant, ainsi qu'il arrive les jours de disgrâce,

à sentir le coude du voisin, à s'appuyer sur les autres, en un même sentiment de commune lâcheté.

Le lendemain dès le matin la « colonie » était en ordre. Kraus, en habit du dimanche, faisait les cent pas dans la cour, guettant avec inquiétude l'arrivée des magistrats. Les femmes, parées elles aussi de leurs plus belles robes, ne bougeaient de la cuisine.

Il était plus de midi quand la justice fit majestueusement son entrée à la colonie. Les magistrats montaient d'excellentes bêtes, prêtées selon la coutume par des négociants riches de Cachoeiro. Le colon, chapeau bas, courut les aider à descendre. L'un des juges lui abandonna son cheval, les autres attachèrent le leur aux arbres voisins; tous alors, heureux de la détente, s'époussetèrent bruyamment en frappant le sol du pied, et tapotant leurs bottes à petits coups de cravache.

— Je n'en puis plus! dit le juge municipal en s'étirant.

— Un éreintement! Quatre heures de voyage... Encore venez-vous par obligation; mais nous deux, moi et le collègue, qui n'avons rien à faire ici, si ce n'est la promenade? Enfin cela distrait un peu... conclut le juge de *direito*, cherchant à fixer à travers son monocle le visage du procureur de la République.

— Pardon, n'aurai-je pas l'occasion d'exercer? demanda vivement ce dernier, qui assujettit ses lunettes bleues.

— Hé! C'est la vérité, monsieur le curateur des orphelins...

— Rien de cela ici... Tout le monde est majeur, mon docteur, interrompit avec un rire démoniaque un vieux mulâtre vert-olive dont la face, par les lignes et l'expression inquiète, rappelait le museau du chat sauvage, le *maracajà*, sobriquet dont on l'avait d'ailleurs affublé. C'était le greffier.

— Mais, messieurs, entrons... La maison est nôtre, en vertu de la loi, dit le juge de *direito* en s'avançant.

— Où est donc cet imbécile d'inventoriant? demanda avec arrogance le procureur.

— Le coquin s'occupe de ses animaux et nous laisse ici à la grâce de Dieu, expliqua le greffier.

Ils allaient et venaient bruyamment dans la salle, battant de leur cravache les meubles, grommelant, sacrant, riant des pauvres estampes collées aux murs; un capiteux parfum de cuisine venait du fond.

— Délicieux, ce fumet! Cela promet! exclama le juge de *direito*.

— Et point de jolie fille ici? cria en riant le procureur.

— Pas une seule.

A la rumeur, Kraus effrayé accourut, comme s'il eût déjà commis le premier délit; il prit l'attitude d'un domestique prêt à exécuter les ordres.

— Apporte-nous de l'eau-de-vie! ordonna le greffier. Mais de la bonne!

Le colon s'éclipsa pour revenir de suite avec une bouteille et un verre.

— Il n'y a donc plus de verres dans la cambuse? demanda avec mépris le greffier.

Le colon disparut et revint de nouveau en balbutiant des excuses; il posa quatre verres sur la table.

— Allons-y, messieurs! proposa le procureur.

Saisissant la bouteille, il emplit d'abord le verre du juge de *direito*.

— Docteur Itapecuru, comme le plus élevé en grade...

Et il versa la *cachaça* dans les verres.

— Vous en voulez?

— Très peu. Un rien.

— Voici, mauvais buveur!

— Maître greffier... continua le procureur distribuant.

— Mais voyons, docteur Brederodes, vous avez presque rempli mon verre...

Riant, épanoui, maracajà lampa en claquant ses lèvres.

— Elle est bonne... Ces diables de colons, la première chose qu'ils apprennent dans ce pays, c'est à faire de la bonne eau-de-vie.

— Messieurs, une consultation, dit Brederodes, une consultation de droit : L'officier de justice peut-il boire avant l'audience?

Debout à la porte, l'huissier attendait son tour. Les autres se mirent à rire sans répondre à la question.

— Senhor doutor, pour éclaircir les idées... Et, à demi rassuré, il s'approcha de la table le bras tendu.

— C'est ça, ensuite tu oublieras d'agiter ta sonnette, et voilà une opération nulle.

— Pas de risque!

Il avala l'alcool d'un trait, de peur qu'il ne lui échappât. Une onde de sang fonça son visage, et ses yeux pleins d'eau s'injectèrent de vermillon.

— Cet individu ne nous donne donc pas à déjeuner? Il se fait tard... Faites-nous le plaisir de voir à cela, monsieur le greffier. Vous êtes notre majordome, ajouta le doutor Itapecuru, en lorgnant le subalterne à travers son monocle.

Le greffier pénétra dans l'habitation à la recherche du colon. En revenant il dit :

— Nous allons déjeuner; l'homme avait tout préparé. Le mieux pour nous est d'abandonner toute cérémonie et de prendre possession de la maison: si nous attendons que cette racaille se remue, nous aurons l'air d'invités. Ne sortons pas d'ici. Ces messieurs veulent-ils se laver les mains? Voici la chambre.

Il indiqua les appartements; tous le suivirent dans une grande pièce meublée de deux lits élevés et munis de gros matelas de paille bruissante, très commodes.

Le juge municipal palpa voluptueusement l'un des lits :

— Ah! quel songe divin nous ferons là-dessus!

— Mais qu'est ceci? Deux lits et nous sommes quatre? fit observer le procureur inquiet.

— Il y a une autre chambre à côté. Poussant la porte de communication le greffier la lui montra.

— Aujourd'hui nous ne sortons pas, n'est-il pas vrai? s'enquit le juge de *direito*. Je me mets à mon aise; Manoel! mes pantoufles!

L'officier de justice obéit. Les collègues du juge l'imitèrent, et bientôt, en linge frais, lavés et rafraîchis, comme s'ils eussent été chez eux, tous trois entrèrent rayonnants dans la salle où le déjeuner les attendait.

Ils mangèrent de bon appétit les mets de la colonie et burent de la bière à profusion. Le patron et l'officier de justice servaient à table. Vers la fin du repas seulement Maria, jusque-là confinée dans la cuisine, fit son entrée avec le café. Seule femme au milieu de ces hommes, elle rougit, sentant d'instinct la lubricité dans les regards.

— Oh! Oh! charmant gibier... Elle n'est pas mal du tout! dit le procureur de la République.

— Du calme, Brederodes, fit observer le juge municipal, en lui appliquant une tape sur l'épaule.

Maria posait les tasses devant chaque convive.

Ceux-ci remerciaient avec des rires malicieux, leurs yeux dans ceux de la fille.

— Jusqu'au doutor Souza Itapecnru... nota le greffier en s'adressant au juge de *direito* qui,

monocle en main, un sourire niais aux lèvres, paraissait ému.

— Oh! c'est uniquement pour voir...

La pauvre Maria, sa tâche finie, disparut d'un pas mal assuré. Dans la salle on se divertit longuement à commenter la scène. Broderodes restait pensif. Dans ses yeux troubles des mirages de volupté passaient, avec le fou désir de posséder la femme.

Après déjeuner l'on fuma. La torpeur s'empara de tous, lorsque soudain le greffier dit en se levant au juge municipal :

— Senhor doutor, vous ne faites pas ouvrir l'audience?

Le doutor Paulo Maciel s'étira en bâillant, comme s'il se fût agi de la plus ennuyeuse des corvées.

— Si. Allons-y, *seu* Pantoja.

„ Maracajà » prit ses lunettes et se les fixa sur le nez, en préparant sa table de travail. D'une valise que lui présenta l'huissier il tira des ustensiles pour écrire et un formulaire qu'il ouvrit à la page marquée. Il chercha la meilleure lumière, s'assit, et penché sur le papier à marge pliée, commença d'inscrire les formules. Paulo Maciel à un bout de la table se disposait d'un air fatigué à suivre le greffier dans ses opérations.

— Bien ; c'est écrit?

— Oui, monsieur.

— Alors, ouvre l'audience, ordonna le juge municipal à l'huissier.

Ce dernier, sonnette en main, s'en alla jusqu'à la porte en carillonnant. Ensuite il se promena de long en large devant la maison, clamant d'une voix nasillarde : « Audience de M. le juge municipal!... Audience de M. le juge municipal!... »

Sous la force du soleil de feu, dans le grand calme de la nature, ces cris stridents, grossis par le silence même, terrifiaient les habitants de la « colonie »

Fut appelé d'abord le maître de la maison, qui entra, confus et craintif. Son regard ne percevait de la scène qu'une impression très vague; il ne reconnut point sa propre demeure transformée en tribunal, gouvernée par de nouveaux maîtres, et où lui-même semblait étranger et prisonnier. On lui ordonna d'approcher. Aux différentes questions qui lui furent posées il répondit d'une voix éteinte et tremblante. Lorsqu'il en vint à déclarer que son père était mort depuis quatre ans, le greffier grogna :

— Voyez-vous ça... ce gaillard en possession des biens et en jouissant comme s'ils étaient siens... sans rendre de comptes à la justice, ni au trésor national.

Paulo Maciel, désintéressé, se leva et dit au greffier :

— Seu Pantoja, vous prenez note des déclarations?

Et il passa dans la chambre où ses collègues fumaient, tranquillement étalés sur leurs lits. Il enleva son paletot et s'étendit comme eux.

Dans la salle, Pantoja tourmentait le colon de questions ; de temps en temps il s'interrompait pour le menacer :

— Si vous me cachez quelque chose ici de la maison ou des terres, ou du *cafesal*, vous aurez affaire à la justice... Vous êtes fins, vous autres, mais moi je suis un vieux renard... Vous serez sous le coup de la pénalité pour soustraction frauduleuse... peines terribles!

Il entortillait ainsi ses menaces dans les plis de termes techniques pour épouvanter davantage l'Allemand... La procédure se poursuivait entre ces deux seuls personnages ; assis près de la fenêtre, l'huissier somnolait ; ses yeux rougis s'ouvraient pour se refermer aussitôt ; aucun bruit de conversation ne parvenait plus de la chambre, mais un ronflement monotone et régulier emplissait la maison, qui s'engourdissait peu à peu dans un grand calme.

Le greffier travailla deux heures à l'inventaire. Il procédait à sa fantaisie, laissant seulement en blanc les signatures du juge et des experts, ces derniers donnés comme présents, mais sous des noms fictifs, fraude coutumière à gros bénéfices.

Le service fini, le maître de la maison fut autorisé à se retirer, après avoir signé tout ce qu'on voulut sans demander la moindre explication. Pantoja retira alors ses lunettes et entra en tapinois dans la chambre où reposait le juge municipal.

— C'est fait, senhor doutor!

Maciel s'éveilla en sursaut à la voix du subordonné qui, penché sur lui, ricanait avec des regards sinistres.

— Ah! c'est vous? Est-ce fini?

— Tout. Quand il y a du foin, ça va si vite que c'est un plaisir. Et ici il y en a pas mal... J'ai des mandats tout préparés pour intimor quelques colons du voisinage qui depuis longtemps n'ont pas fait d'inventaires et mangent les successions sans vous en rendre compte. Veuillez signer les mandats, que nous fassions ici même, demain, les inventaires. C'est peu de chose, mais...

— Allons, *seu* Pantoja, laissons ces pauvres diables en paix. S'il n'y a pas grand'chose cela ne nous avancera guère.

— Non, mon docteur, tout ce qui tombe dans le filet c'est du poisson, et quand on sait presser le manioc, on en tire encore beaucoup...

— *Seu* Pantoja, *seu* Pantoja... dit le juge comme s'il eût voulu réfréner les appétits du greffier. Finalement, condescendant et résigné, il se leva et vint en manches de chemise et en pantoufles à la table de l'audience pour signer les mandats.

— Neves, mets-toi en compagnie, ordonna le greffier à l'officier. Il lui lut les papiers, répétant à haute voix les noms des personnes à assigner :
— Veuve Schultz... veuve Kœlner... Otto Bergweg... tout cela est proche. Pour demain à neuf heures, ici.

— A vos ordres, *seu* capitaine. D'ici peu je suis de retour.

L'huissier mit les mandats dans sa poche et alla seller sa mule.

— Mais quelle paresse ! s'écria le juge municipal, retournant à la chambre où reposaient ses collègues. Par une si belle journée, couchés ! Voyons, messieurs, allons faire une promenade !

Et il ouvrit les fenêtres. Une lumière douce, atténuée par le vert du feuillage des arbres qui entouraient la maison, envahit la pièce.

Les deux autres ouvrirent les yeux.

— Quel bon somme, docteur ! dit Maciel au juge de *direito*. Et se retournant vers le procureur : — Vous n'en pouvez plus de dormir !

— A quoi sert le colon, sinon à nourrir et laisser reposer la justice ? Tenez, Maciel, si par aventure, j'étais le juge des inventaires, je ne quitterais pas les « colonies

— Très bien, doutor Brederodes, nous sommes tenus à célébrer notre office tout comme les curés. Cela c'est notre religion... Mais ce n'est pas avec le doutor Maciel qu'on y arrive. Il sait pourtant quel mal nous avons eu à combiner cette petite excursion.

— J'ai pitié... disait le juge municipal.

— De quoi, senhor doutor ? interrogea vivement le greffier.

— De ces pauvres gens, de ces misérables.

— C'est la justice qui croupit dans la misère. Si vous devez avoir pitié, c'est de vous, de votre

famille, de vos compatriotes. N'est-ce pas, senhor doutor juge de *direito*?

Itapécuru, debout, se coiffait, divisant avec soin de rares cheveux ; il se retourna gravement sous l'interpellation et, ayant assujéti son monocle, entra dans la discussion.

— A qui le demandez-vous ? J'ai été douze ans juge municipal dans l'État de Bahia. Allez-y, vous connaîtrez ma réputation. J'étais la terreur des inventaires. Pas un ne m'échappait ; de porte en porte j'allais au nom de la loi ; quand la nouvelle d'un décès parvenait à ma connaissance, note était prise, et trente jours après je me chargeais de faire marcher les récalcitrants. Ah ! tous nous prospérons dans le tribunal... C'est moi qui conduisais la machine. Ces jeunes gens d'à présent se donnent d'autres airs... Capitaine Pantoja, c'est par notre manque d'esprit pratique que le pays va mal. Nous sommes d'une autre école, nous, les vieux.

Il y avait dans ces paroles un raffiné désir de se mettre de pair à compagnon avec le subalterne, chef politique de l'endroit.

— Pardon, doutor Itapécuru, ne m'englobez pas dans la classe des romantiques, protesta Brederoles en appuyant sur les mots. Avec moi, le capitaine ici présent le sait, le colon marche droit.

Paulo Maciel se vit ainsi exclu de la communauté, mais il ne parut s'en soucier ; il examinait par contre assez dédaigneusement ses collègues

subjugués par le regard félin du greffier. Tous, triomphants, gouaillaient le juge municipal, et dans leurs rires, se traduisaient leurs âmes. Il en résultait un curieux ensemble : chez l'un, le docteur Itapécuru, le rire était tumultueux, niais ; chez Brederodes, rapide et tranchant ; le greffier, lui, avait un rire silencieux, sans énergie pour l'éclat, perdant toute sa force à s'imprimer lentement sur la physionomie.

Ils vinrent faire les cent pas sur la terrasse. Le soleil était déjà faible, la soirée douce. Les colons, réfugiés dans la cuisine, ne paraissaient pas. La justice librement régnait sur la maison et le jardin. En pantoufles et en bras de chemise les jeunes magistrats se grisaient de bon air ; pour le juge de *direito*, auquel un tel négligé ne pouvait convenir, il portait un paletot de bourre de soie ; il était correctement coiffé et cravaté ; une calotte de velours ornait son chef. Le greffier, dans une redingote d'alpaga noir élimé, dissimulait sa calvitie sous un bonnet de laine.

Ils allaient examinant chaque détail de la propriété. Au bas de la plantation s'alignaient des orangers, chargés de fruits jaunes et vermeils à la fois, c'est-à-dire les uns mûrissants, les autres très mûrs ; Paulo Maciel nota :

— L'ordre, la propreté de cette colonie sont admirables. Rien ne manque, tout prospère, tout nous enchante... Quelle différence avec les terres cultivées par des Brésiliens... là tout est nonchalance, abandon, et comme suite à ce relâ-

chement, tristesse et misère. Et l'on proteste encore contre l'immigration !

— Alors, selon votre théorie, interrompit le procureur, nous devons tout remettre aux Allemands ?

— En effet, commenta le scribe, c'est bien la conséquence directe de ce que dit le doutor Maciel.

— Oui, confirma ce dernier, il me serait indifférent que le pays fût remis aux étrangers, capables de l'apprécier mieux que nous. Vous ne pensez pas ainsi, doutor Itapéuru ?

Le juge de *direito* prit un air solennel.

— Oui et non, comme il est dit dans la vieille scolastique. Nul doute qu'au Brésilien ne manque l'esprit d'analyse. Et en disant Brésilien, je parle de nous tous. Que faire sans analyse ? Voyez le sort de l'Espagne : elle est tombée par la vertu de l'ordre philosophique. Pouvait-elle lutter avec un peuple analyste ?...

— Comment, docteur ? cria le juge municipal. Alors les États-Unis...

— Pays d'analyse, mon ami ; pays invincible ! Tenez ! je suis un fanatique de l'analyse. Quand je vois un individu, je l'étudie en toutes ses habitudes. Pas besoin de connaître ses idées, il me suffit d'un détail ; par exemple, ce que mon bonhomme mange ; et je devine, sans crainte de me tromper, les sentiments psychologiques du sujet. Ah ! parce qu'une fois saisi, il est classé... C'est mon homme !

— Docteur, vous êtes étonnant, dit Maciel, échangeant un regard avec le procureur.

— Ah! J'ai confiance en les nouveaux peuples formés à cette école. Quand j'étais en France, je ne manquai point d'aller au Parlement, et j'admirai les jeunes esprits qui y disséquaient le budget, analysaient les impôts... On parle de Lamartine... Un individu, de nos compatriotes même, me dit un jour à Paris : Vos orateurs d'aujourd'hui?... Des nains! Rappelez-vous les Berryer, les Lamartine. Quand ceux-là parlaient dans cette enceinte (nous étions au Palais-Bourbon) leur voix retentissait par le monde entier... Tandis que la voix de ceux d'à présent ne dépasse guère la place de la Concorde.

— Et que lui répondites-vous?

— Vous pensez qu'il m'avait collé? dit dans son rire énorme le magistrat. Vous allez voir. Non, lui répondis-je; il n'y a pas là d'infériorité. Anciennement ces hommes parlaient pour parler. Rhétorique; rien de sérieux. Et telle était leur folie qu'ils devenaient les esclaves de leur langue... Idiots! Voyez aujourd'hui le monde nouveau, ces jeunes gens presque imberbes, élevés dans la science positive, remplis de l'esprit d'analyse. Point ne se préoccupent de la forme, ils vont à l'essence. Tout est là. Ne regardez pas comment ils disent, mais bien ce qu'ils disent.

— Et ensuite?

— Je l'aplatis, comme vous voyez. Le Brésil

revenant à notre question meurt de ce même esprit de rhétorique. C'est une fatalité. Je conviens jusqu'à un certain point, avec le doutor Maciel, que nous devons céder le pas au plus fort. Au plus heureux je cède l'entrée, comme dit le poète.

Mais Itapécuru se repentit profondément d'avoir parlé ainsi, il venait de lire dans les yeux de Pantoja sa condamnation. Un frisson le glaça et en balbutiant il voulut réparer la bévue. Mais le greffier le devança ; plein de rancune, il ponctua :

— Je m'étonne d'entendre chez deux magistrats un tel langage. Il n'y a plus de patriotisme ; il n'y a plus rien. Vous pouvez livrer la patrie à l'étranger, vous pouvez la lui vendre, mais tant qu'il restera un mulâtre aimant ce Brésil, qui est sien, les choses n'iront pas aussi simplement, mes docteurs.

Et le mulâtre serrait les poings, grinçait des dents, avec sur la face un sourire ténébreux.

— Mais, capitaine, écoutez donc, obtempérez le juge de *direito* d'une voix mielleuse ; doutez-vous de mes sentiments patriotiques ? Qui plus que moi applaudit à la réponse du maréchal ? A coups de fusil, oui, capitaine, à coups de fusil, nous les recevrons (1) !

(1) Paroles prononcées lors de la révolution de 1893 par le maréchal Floriano Peixoto, président de la République, à l'adresse des marins étrangers qui menaçaient de débarquer à Rio de Janeiro. (N. du trad.)

— Et le moment ne tardera pas, dit le procureur. Sous peu, on le verra, le patriotisme.

— Oui; il faut démasquer les patriotes du ventre, dit Pantoja d'un air sombre.

— Et quand viendra ce terrible moment? demanda Maciel, calme et dédaigneux.

— Quand l'empereur d'Allemagne, que vous admirez, enverra son escadre bloquer nos ports.

— Et que ferez-vous pour vous y opposer? Vous pensez, vous, Brederodes, qu'avec notre si petite armée, avec notre insignifiante marine, nous pouvons défier quelqu'un?

Brederodes éclata de rire et dit, victorieux :

— Et les États-Unis, mon cher?

— C'est vrai, appuya joyeusement Itapécuru. La grande Amérique se croiserait les bras?

— J'ignore jusqu'à quel point les États-Unis se mêleraient de l'affaire... Ensuite, quel bénéfice tirerions-nous de leur intervention? Passer d'un maître à l'autre. Rien de plus.

— Et la doctrine de Monroe? L'Amérique aux Américains...

— ... du Nord, comme ils le disent eux-mêmes, conclut Maciel, railleur.

— De tout le continent. Le combat aura lieu contre les Européens.

— Personne ne peut dominer un pays quand le peuple s'y refuse... intervint le greffier. Mon docteur, avec une boîte d'allumettes, une armée se liquide, et toute la canaille européenne.

— Comment cela, capitaine? demanda, cour-

tois et gracieux, le juge de *direito*, attendant d'un air admiratif la réponse.

— Comment? répondit le greffier avec une sinistre satisfaction. En mettant le feu aux maisons, à la forêt, aux villes. Un formidable incendie qui épouvantera le monde!

— Je sais. La Pologne; le Transvaal aussi en promettaient autant... observa ironiquement le juge municipal.

— Les Polonais étaient des aristocrates, et de ce fait indignes de la liberté; les Boers, quelques malheureux ayant tout à perdre, dit hors de lui Brederodes. Il y avait chez eux plus d'amour pour l'argent et les mines que pour l'honneur. Chez les Brésiliens, non. Nous n'avons, nous, rien à perdre; heureusement, c'est cela qui décidera le peuple.

— Bravo, docteur. Vous êtes des nôtres.

— Capitaine, ne doutez pas de mes sentiments dit avec empressement le juge de *direito*.

Le greffier haussa les épaules avec dédain.

— Vous parlez d'indépendance, reprit avec vivacité le juge municipal, mais je ne la vois pas. Le Brésil est et a toujours été colonie. Notre régime n'est point libre: nous sommes un peuple protégé.

— Par qui? interrompit Brederodes, gesticulant avec ses lunettes.

— Attendez! Dites-moi donc: où est notre indépendance financière? Quelle est la véritable monnaie en cours? Où est notre or? A quoi sert

notre misérable papier-monnaie, sinon à acheter la livre sterling? Où est notre fortune publique? Le peu que nous avons? Hypothéqué! Les revenus des douanes? Entre les mains des Anglais! De bateaux? Point. De chemins de fer? Pas davantage; tout appartient à l'étranger. Est-ce ou n'est-ce pas là un régime colonial déguisé sous le nom de nation libre? Écoutez. Vous ne me croyez pas; je voudrais sauver notre patrimoine moral, intellectuel, notre langue enfin; mais plutôt que de continuer en cette torpeur où nous nous enlisons, mieux vaut que vienne une bonne fois ici un commis de Rothschild pour administrer nos ressources, et un colonel allemand pour nous faire marcher droit.

— Vous êtes cynique... insulta Brederodes, pâle et les lèvres frémissantes.

Il y eut un court silence. Le greffier savourait la dispute; Itapécuru craignit un conflit; mais Paulo Maciel tout de suite sourit avec supériorité :

— Insultez-moi si vous le voulez. Ce que vous ne pouvez nier, c'est l'évidence des faits. Colonie nous sommes, et serons... insista-t-il froidement.

L'autre devint pourpre; obéissant à une surexcitation irréfléchie, il riposta, insolent :

— Colonie, tant qu'il y aura des misérables comme vous!

— Petit, petit, cessez d'être grossier, dit sèchement Maciel. Et reprenant sa première attitude, il continua :

— Si à la vérité, nous ne sommes pas encore entrés dans l'orbite d'un grand peuple, c'est que nous profitons des querelles entre les nations fortes. Nous avons en notre faveur l'ombre que les États-Unis projettent sur le continent. Cela je le reconnais. Mais un jour, fatigués d'empêcher que d'autres s'emparent de nous, ils nous mangeront, comme ils ont fait de Cuba.

— On dit que l'Allemagne a des plans. On dit... Vous savez, cher collègue, que dans des questions de cet ordre, il ne convient de parler qu'avec toute certitude, commenta avec profondeur le doutor Itapécuru. Et sa lâcheté solennelle mit une certaine modération dans la discussion.

— Vous pouvez affirmer sans crainte, dit le greffier, que nous vivons en butte à la convoitise des Allemands. L'empereur lui-même paye de sa poche des missionnaires et des professeurs dans les États de Rio-Grande et de Santa-Catharina.

— Et le gouvernement, que fait-il à cela? demanda Brederodes. Lui-même répondit : Il se croise les bras, prépare les élections, politicaille. Il nous faut, capitaine, balayer cette racaille qui s'empare du pouvoir pour s'enrichir, oubliant que le peuple souffre et que l'étranger seul gagne à notre misère.

— Voici venir les élections... Pourquoi ne faites-vous pas un manifeste? proposa le juge municipal.

— La question n'est pas de manifeste ni d'élec-

tions. Ceci est chose à part, chose intéressant les partis, les amis, répondit le greffier qui prit au sérieux les paroles de Maciel.

— Voilà ce qui nous fait du tort, répliqua Brederodes; c'est cette manie électorale : pour l'intérêt des partis on laisse le pays sombrer.

— On va jusqu'à profiter des votes de l'étranger, ajouta Paulo Maciel, car ces Allemands, qui jamais ne seront Brésiliens, sont les meilleurs électeurs du capitaine Pantoja.

Le greffier se trouva embarrassé dans son double sentiment de chef de parti de la localité et de nativiste.

— Mais ces Allemands-là ne font pas de mal. Ils sont fort respectueux et calmes... Un troupeau de moutons... Je puis répondre d'eux.

Brederodes eut un rire; il persifla :

— Et voilà le péril. Les Allemands sont des malins; ils entrent chez nous, tranquilles, obéissants; nous, nous profitons d'eux, de leur nombre, de leur argent; et ils vont dans l'ombre, grossissant, jusqu'au jour où ils se déverseront sur nous et asserviront le pays. Capitaine, plus de discussion; feu sur l'étranger! nativiste toujours! Des balles!

Paulo Maciel paraissait se désintéresser de la discussion; inattentif, il s'éloigna dans la direction de la maison, arrachant au passage des feuilles d'oranger que, nerveux, il aspirait. Les compagnons suivirent. Maciel pensait :

— Voilà la débat journalier de la vie brési-

lienne... Être ou ne pas être une nation... Moment douloureux où se joue la destinée d'un peuple... Malheur aux faibles!... Que pouvons-nous faire pour résister aux loups, avec la bonté ingénue de la race, sa faiblesse native, sa négligente inertie? Comment nous opposer à ce qui nous menace?... Tout va finir et se transformer. Pauvre Brésil! Tentative manquée de nationalité. Hélas!... Et en quoi nous avanceront les États-Unis? Ce sera toujours un maître. Tout ce continent est destiné à servir de pâture aux fauves... Sud-Amérique... Ridicule... Mais ne viendra-t-il donc pas le sauveur, dieu ou force, qui détournera de nous l'orage menaçant? Enfin, allons-y... *Meâ culpâ*... Nous avons ce que nous méritons. Plus tard, peut-être, sera-ce mieux. Le pays prospérera... Meilleure administration... davantage de police... et c'est tout... cela vaut-il la peine? Le monde, n'est-ce que cela? Vaut-il la peine de vivre pour avoir plus de police? Et la langue? la race? cette association... déchue si l'on veut... misérable... oui, faible, près de s'anéantir... mais aimante. bonne et aimée, malgré tout, parce qu'elle est nôtre, nôtre... oh! bien nôtre?...

Ils arrivèrent ainsi à la maison où on les attendait pour le diner. Il se mirent à table; l'huissier, de retour des assignations, aidait au service. Maria, sortie de son effacement, allait et venait dans la salle, toujours poursuivie par les regards des hommes. La pauvre, pourtant, paraissait

bien indifférente aux phrases impertinentes, dont l'assaillaient les gens de justice. Le diner achevé, ces derniers placèrent leurs chaises dehors et la conversation se poursuivit tard dans la nuit, sous les étoiles qui se levaient nombreuses et infinies.

Le juge de *direito* s'efforçait sans se lasser de détruire dans l'esprit de Pantoja ce qu'il y pouvait persister de l'impression qu'il manquât de patriotisme; subjugué par l'influence politique du greffier, sans cesse il revenait à la question.

— Mon nationalisme, capitaine, date de loin. Dès la Faculté, je fus un exalté sur la question du patriotisme. Jamais je n'ai transigé.

— Mais cela est d'un autre temps, je crois qu'aujourd'hui... interrompit Maciel par plaisanterie.

— Aujourd'hui, avec l'âge, répondit Itapécuru, ajustant son monocle, mon nativisme a redoublé. Pas de trêve pour l'étranger. Ici, entre nous, je suis même *jacobin* (1).

— Mais vous vous amusâtes bien en Europe, et certainement, si vous le pouviez, vous y retourneriez, objecta Maciel.

— Jamais je n'abandonnerai ma patrie. Je ne nie point que l'Europe n'ait du bon. Ceux qui comme vous éprouvent le regret d'être Brésiliens devraient jeter un coup d'œil sur le vieux monde. C'est salutaire. Mes sentiments nationaux

(1) Synonyme de « chauvin » au Brésil.

s'étaient affaiblis, je le confesse ; mais devant la décadence de l'Europe j'eus l'orgueil de mon Brésil, et revins à mon ardeur première. L'on ne me nomme pas en vain Itapécuru. C'est un signe nativiste que j'ai pris sur les bancs de la Faculté...

— Comment cela ? s'enquit Brederodes.

— Quand Gonçalves Dias et Alencar (1) poussèrent leur cri d'alarme pour la cause du Brésil, pour le *caboclo*, nous, les étudiants, répondîmes à notre façon... Je m'appelais Manoel Antonio de Souza. Sans plus. Comme Souza sentait le portugais, j'ajoutais *Itapécuru* : Manoel Antonio de Souza Itapécuru. Le mouvement fut général. Chacun prit un nom indigène ; de là les Tupinambà, les Itabaianà, les Gurupi (2)...

Lorsque, plus tard, la conversation vint à languir, le juge de *direito* dit à ses compagnons :

— Messieurs, que proposez-vous pour tuer le temps ? Une partie de manille, voulez-vous ?

Paulo Maciel ne redoutait nullement la solitude ; au contraire de ses compagnons, il était le

(1) Gonçalves Dias est considéré comme le premier poète lyrique du Brésil, et Alencar comme un de ses meilleurs romanciers. Tous deux, au siècle dernier, ont surtout mis en scène des personnages indiens, l'un dans ses *Poésies*, l'autre dans *Guarany* et *Iracema* notamment.

(2) Noms de tribus indigènes du Brésil — Tupinambas, peuplade formidable, dit Alencar, branche principale de la grande race Tupy. Après une résistance héroïque contre leurs envahisseurs portugais qu'ils ne purent déloger de Bahia, ils émigrèrent jusqu'à Maranhão, où ils firent alliance avec les Français, déjà établis dans ces parages. (N. du Tr.)

plus heureux des hommes lorsqu'on le laissait en tête-à-tête avec ses pensées.

— Ne comptez pas sur moi, docteur. Je suis fatigué et vais me coucher. Bonne nuit, je vous attends dans la chambre.

Dès que Maciel eut tourné le dos, les médecines commencèrent.

— C'est malheureux, dit Itapécuru, il ne se prête à rien.

— On n'y perd pas beaucoup, dit Brederodes. Ce n'est pas que la présomption lui manque; en fin de compte, qu'a-t-il fait?

— Oui, qu'il montre une bonne fois ce qu'il tient à cacher, reprit avec dédain le greffier. J'affirme ceci : il ne sait rien de son métier. J'en pourrais compter d'impayables... S'il m'arrive... un jour, d'écrire à la capitale, dans les journaux, on rira; ce sera joli!

— Ce qu'il sait bien, par exemple, c'est déconsidérer le Brésil, médire de tout ce qui est à nous, dit le doutor Itapécuru, accentuant la phrase à l'adresse du greffier Pantoja, lequel à son tour ajouta :

— Mais la galette aux fins de mois, elle n'a pas d'odeur, celle-là; et quoique brésilienne, elle ne sent pas mauvais.

— Qui sait? si le pays appartenait à l'Allemagne peut-être recevrait-il le double de ses patrons, dit le procureur.

— Le fait est, insinua Itapécuru, que sa grammaire allemande ne le quitte pas.

— Il se prépare à nous gouverner, répartit Brederodes.

Ils rirent et disposèrent leur jeu. Le juge de *direito* portait toujours un jeu de cartes dans sa valise, au cours de ces excursions judiciaires où il n'avait rien à faire, mais qu'il suivait par plaisir.

Le jeu à trois dura jusqu'au moment où le procureur, prétextant la fatigue, abandonna la place.

— En ce cas, je vous défie à la brisque, dit le juge de *direito*, éperonné par la crainte du spleen qu'il redoutait et qui l'amenait chaque fois à retarder le moment de quitter le jeu.

— Bon, docteur, accepté pour une tripotée, acquiesça Pantoja entre deux bouffées de cigarette.

Sur la terrasse, Brederodes appelait à voix basse :

— Nèves! Nèves!

— Voilà, *seu doutor*.

Étendu dans l'herbe, l'officier de justice sommeillait. Encore à moitié endormi il se mit sur son séant. Le procureur lui donna un ordre qu'il partit exécuter. Resté seul, Brederodes allait et venait, nerveux, agité de désirs lubriques. Bientôt l'officier de justice fut de retour.

— Eh bien? demanda le procureur, du plus loin qu'il le distingua.

— Hé! *seu doutor*, pas moyen!

— Comment cela?

— La biche est d'un farouche... Si vous aviez

vu avec quel dégoût elle m'a regardé. Elle ne m'a seulement pas répondu... Comme si elle avait encore quelque chose à perdre... Votre Excellence n'a pas remarqué à quel point sa grossesse est avancée ?

Brederodes, rouge de colère, grinçait des dents. Un flot de sang lui monta à la tête, et ses yeux, dans la nuit sombre, brillèrent, félins et mauvais.

— Elle me le paiera. Laisse faire ! Quand tout ce qui est ici devrait sauter. Canaille d'Allemands !

— Que Votre Excellence ne se courrouce point... Je vais encore une fois voir s'il y a moyen de causer. Et l'huissier disparut dans la maison, fuyant les épanchements de bile du procureur.

Ce dernier, en sa demi-hallucination, ruminait des projets de vengeance. Tout était devenu silencieux. Les deux partenaires, morts de sommeil, s'étaient résignés à aller se coucher ; de la part des colons, aucun signe de vie. L'huissier ne revenait plus. Las d'attendre, et sa fureur un peu apaisée, Brederodes entra dans la chambre où son camarade le greffier ronflait déjà. Il se coucha sans bruit, attendant que la nuit fût plus avancée. Son sang impétueux de désirs bouillonnait dans ses artères, et son imagination névrotique enfantait des mirages sensuels. Sournoisement, il se lève enfin ; à la faible lueur d'une veilleuse, il sort de sa chambre et va, en tâton-

nant le long du corridor jusqu'à la première porte qu'il rencontre. Il écoute; il s'efforce de découvrir à un mouvement, à un signe quelconque, la chambre de Maria. Il croit la reconnaître. tente d'ouvrir la porte; mais elle est fermée en dedans.

Misérable! » jure le procureur, pris d'un accès de rage. La conscience de sa fausse position seule le retient au moment où il va se précipiter pour enfoncer la porte.

— Ce ne doit pas être ici, c'est plutôt la chambre des vieux.

Et il passe, en pleines ténèbres. A la porte d'en face, il écoute... rien. Il presse sur le loquet; en grinçant la porte cède. Brederodes, surexcité, tressaille. Dans l'intérieur quelqu'un s'est éveillé, et une voix assourdie de vieillard demande :

— Qui est là? Est-ce toi, Maria?

Brederodes recule aussitôt dans le corridor, et sans refermer la porte, il se faufile sur la pointe des pieds jusqu'à sa chambre, dont un instinct providentiel lui fait trouver sans hésitation le chemin.

Le lendemain matin à neuf heures, l'huissier annonçait à la sonnette l'audience des inventaires pour les voisins de Kraus.

Dans la salle, le juge municipal et le greffier sont à leurs postes, à la table; le procureur et le juge de *direito* causent, le dos à la fenêtre; debout, appuyés au mur, deux femmes et un homme, entourés d'enfants suivent la scène,

attendant pleins d'effroi qu'on les interroge.

— Monsieur le doutor Brederodes, Votre Excellence devra agir comme curateur des orphelins dans les trois inventaires ; quelques malheureux ont besoin de la protection légale de Votre Excellence, dit le greffier, gouailleur.

Le procureur, souriant de satisfaction, vint s'asseoir à la table.

— Ne serait-il pas possible de me réserver une tartine dans le festin ? demanda le doutor Itapécuru avec un rire idiot.

— Votre Excellence sait bien qu'à la fin de l'affaire on a besoin de son *benedecite*. Nous mangerons tous de la brioche.

— Bien ; en ce cas, comme je n'ai pas d'occupation, pendant que vous préparez la sauce, je vais faire un tour dehors.

Il prend son chapeau, dirige son monocle vers les intimes et sort majestueux, accompagné par le sourire moqueur de ceux qui restent.

— Veuve Schultz, appelle Pantoja.

Non sans hésitation, une grande paysanne, assez jeune encore, s'approche.

— Depuis combien de temps votre mari est-il mort ? demande le greffier commençant l'interrogatoire devant l'apathie du juge municipal.

— Deux ans.

— Toujours la même chose... Personne n'obéit à la loi ; ici tout le monde hérite sans la moindre cérémonie... Ça va finir, je vous le jure !

Il inscrit les premières déclarations de la veuve .

qui, triste et subjuguée par l'apparat judiciaire, répond docilement à toutes les questions. Le juge municipal et le procureur, se désintéressant de l'audience, se lèvent et s'approchent de la fenêtre en causant. A chaque demande, la femme doit subir les insolences de Pantoja ; une honte s'empare d'elle.

— Combien de pieds de café dans votre colonie ?

— Cinq cents...

— Seulement ? Ne mentez pas, sinon nous causerons à Cachoeiro.

— Mais, senhor, peut-être plus, peut-être moins, je ne les ai pas comptés un à un ; défunt mon mari les évaluait à quatre cents... j'en ai planté une centaine au cours de ces deux années.

— Bien, j'arrondis le chiffre.

Et, sans en rien dire à l'intéressée, qui d'ailleurs ignore le portugais, il écrit :

— Mille cinq cents pieds de café.

Fidèle à son vieux procédé de tout faire par lui-même, Pantoja continua d'enregistrer les détails de l'inventaire, majorant impudemment la valeur des biens, de manière à accroître d'autant ses bénéfices. Après un instant de silence il dit à la « colona » :

— Maintenant, vous pouvez aller. D'ici deux semaines, venez retirer vos papiers à mon étude, à Cachoeiro.

La femme partait, rayonnante de soulagement :

— Mais attendez donc!... Comme vous voilà pressée! Je ne vous ai pas encore dit le principal, ajouta *Maracajà* moqueur.

Il écrivit diverses sommes sur un papier, les totalisa en marmottant, et fit en aparté : Cent quatre-vingts milreis.

— Juste. Vous apporterez l'argent des frais : trois cents milreis. Vous entendez?

— Trois cents milreis... Trois cents milreis! Mon senhor!

— Il n'y a pas de « mon senhor ni rien du tout; ici on ne fait pas l'aumône... et tenez-vous pour bien heureuse qu'il n'y ait pas eu de procès. S'il vous avait fallu prendre un avocat, alors ç'aurait été joli... Trois cents milreis. Pas d'histoires et bec cloué. Si j'apprends que la langue a marché, vous aurez affaire à moi!

La « colona lança des yeux suppliants vers les deux magistrats qui, toujours indifférents, continuaient leur conversation. Sans appui, écrasée, elle quitta tête basse la salle d'audience. Pantoja lança le nom du colon qui attendait son tour; le greffier répéta avec lui le premier interrogatoire; puis vint la dernière assignée.

Vêtue de deuil, petite, encore jeune, l'air ahuri et égaré, l'air de la misère, la femme s'approcha. Une fillette de cinq ans la tenait par sa robe; elle en portait sur le bras une seconde dont la tête dorée saillait radieuse sur les vêtements noirs de la mère.

Paulo Maciel, fatigué de se tenir debout, était

venu s'asseoir à sa place : il parut s'intéresser à ce dernier groupe.

— Vous êtes veuve depuis peu ? demanda-t-il.

— Deux mois, répondit la jeune femme.

— Et depuis quand êtes-vous au Brésil.

— Un an à peine... Mon mari, déjà malade de la poitrine en arrivant, n'a pas duré longtemps...

— Vous commencez à vous installer, sans doute ?

— A peine avons-nous eu le temps de construire la maison, de défricher le terrain... Rien n'a été planté.

— C'est triste ! Et comment vivez-vous ? s'enquit-il compatissant.

La femme demeura pensive, sans répondre.

— Naturellement, elle a quelque ami qui remplace le défunt, dit Pantoja, pour se venger de l'intérêt manifesté par le juge, chose qu'il considérait, lui, habitué à tout faire, comme un empiètement sur ses privilèges.

Paulo Maciel, pour éviter une discussion avec son subalterne, qu'au fond il redoutait, feignit ne point entendre.

La « colona » finit par dire :

— Je suis en arrangement pour vendre ma maison, et vais m'employer comme servante dans une autre colonie.

— En fin de compte, *seu* Pantoja, émit Maciel, pas d'inventaire à faire. Le mieux est de la renvoyer.

— Comment cela ? dit l'écrivain tremblant de colère. Avez-vous donc le droit d'éluder la loi ? Eh bien, en voilà une bonne !... Que dites-vous de cela, doutor Brederodes ? Vous, le principal intéressé... Il s'agit d'orphelins.

— Je n'accepte pas la dispense de l'inventaire, répondit vivement le procureur... Et si vous ne voulez remplir vos fonctions, doutor juge municipal, je requiers.

Paulo Maciel ne sut plus que faire ni dire en présence de telles attitudes. Sa première idée fut de suspendre, d'arrêter cette insolent greffier, son subordonné légal, d'empêcher l'inventaire ; il donnerait en outre de l'argent de sa poche à l'infortunée et la renverrait ainsi enveloppée d'une chaude lueur de bonté. Mais pour cela quelle somme d'énergie, de fluide nerveux à déployer !... Cela en valait-il la peine ? Son peu de force le trahit et sa fine intelligence lui montra distinctement le long écheveau d'une lutte perfide contre les collègues, contre ce greffier, chef politique, despote de la localité, lutte sans gloire, dans laquelle il pouvait se briser... Les juges passent (1), les greffiers restent.

— C'est bon, arrivons à un accord. Établissons seulement un relevé sommaire des biens au lieu d'un inventaire formel, proposa-t-il d'une voix fatiguée.

(1) Le juge municipal n'est nommé que pour quelques années au bout desquelles il peut être confirmé ou non dans ses fonctions.

Pantoja le dévisagea triomphant :

— Encore une nouveauté pour esquiver la loi... voici le formulaire officiel : parle-t-il de ces sortes de relevés? L'inventaire est l'inventaire, *senhor doutor*, continua le greffier, s'emparant de la situation qu'abandonnait son supérieur.

— Eh! laissez donc ces fantaisies, *sen Maciel*, dit le procureur. Quel mal y a-t-il à faire l'inventaire?

— Quel mal?... obliger cette pauvre femme à payer des frais... Est-ce peu?

— Les frais, c'est l'huile de la machine du tribunal... objecta gaiement Pantoja.

Et l'on procéda à l'inventaire comme pour les précédents, avec les mêmes extorsions et les même violences. A la fin, lorsque la malheureuse apprit qu'elle avait à verser deux cents milreis, elle fondit en larmes.

— Ah! pas de scène... Voilà maintenant qu'ils veulent forcer la justice à travailler gratis... Il ne manquait plus que ça.

— Mais je ne puis me procurer tant d'argent.

— Vendez la maison.

— Mais, mon *senhor*, je vais la vendre pour payer les dettes de mon mari, ses dettes de maladie, ensuite je travaillerai pour les nouvelles.

— En premier, la justice... Si vous ne voulez pas nous payer, vous ne vendrez ni maison ni plantation; je prends les papiers et nous verrons.

— Capitaine Pantoja... intervint le juge municipal.

— Laissez-moi cette affaire, coupa le greffier, colérique et intraitable. Vous êtes jeune et n'entendez rien à cela; vous êtes au monde d'hier; moi, personne ne m'enjôle... Des larmes!... Elles pleurent toutes.

Et se retournant vers la pauvre :

— Va : à femme jeune l'argent ne manque point...

Il eut un rire sec. Étourdie, d'un pas de somnambule, la colona sortit, trainant ses enfants.

Après le déjeuner, les animaux furent sellés pour le départ. La journée était suffocante; un grand silence planait, plein de la puissante lumière du soleil. Les juges, aidés de l'huissier et du maître de la maison, se mirent en selle. Pantoja s'approcha du groupe et dit au procureur, en montrant le colon :

— Nous n'avons pas encore causé, cet ami et moi.

Touchant l'épaule de Frantz Kraus, qui le regarda étonné de cette familiarité, il ajouta avec un geste d'ironique courtoisie :

— Grand merci pour l'hospitalité, camarade... mais il manque quelque chose...

— Quoi donc ? interrogea le colon inquiet.

— Nos frais, mon ami. Vous le pouvez... Allez chercher... quatre cents milreis.

L'homme chancela. Un vertige l'éblouit; il vou-

lut parler, mais sa voix mourut dans un spasme. Le greffier tranquillement le poussa, moqueur :

— Allez, l'amî, ne vous effrayez pas. Considérez que l'affaire eût pu être pire... Avocats, réquisitions, saisie...

Sous sa poussée, le colon s'acheminait automatiquement vers la maison.

— Bravo, capitaine, vous êtes de force! affirma flatteusement le juge de *direito*.

— Vous n'avez encore rien vu, répondit le greffier, stimulé.

Au bout d'un certain temps, durant lequel ils donnèrent maints signes d'impatience, reparut le vieux Kraus. Ses yeux tuméfiés, ses joues enflées et rouges disaient qu'il avait pleuré.

Pantoja reçut l'argent, compta. Muet et abattu, le colon regardait.

— Très bien. Maintenant tout est en règle. Restons bons amis. Venez chercher les papiers à mon étude à la fin du mois.

Et il enfourcha sa bête. La cavalcade partit.

— Mes compliments, dit Itapécuru à Paulo Maciel; il pleut sur vos terres!

Le juge municipal, sans ouvrir la bouche, fixa d'un regard plein de mépris son interlocuteur.

Debout au milieu de la cour, chapeau bas, la tête en plein soleil, le colon regardait de ses yeux égarés la justice s'éloigner sur la route... Quand elle eut disparu, que tout fut revenu à la tranquillité profonde, longtemps il demeura

ainsi, la vue tendue dans la même direction...
Subitement, pris d'une rage immense et lâche,
mais en observant craintivement à droite et à
gauche, il grommela entre ses dents :
— Tas de voleurs !

VII

Dans la colonie de Frantz Kraus, Maria gravissait son calvaire. Elle avait perdu tout espoir de revoir Moritz, et, épiée par les yeux cupides et inquisiteurs des vieux, elle vivait telle une folle, vaquant stupidement à ses services domestiques, des nuits et des nuits sans fermer l'œil, sous cette angoisse torturante d'échapper à un déshonneur que le temps implacable rendait de jour en jour plus évident. Souvent l'envie lui prenait de fuir, d'aller très loin, sans autre préoccupation que celle d'attendre que de ses propres entrailles lui vint le salut avec la consolation. D'autres fois, envahie d'une grande terreur, d'une immense et douloureuse honte, elle pensait au suicide. Mais le courage et les forces lui manquaient pour une résolution. Elle continuait à traîner sa malheureuse existence dans la colonie.

Les vieux n'avaient plus d'illusion sur son état; en la regardant se mouvoir par la maison de son allure déhanchée ils ressentaient une haine sourde contre cette intruse qui se dressait là comme un obstacle à la réalisation de leurs ambi-

tions. Ils voyaient rompu le mariage de leur fils avec l'héritière des Schenker ; trop tard ! se disaient-ils, navrés. Leurs journées se passèrent dès lors à ruminer l'un près de l'autre des moyens de vengeance et des plans pour se débarrasser de Maria. Mais leurs vieilles têtes dénuées d'invention, même pour le mal, les laissaient irrésolus et sous la crainte, surtout après la visite de dame justice, de quelque histoire fâcheuse.

De sorte que la vie devenait pour tous une torture. Au lieu de la tranquillité de jadis, à chaque instant éclataient les menaces, les insultes ; on augmentait les exigences de service, dans l'espoir de voir Maria quitter enfin la maison. Mais la pire fureur de Kraus provenait de l'inconscience de somnambule avec laquelle la malheureuse subissait leurs avanies.

Ainsi vécut quelque temps ces infortunés. Mais, comme un matin Maria, prise d'une sueur froide, avait laissé choir de ses mains gourdes une assiette, la vieille Emma, rouge de colère, l'agonit d'un flot de sottises. Frantz, à son tour, s'élança sur Maria qui s'enfuit, affolée, sous les clameurs. Alors Emma vociféra :

— Misérable !... Va-t-en... Sors d'ici... Sors !...

Le mari, secoué de la même exaspération, s'empara d'une bûche et la brandit en menace de mort.

— Dehors, canaille !... Dehors, misérable !...
Maria courut se réfugier dans sa chambre ;

le vieux l'atteignit et, d'une violente poussée, empêcha la porte de se refermer ; livide, halestante, la malheureuse, collée contre la muraille, protégeait son ventre de ses deux mains. Frantz, la bave aux lèvres, grinçant des dents, se campa devant elle ; Emma, accourue, maintint de son côté la victime par le bras qu'elle serrait avec violence.

— Pars, peste ! glapit-elle... Emporte tes guenilles, saleté ! Va-t-en d'ici !...

La fille obéit comme une automate. L'excitation des vieux, quelque soudaine qu'elle fût, durait, et ce fut sous les malédictions, les jurons haineux, que la misérable rassembla quelques hardes.

— Dehors, et tout de suite !.. bramait Emma comme une possédée.

Maria sortit par la cour. Sous l'impétuosité des injures, elle marcha tout droit, sans hésitation vers l'inconnu. Parmi la verdure du feuillage, ses cheveux dénoués semblaient éparpiller du soleil... Sans prononcer un mot, sans murmurer une plainte, statue mouvante, elle allait.

Derrière elle, tel un jappement de chien à la piste, la voix d'Emma continuait :

— Va ! misérable... Va ! perte de ma maison... Maudite !...

Sans même s'en douter, Maria marcha longtemps. Sous l'émotion, ses idées s'étaient figées. Inconsciemment sa pupille dilatée notait en passant les petits incidents de la route : un arbre

coupé, le vert d'un *cafesal*, un filet d'eau, les reflets de soleil, un animal se mouvant sur le fond noir de la forêt. Elle marcha sans se soucier d'une direction jusqu'au moment où ses nerfs surexcités se détendirent ; alors la sensation de découragement engourdit ses pas et réveilla sa raison. Elle se vit expulsée de la vieille demeure, son foyer, son jardin, le monde?... Les scènes vécues depuis son enfance reparaissaient dans sa mémoire... Tout cela rompu... Tout était fini, sans explication, sous la violence d'un accès de colère dont elle ne percevait pas nettement le motif... Elle voulut retourner à la maison, y rentrer sans rancune, dissiper d'un sourire le monstrueux cauchemar... Oui, revenir, revenir ! Mais sur le point de rétrograder, elle dut reconnaître, en une désolation insondable, qu'elle divaguait : comment s'imaginer rétablir si simplement un monde détruit. Arrêtée au bord du chemin, la tête sur sa poitrine, les yeux plongés au dedans d'elle-même, elle pleura.

Une vague inquiétude de ne point rencontrer de refuge dans ce désert la ranima. Elle se remit en marche en prenant par les endroits peu fréquentés, car une sorte de honte l'éloignait des maisons connues.

Sa première pensée de salut fut pour le pasteur de Jequitibà. Depuis le service religieux elle ne l'avait pas revu, mais sa timide et douce figure d'homme des champs lui avait laissé une agréable impression. Dans la petite âme de

femme rustique et simple qu'était Maria, il y eut une lueur d'espérance à laquelle de confiance elle s'abandonna.

Quand, après deux heures de marche, la fugitive aperçut l'église avec l'habitation du pasteur, un ressaut de terreur la secoua toute. Mais l'hésitation dura peu, car le manque absolu d'appui au monde lui communiquait une étrange intrépidité.

Elle commença la montée. Le paysage apparaissait nu; les deux petits édifices imprimaient plus de tristesse encore à la solitude et donnaient l'impression d'habitations humaines perdues en plein désert. A mesure que Maria montait le souvenir de la dernière fête de la colonie emplissait, peuplait de gens, de voix, de gestes, de vie et de mouvement, la nudité des montagnes et des vallées muettes. Elle reconstituait de même les instants de son entrevue avec Milkau, et emportée sur ce courant d'évocations, elle allait, bercée par les sons de l'harmonium chantant, pendant qu'il dormait, dans la petite chapelle.

Elle remarqua en arrivant que le terrain attendant à la maison avait été travaillé et préparé pour le jardin, la passion du nouveau pasteur. D'une porte ouverte des voix d'enfants qui épe-laient sortaient monotones et chantantes. C'était l'école dirigée par la sœur du pasteur Maria baissa la tête avec un tremblement d'effroi pour passer devant la porte. D'un coup d'œil furtif elle vit dans le fond de la salle obscure une

femme en noir, au mur une croix enveloppée d'un suaire, et de toutes parts les têtes blondes oscillant, curieuses, pour la voir. Elle passa. Plus loin, à la hauteur de l'habitation, son trouble s'accrut. De l'intérieur nul bruit ne venait couvrir les voix de la marmaille qui persistaient, heurtées, infatigables. Maria tenta de fuir, mais la peur de la solitude, sur la montagne déserte, et surtout la terreur que lui inspirait la sainteté du lieu, annihilèrent ses forces... Trempée d'une sueur froide, un instant défaillante, elle lâcha son paquet de linge et se retint au mur... Enfin, un effort de volonté lui rendit son courage; nerveusement elle tira la sonnette qui tinta comme un appel d'alarme, au milieu de ce repos universel.

La femme du pasteur accourut au bruit. Sa physionomie reflétait une surprise qui acheva de décontenancer la visiteuse. Après de confuses explications Maria fut admise à parler au pasteur, qui de suite se présenta dans la pièce d'attente.

A sa vue, Maria resta pétrifiée. L'ecclésiastique, raide comme un soldat et vêtu en jardinier, avait la voix d'une douceur que sa tournure rustique ne laissait point prévoir.

— Que désirez-vous, ma fille?

Maria ne put répondre. Rouge, tremblante, elle fixait ses yeux à terre. De grosses larmes roulaient le long de ses joues.

— Voyons, que vous est-il arrivé? intervint doucereuse Frau Pastor.

— Je... je... voudrais un asile, répondit en sanglottant la malheureuse.

Le pasteur, embarrassé, parut trouver la demande insolide.

— Vous n'avez donc point de maison, de colonie? Nous n'avons pas besoin de servante... dit-il, toujours de cette même voix maigrelette qu'émettait comme un bêlement de brebis sa poitrine de taureau.

Maria ne savait que dire. Frau Pastor s'approcha, lui posa la main sur l'épaule :

— Voyons, que vous est-il arrivé? Auriez-vous perdu votre emploi?

A cet instant d'affreux contact avec la pitié, Maria laisse couler ses larmes sans contrainte, abondamment. Le pasteur et sa femme, en cherchant à lui inspirer confiance, poursuivent leur interrogatoire. Peu à peu elle se calme, et d'instinct, par obéissance, répond à travers ses larmes. Dehors il se fit à cet instant un grand remue-ménage : des cris joyeux d'enfants libérés éclatèrent pour se perdre bientôt dans toutes les directions. C'était le gai vacarme de la liberté.

La sœur du pasteur, comme lui rustique et imposante, entra dans la salle. Son frère expliqua la chose. Sévère et silencieuse, fidèle à sa coutume de ne jamais questionner, elle attendit que tout lui fût expliqué. Le pasteur craignait sa sœur qui le subjuguait, le médusait, grâce à de sévères règles religieuses. Dans la maison, où Frau Pastor n'était que l'ombre de son mari,

l'autorité de la belle-sœur s'imposait décisive.

— Allons, dit l'écclésiastique, de son accent cauteleux de paysan, en échangeant un coup d'œil avec sa sœur, allons, vous ne m'avez pas encore dit pourquoi vous quittâtes la maison de Kraus... Comment puis-je vous prendre sans savoir ?

— Ils ne voulaient plus de moi... j'ai été chassée...

— Oh ! Oh ! alors l'affaire est grave ! Quelle faute aviez-vous donc commise, mon enfant, pour une telle punition ?

L'institutrice, dont l'œil scrutateur déshabilait la visiteuse, interrompit l'enquête d'un rire sec. Frau Pastor, redoutant une explosion de colère de sa belle-sœur, instinctivement se leva pour quitter la salle, mais la curiosité, plus forte, retint son âme d'enfant.

— Voyons, assez de comédie, ricana l'institutrice gouailleuse. Je sais bien pourquoi vos patrons, du monde honorable sans doute, vous ont mise à la rue... Vous vous êtes amusée ? Pourquoi pleurez-vous ? Sommes-nous responsables de vos plaisirs ? Allons, du moment que vous êtes sur cette pente, adressez-vous ailleurs. Ici, c'est une maison de respect, la demeure de Dieu. Suivez votre chemin... Allez... Dehors...

C'était la grande haine, la plus forte de toutes, qui, née du sentiment sexuel, venait exaspérer la sœur du pasteur. N'était-elle pas, elle, la femme incomplète, celle qui jamais n'inspira la passion,

la tour fermée; tandis que l'autre, l'indigne Maria, personnifiait la troublante, mais consolante amie de l'homme?

— Oh! madame, quel mal vous ai-je fait?

Solennel, le pasteur se leva, et de sa voix douceâtre, il dit :

— En notre maison l'on ne rencontre point le plaisir; ici il n'y a de place que pour l'amour de Dieu. Allez, régénérez-vous. Rappelez-vous que tout péché emporte son châtement. Le vôtre est horrible. Fuyez le courroux de Notre-Seigneur!...

Stupéfaite, Maria cessa de pleurer; elle pensa que, là aussi, tout le monde était fou. Une expression de pitié naïve échappa à Frau Pastor. Compassion sans chaleur, toutefois, morne, peureuse. Maria rendit regard pour regard. Le cœur qui aide à tout comprendre inspira-t-il peut-être à l'infortunée de la pitié même pour cette vague créature.

Le pasteur poussait Maria vers la porte avec des tapes paternelles. Au moment de franchir le seuil, la voix de l'écclésiastique devint plus tendre :

— Allez, mon enfant... Ma pauvre fille, quelle tristesse!... Comme je souffre de ne pouvoir vous garder chez moi... Si ce lieu n'était pas sacré... si la maison de Dieu n'était pas si redoutable!... Allez, ma fille, allez...

Quand Maria se vit à nouveau seule sur le haut de cette montagne et qu'elle regarda der-

rière elle, la voix du pasteur chantait encore à son oreille :

— Allez, ma fille, faites attention à la descente; prenez garde dans les chemins, ils sont bien déserts...

La porte se referma. Tout ce qu'il y avait là d'humain plongea de nouveau dans le grand silence. Restée seule, Maria, que la peur et aussi un accès de honte stimulaient, se lança en courant dans la descente. Elle se sentait comme étouffée par les hauteurs, prête à mourir sous elles. Arrivée dans le bas, au croisement des routes, elle s'engage sur celle qui conduit à Santa-Thereza. Dans son cœur innocent, dans sa confuse intelligence, les scènes violentes de cette journée se brouillaient comme en un cauchemar. Souffrance animale d'une âme rudimentaire. Maintenant la vague terreur de la nuit, un désespoir devant la solitude des bois, la poussaient plus avant. Le soleil se couchait; les pentes des *morros*, les vallons apaisés et enfin libérés de l'incandescence diurne, s'imprégnaient de la lumière sereine du soir. L'expression des choses en était transformée : les premières ombres s'allongeaient sur le gazon velouté et voluptueusement vert; les vents légers apportaient un calmant à la fièvre de la terre encore embrasée; des oiseaux striaient la limpidité du ciel dilaté par la clarté cristalline de l'air.

Au fond de la vallée, Maria distingua un groupe de colonies encastées dans la végétation.

De toutes les cheminées un peu de fumée s'élevait; c'était l'heure où, dans chaque maison de la forêt brésilienne, les familles d'émigrés se réunissent en heureux oubli autour de la table, en attendant le souper... Sur le faite de ce morro, d'où l'œil dominait les habitations, la misérable se sentit découragée. Des voix humaines montaient à ses oreilles ainsi qu'une musique susurrante, délicieuse... Une autre faiblesse l'étreignit, non plus la fatigue de la course ni l'attente angoissante de la maternité, mais le vide de la faim, là, au sein de l'opulente terre de Chanaan... Maria eut envie de se laisser choir d'en haut sur les maisons assises à ses pieds, attirée en quelque sorte par le faisceau des forces humaines réunies en ces demeures. Puis un désir fou de prendre sa part du confort, de la chaleur, de la sympathie de ses semblables la transporta; oublieuse de sa triste situation et sous l'impulsion de la faim, Maria descendit alors rapide vers le groupe des maisons.

Personne n'était dehors lorsqu'elle y arriva. Les chiens seuls la saluèrent d'un assourdissant vacarme, mais elle continua son chemin vers la place du hameau, et son calme d'hallucinée apaisa les molosses. Un à un les habitants sortaient. Hommes, femmes, la bouche encore pleine et irrités d'être ainsi dérangés, se plantèrent sur leurs portes. Devant ces gens, la fugitive, comme réveillée d'un songe, ne sut trouver aucune parole. On l'assaillit de questions. Dans

son trouble, la pauvre balbutia de confuses explications; quelqu'un dit :

— C'est pour sûr une folle.

La panique subitement se communiqua. On crut avoir affaire à une folle vagabonde et dangereuse. Les femmes rentrèrent précipitamment; les hommes, bâton en mains, s'avancèrent menaçants sur la malheureuse :

— Va-t'en, la folle, va-t'en!

Maria recula sans se rendre compte exact de ce qui se passait. Les chiens aboyèrent rageusement; d'autres maisons, des gens sortirent et firent chorus.

— Va-t'en, la folle! folle!

Maria quitta la place en courant. Hommes et chiens la poursuivirent quelque temps, mauvais et hurlants.

— La folle! La folle!

Elle avait déjà rejoint la route qu'elle continuait de courir. Sa course la conduisit à un petit fourré barrant le chemin. Dans la pénombre du soir, les derniers vestiges de son courage fondirent. Prise de peur au moment d'entrer dans la demi-obscurité elle s'arrête, sondant du regard avec un tremblement convulsif le passage sombre à franchir. D'énormes papillons bleus et gris semblaient planer dans un vol pénible... Maria restait figée sur la lisière du bois, sans se décider à avancer, sans se décider à fuir, retenue par une inexplicable attraction au bord de ce ténébreux refuge. Son paquet de linge avait glissé de ses

mains tremblantes. Épuisée, atterrée de se voir saisie en plein désert par la nuit, la misérable s'effondre au pied d'un arbre, et là, les yeux dilatés, l'oreille au guet, elle attend... Et à mesure que l'ombre, tel un souffle vaporeux, inpalpable de la terre, s'appesantit sur la forêt, son pouvoir de vision redouble... Dans son imagination la nature entière semble s'agiter pour la suffoquer. Les ombres augmentent... Des nuées colossales roulent sous le ciel vers l'abîme de l'horizon; et dans le crépuscule les montagnes se dressent menaçantes... Les chemins allongés au milieu des champs s'animent comme d'interminables reptiles... Les arbres gémissent et mille oiseaux nocturnes chantent plaintivement les funérailles de la nature... Maria veut fuir; ses membres harassés se dérobent sous elle, et la malheureuse reste là, prostrée en une angoisse sans espoir.

Les premiers pyrilampes agitaient déjà dans le plein de la forêt leurs féeriques flambeaux... Plus haut, les étoiles, une à une s'allumaient aussi... Les mouches luisantes se multipliaient en points éclatants sur chaque tronc d'arbre... L'infortunée, vaincue par le sommeil, s'étendit au pied d'un arbre et bientôt s'endormit... L'agitation de la nature, au seuil de la mystérieuse nuit, s'apaisa. Ce qu'il y avait de vague, d'indistinct dans le dessin des choses se transforma en netteté limpide. Les montagnes fixèrent la dentelure de leurs crêtes; dans la plaine, les arbres perdirent leur aspect de fantômes... Déjà les

pyrophores, las de voler, couvraient par myriades les branches qui étincelaient, criblées de topazes et de diamants : illumination éblouissante de la forêt tropicale, que les lampyres éparpillaient près de terre en étincelles d'un ton vert, irisé d'ondes feu, orange et délicatement azurées. Les silhouettes des arbres se dessinaient ainsi en une phosphorescence zodiacale. Les lucioles, incrustées sur les feuilles, faisaient dans les trous d'ombre du feuillage étinceler çà et là émeraudes, saphirs, rubis et améthystes. Le monde, au pouvoir de cette lumière, gardait un religieux silence ; aucun des oiseaux de présage ne jetait plus son sinistre cri... Le vent s'était tu. Au pied de son arbre, Maria dormait environnée de lucioles. Si absolue était son immobilité que ce halo doré formait au-dessus d'elle une auréole triomphale : de cette combinaison lumineuse avec la tonalité des frondaisons, sa chair de femme pâlie, transparente, saillait telle une opale enchâssée dans le sein vert de l'émeraude. Puis les lucioles la recouvrirent ; ses guenilles disparurent sous un amoncellement de pierreries. Et la misérable, ainsi vêtue, tranquillement dormait, prête à partir, semblait-il, à une fête fantastique dans le ciel, pour des fiancailles avec Dieu... Et toujours, toujours plus nombreuses, les lucioles se posaient sur elle, en larmes d'étoiles ; et plus nombreux encore s'amoncelaient les insectes lumineux sur son corps, comme pour une sépulture féerique. A un moment, la dormeuse inquiète souleva légère-

ment la tête, ouvrit les yeux dans un vertige ; des flammes de couleur chatoyèrent. Maria pensa qu'un songe la portait au profond de l'abîme doré d'une étoile ; et sa tête pesamment retomba sur la face illuminée de la terre...

Une première brise matinale est venue troubler le silence nocturne. Tour à tour chaque étoile abandonne le ciel ; les pyrilampes craintifs s'éteignent et cherchent un refuge dans le secret des sylves. Sur l'arbre qui abrite Maria commence un gazouillis d'oiseau, auquel sans tarder, de tous les points de la forêt, mille notes musicales répondent, emplissant de félicité les oreilles de la créature assoupie. Avec le réveil du monde des oiseaux tout s'éclaire d'une lumière nouvelle ; la rumeur commence ; et le parfum concentré durant la nuit s'épand, capiteux, sur la nature éveillée.

Dépouillée de ses mystérieux bijoux, Maria émerge du songe ; alors son ignorance du péché, sa fusion totale avec l'univers, tout s'évanouit à l'appel de sa raison. Le souvenir de ses peines lui revient ; elle se reconnaît elle-même. La frayeur des périls par chance évités dans ce désert la fait se dresser et partir en courant. Pourtant, pendant la traversée du bois, et malgré la peur qui la talonne, une lueur descendue de ce mirage entrevu de l'enchantement de la nuit merveilleuse entretient sa pensée. Mais au débouché des chemins couverts le plein soleil le frappe au visage et toute l'illusion du songe s'envole...

Deux heures la déshéritée marcha, traversant

tantôt les déserts dont la désolation augmentait sa propre détresse, tantôt les vallons peuplés de colonies, évocation de sa vie d'hier. En chacune des habitations commençait la journée de labeur : des groupes de femmes s'agitaient autour du bétail parmi la dense évaporation des étables ; des hommes fendaient du bois ; les enfants couraient sur les aires, et de toutes les cheminées montait cette suave et ineffable fumée du matin qui proclame l'abondance. Maria grimpa les collines jusqu'à Santa-Thereza. Là, sa timidité la reprit avec la peur de troubler par ses allures de vagabonde la sérénité de l'active et silencieuse population du bourg. Aussi fut-ce le rouge au front, en un accablement d'humiliation, qu'elle dirigea ses pas vacillants vers l'auberge.

Dans la taverne, l'unique lieu de repos sur ces hauteurs, des voyageurs prenaient le premier repas du matin. Maria s'arrêta au seuil en une posture de mendiante. La tenancière, occupée à servir, ne daigna point la voir ; ce fut sa fille qui interrogea la voyageuse. D'une voix brisée, Maria répondit qu'elle avait faim. L'enfant l'invita d'abord à entrer, mais aussitôt, comme regrettant ce premier mouvement, elle la laissa pour aller parler à sa mère. L'aubergiste vint elle-même examiner la visiteuse, et, dès que celle-ci lui eût expliqué qu'elle cherchait un gîte et du travail, la vieille demanda :

— Quelle somme portez-vous ?

Maria, qui n'avait pas songé à ce détail, fut

très embarrassée pour répondre. L'autre insista. Finalement la jeune fille confessa ne rien posséder.

— Alors, comment voulez-vous que je vous donne à manger?

Effarée, Maria la regardait de ses yeux secs et vitreux. L'aubergiste reprit :

— Qu'avez-vous là dans ce paquet?

La solliciteuse l'ouvrait pour montrer ses effets, quand de l'intérieur des cris violents de voyageurs appelèrent la patronne. La vieille tourna sur elle-même en disant :

— Bien; entrez dans la cuisine, nous causons.

Sans un regard vers la salle à manger, Maria traversa le corridor. Dans la cuisine où elle entra, une masse répugnante rampait comme une limace autour d'un grossier fourneau de glaise. C'était la servante de l'auberge. Et Maria fut prise d'une nausée; n'osant pas s'asseoir, elle attendit debout dans un hébètement d'affamée, la nourriture promise. Les voyageurs partirent; la vieille vint à la cuisine. Après l'examen du bagage de Maria, elle déclara :

— Pour tout cela, je vous donne nourriture et logement pendant deux jours...

Sans plus de façons elle s'empara du paquet de la fille qui reçut un morceau de pain et un bol de café. La misérable se jeta sur ce triste festin et le dévora avec une volupté bestiale.

La journée entière se passa pour elle à errer à

travers le village, apeurant par son dénûment l'indolente population de la localité. Personne ne lui adressait la parole. Absorbée, étrangère à tout, elle vaguait lentement, et l'on s'écartait d'elle comme d'un animal galeux.

Plongée en une telle disgrâce, Maria en arriva bientôt à obéir à des mouvements d'âme primitive, rudimentaire, et qui bientôt refoulèrent toute leur de sensibilité moins grossière. Vers le milieu du jour, ce fut presque sans la moindre timidité qu'elle demanda de maison en maison du travail. Personne d'ailleurs ne voulut d'elle ; on la repoussait ; on l'éconduisait en un mouvement instinctif de défense. Dans la tranquillité de ce village, au sein de la bonasse vie champêtre, n'apparaissait-elle pas comme l'impressionnant fantôme de la misère ?

Le soir après diner, au soleil baissant, la population s'installait pour jouir du repos sur les portes des maisons. Devant la félicité de ces gens, Maria sentit croître sa détresse. Elle suivit la route qui coupe en deux Santa-Thereza, s'en alla jusqu'au bout du village, puis elle voulut poursuivre, à travers la forêt ; mais son courage la trahit ; la force lui manqua pour quitter cette atmosphère de désespérance, se soustraire à ce rayon de chaleur humaine. Elle revint sur ses pas.

Cette première nuit, quand ce fut l'heure de rejoindre l'auberge, la patronne lui montra une pailleasse étendue sur le sol, dans une chambre infecte.

— Voici votre lit.

Éclairée par la lugubre flamme d'une chandelle, l'infortunée demeura un moment seule. Une odeur de moisi, dont la pièce était imprégnée, l'asphyxia; elle tomba, prise de vertige, sur la couche de paille pourrie. Peu après une masse informe entra dans la chambre et se laissait choir sur un second tas de paille placé vis-à-vis du sien. C'était la vieille servante. Elle enleva son caraco et resta en chemise et en jupon, montrant sa maigreur de sorcière. Ses cheveux dépeignés retombaient sur son cou, et ses yeux, dans la lueur incertaine, brillaient d'un éclat de folie. A la vue de cette mégère, la jeune fille avait sursauté; mais un frisson d'horreur et de dégoût la secoua quand elle vit sa compagne fouiller de sa main décharnée la paille nauséabonde et en retirer un morceau de viande qu'elle se mit à dévorer.

Les deux misérables ne se parlaient point. Mais les yeux de la vieille brûlaient de haine contre l'intruse venue là en ennemie empiéter sur le domaine de son indépendance, cet antre immonde, qui, même ainsi, constituait un refuge de l'irréductible liberté. Vaincue par la prostration, la mégère tomba vite sur la paille. Maria suivait le balancement rythmique de ce vieux corps fourbu, avec l'appréhension de ne pouvoir fermer l'œil. Tout en effet l'incitait à ne point céder au sommeil : l'horrible chambre, la puanteur, la terreur de la vieille. Et s'il arrivait qu'un

accès de sommeil la forçât de fermer les yeux, elle voyait dans l'éclair d'un cauchemar la sorcière livide, satanique, se dresser et allonger ses mains de squelette pour l'étrangler. Convulsée, elle s'éveillait alors et assurait sa tête pour qu'en son dodelinement elle ne pût toucher sa compagne qui dormait toujours.

Vers le milieu de la nuit, dans le grand silence, les rats surgirent. Ils couraient de tous côtés en flairant et glapissant, passaient sur le corps de la vieille comme sur un cadavre et grignottaient les restes de viande laissés dans la paillasse. Maria se sentait devenir folle de peur. Leur proie achevée, les rats reprirent l'infatigable investigation dans tous les coins de la pièce, sans arrêt, sans répit. Bientôt la veilleuse fut près de s'éteindre : sa flamme crépitante jeta quelques intermittents éclairs, puis l'obscurité devint complète. Maria, toujours sur le qui-vive, suivait l'inquiétant remue-ménage des rongeurs, quand, pour comble d'horreur, elle sentit passer au-dessus de sa tête le vol ténébreux d'une chauve-souris.

Les deux jours assignés par l'aubergiste s'écoulèrent sans que Maria parvint à trouver du travail : ses supplications, sa misère, étaient devenues matière à moquerie de la part de cette populace repue et de si complète quiétude, en ce lieu retiré du monde. La maîtresse d'hôtel lui signifia son départ. Une nouvelle transe de panique la fit tressaillir à l'idée de battre encore les chemins sans pain et sans asile. Elle se jeta toute

en larmes aux pieds de la vieille, suppliant qu'on la tolérât jusqu'au premier emploi trouvé. La fille de la patronne intervint par bonté d'âme, et Maria resta dans l'auberge comme servante, en compagnie de l'autre. Elle vécut ainsi quelques jours, apathique, écrasée, mais étreinte néanmoins par ce maudit appétit de la vie, aliment de l'infortune.

Un matin, Milkau, en voyage d'achats pour Porto-de-Cachoeiro, déjeunait tranquillement à l'auberge de Santa-Thereza, lorsqu'il vit Maria traverser le corridor. En dépit de la misérable condition où elle se trouvait, Milkau reconnut sa jeune compagne du bal de Jacob Müller, celle que, pour la première fois, il avait entrevu en un exquis moment, dans la chapelle de Jequitibá. Un instant pensif, il chercha vainement une explication à cette nouvelle rencontre. Enfin, après quelque hésitation, il appela la patronne pour lui demander le nom de la femme qu'il venait d'apercevoir.

— Ah! dit-elle, c'est une vagabonde que j'ai recueillie. Je ne sais d'où elle sort; elle est arrivée ici sans un liard, et elle a tant pleuré que je l'ai autorisée à rester.

— C'est votre servante à présent?

— Quoi? Un embarras, voilà tout. Ce qu'elle me fait n'est rien en regard de ce qu'elle me coûte. Le mieux pour elle serait d'aller ailleurs.

Ici personne ne veut d'elle. Aussi il ne manquait plus que cela. Dans l'état où elle se trouve, sans sou ni maille, elle déprécie une maison... Et quand elle devra s'aliter pour ses couches, ce sera bien autre chose encore...

Ce langage stupéfia Milkau. Il voulut sans retard qu'on appelât la bonne; la vieille sortit pour obéir. Milkau avait interrompu son déjeuner. Quelques minutes plus tard, l'aubergiste rentrait, poussait devant elle Maria, qui, ayant elle-même reconnu Milkau, se présentait la honte au front. Elle fondit en larmes, malgré les efforts du jeune homme pour la rassurer. Surprise par cette scène, la patronne raillait :

— Voyons, écoute au moins, ma pauvre fille... On va t'offrir un emploi et tu ne trouves pas un mot à dire. Serait-ce que tu ne veux plus lâcher ma soupe?

Elle ne put continuer, on l'appelait de la cuisine; elle s'en fut, laissant les deux jeunes gens seuls. La consolante douceur des mots de Milkau décida Maria à lui conter sa mésaventure. Parfois la honte embarrassait sa narration; délicatement son interlocuteur la priait de supprimer les passages intimes ou trop douloureux. Elle, cependant, reprise d'une ardeur inespérée, ouvrait pour lui tous les replis de son humble existence. Et lorsque la narration fut terminée, Milkau tomba dans une rêverie profonde. Pour la première fois de sa vie nouvelle il se heurtait au malheur... En un instant, cette rencontre détrui-

sait l'édifice de longs mois de félicité, de résurrection.

La douleur s'imposait là, en sa force solennelle, dévastatrice ; et les pensées de Milkau galopèrent en retour vers le passé, parmi les cycles sombres de la souffrance dont il s'était cru à jamais délivré... S'il se bouchait les oreilles, s'il laissait sur le chemin la misère d'autrui et qu'il continuât sa route dans le plein ravissement de félicité ? N'avait-il pas fui la méchanceté humaine, abandonné la vieille société odieuse et recommencé une existence nouvelle dans la virginité d'un monde immaculé, où la paix dût être inaltérée ? Alors, de quel droit le spectre de la souffrance le poursuivait-il encore !

Milkau divaguait en un désespoir intense. Maria, sereine, le dévisageait, attendant qu'il parlât. Un long temps passa dans ce silence oppressant.

— Eh bien ! dit finalement Milkau, dont le visage s'éclaira, je sais une colonie où vous pourriez vous placer. Une maison d'amis à moi, dans la vallée du Rio-Doce... J'ai peur, toutefois, que vous ne supportiez point le voyage, qui est long ; vous paraissez tellement faible...

C'était le salut. Maria sourit, enchantée.

— Faible ? Oh ! que non... Je suis prête à marcher, vous verrez.

Puis réfléchissant :

— Mais, n'allez-vous pas à Cachoeiro ? Pourquoi alors abandonner votre voyage et retourner au Rio-Doce ?

— Bah! cela n'a pas d'importance, répondit Milkau sans affectation. Dès que je vous saurai en sécurité, je retournerai à Cachoeiro. Demain matin même.

— Mais...

— Allons, dit-il sur un ton de douce décision.

Ils appelèrent l'aubergiste à qui Milkau annonça le départ de la servante. La femme prit une figure moqueuse :

— Oh! monsieur, ce n'est pas ma fille, vous pouvez faire d'elle ce que vous voudrez. Une vagabonde... En quoi cela peut-il me toucher?

— Dites-moi : combien devait payer cette pauvre fille à votre hôtel? s'enquit Milkau, sans prêter attention au bavardage de la vieille.

Celle-ci compta sur ses doigts, puis fixa un prix exagéré. Sans une observation, Milkau compta l'argent.

— Voici la somme.

La femme stupéfaite empocha les billets.

— Maintenant, ajouta Milkau, veuillez restituer le linge qui a servi de gage.

Cette fois la patronne pâlit, comme si on eût voulu la voler :

— C'est parfait ainsi : les affaires sont les affaires. Le linge est chose à part.

Milkau expliqua posément qu'elle devait opter entre les effets ou l'argent. Ainsi mise au pied du mur, la vieille préféra garder l'argent et restituer les objets dont elle n'avait que faire; elle partit les chercher en marmonnant. Maria la sui-

vit. A son retour dans la salle, elle apparut vêtue d'une robe nouvelle, un ruban bleu dans les cheveux, pimpante, rieuse. Milkau fêta d'un sourire ce réveil de la femme.

Ils partirent. Accotée à la porte, l'hôtelière, en les regardant s'éloigner, clamait aux voisines :

— Non, mais voyez-vous ça ! Cette sans-vergonne, en a-t-elle de la chance ?... Et l'individu avec sa figure de saint ! Quelle honte !

En quittant Santa-Therèze, ils prirent la route de Timbuhy. Milkau se rémémora son premier voyage avec Lentz, alors que traversant cette pompeuse région il croyait se libérer du mal... Son voyage d'aujourd'hui était un combat semblable contre la souffrance, contre la haine des hommes entre eux... Mais écartant bien vite les appréhensions de l'irrémissible désillusion son esprit s'échappa par un autre chemin.

Ce douloureux incident passerait, pensait-il, rapidement. Tout rentrerait bientôt dans le calme. Demain Maria aura reconquis la tranquillité, son amant se rapprochera d'elle et ainsi seront cicatrisées par un souffle de bonté les blessures de la douleur. Cette perspective lui rendit ses forces ; oubliant sa propre tristesse et le misérable sort de sa compagne, il entama gaiement une causerie avec elle.

Sous l'ardent soleil ils descendaient et montaient les morros. Maria marcha joyeuse durant les premières heures. Puis elle se sentit faiblir.

Alors ils s'assirent à l'ombre, au bord du chemin. Des troupes de mules, descendues des fertiles régions, passaient avec des charges pour Porto-de-Cachoeiro; des voyageurs montés, des piétons, défilaient aussi; seuls ils restaient là, immobiles. Comme la soirée tombait, Milkau s'inquiéta, sachant bien qu'il leur serait impossible d'atteindre le Rio-Doce avant la nuit. Il supplia Maria de rassembler ses forces pour continuer jusqu'à la colonie la plus proche où ils passeraient la nuit. Bientôt, sur le haut de la montagne, une construction apparut. Milkau proposa de monter par un raidillon qui les conduirait à cet asile certain. D'un dernier effort de volonté Maria s'engagea dans la montée.

La colonie vers laquelle ils se dirigeaient comprenait un parc à l'européenne, tranchant sur l'uniformité des habitations ordinaires d'immigrants. A mesure qu'ils approchaient, leurs yeux s'émerveillaient. Dans le bas, une série de petits vallons se succédaient, contournés en mille replis : ici, des monticules bas formant des buttes sèches, arides; là, des taillis feuillus, noirs, coupés de ravins. Plus loin se succédaient plaines, ruisselets, plantations, chalets; tout cela au milieu d'une abondance de création, d'un caprice de lignes, de dessin qui constituaient un étrange décor. Les voyageurs s'extasiaient devant ce scénario insoupçonné auquel les arômes du jardin ajoutaient plus de charme encore. Près du portail, Milkau battit des mains pour appeler.

Des chiens aboyèrent en se lançant contre la grille, mais aussitôt un vieillard répondit et apaisa les bêtes d'un ton de douce autorité :

— Holà! vauriens! Est-ce ainsi qu'on reçoit les visites?

Les chiens s'éloignèrent en grognant, et le vieillard souhaita la bienvenue aux voyageurs. Il lissait sa longue barbe blanche, et dans son sourire luisait une rangée de dents saines. Milkau expliqua ce qui les amenait; tout de suite le vieux ouvrit la porte, d'un geste facile et spontané; et ils entrèrent dans le jardin, alors en triomphale floraison. Si profonde fut dès l'abord leur impression devant cette palette aux nuances multipliées à l'infini que leurs yeux ne parvinrent à se fixer sur aucun détail. La vue satisfaite, repue, reposait là sur une toile magique, une zone changeante, une irradiation spectrale, divine et rare.

L'homme les conduisit en son logis et leur offrit à diner. Lui-même les servit à table, du mieux qu'il put. Entre temps il conta qu'il était veuf et demeurait seul depuis de longues années, ses filles mariées, et ses fils vivant dans le voisinage; son occupation était la culture des fleurs; le *cafesal* le distrait également. Par la fenêtre il indiquait, sur la colline voisine, les plantations soignées avec la minutie d'un potager. Après le diner tous trois revinrent au jardin. Le colon quitta ses hôtes pour arroser ses plantes, et Milkau se prit à admirer longuement

les mouvements lestes et juvéniles du vieillard. Après quoi il commença, suivi de sa compagne, une promenade à travers les plates-bandes. Maria paraissait n'avoir jamais souffert : dans sa résignation de nomade, un soudain oubli avait effacé en elle tout vestige de misère et tout souvenir de ses tourments. Maintenant, les yeux mouillés d'humble ravissement, elle était toute au charme de son compagnon.

Pour Milkau, il s'imaginait vivre hors de la nature tropicale ; il voyait s'interrompre l'éternelle verdure et se substituer à la tragédie de la végétation brésilienne la délicatesse européenne apportée jusque là par ces fleurs voyageuses. Ce jardin rappelait à Milkau la terre abandonnée ; d'un vol de souvenir, son cœur se transporta sous la vieille Germanie. A cette époque le printemps s'éveillait là-bas... Rejetant son manteau de gel, la nature y ressuscitait. Des bosquets, des jardins défilait en sa mémoire ; des amis, en pleine joie du renouveau, fêtaient les rayons du soleil, plus chaud déjà. Et l'âme de Milkau amollie de sa récente rencontre avec la douleur se voila d'une ombre de nostalgie, à cet instant du crépuscule... Inconsciemment, Maria appuya sa main lasse sur l'épaule de Milkau. Ce dernier sentit un choc sous cette caresse ; la chaleur émanée des entrailles créatrices de la femme pénétra jusqu'à ses nerfs, l'engourdit brusquement. Ils continuèrent leur marche, les yeux perdus, muets et songeurs. Avec la chute du

jour, le parfum des fleurs s'accroissait. Sous leurs pas, des papillons — fleurs ailées — s'échappaient des corolles ouvertes. Ils atteignirent le bout du jardin où un palmier très élevé stérilisait la terre autour de lui ; et ils s'assirent sur une roche. De là leurs yeux plongeaient dans le ravin pour s'élever ensuite vers les cieux et y suivre la mort du soleil. Tableau fantastique : sans un rayon, sans réverbération, l'énorme globe étalait une succession de couleurs graduées qu'on eût dit suscitées par un magicien. Le monde entier s'était tu pour assister au spectacle... Dans l'espace sans nuage l'astre descendait ; ses couleurs brillèrent en un dernier et éclatant scintillement, puis il plongea dans l'horizon ; la terre se teignit de sang ; de ses milliers de nerfs elle s'agita... C'était la nuit. Le colon, sa tâche faite, vint retrouver ses hôtes et les invita à rentrer. La conversation courut autour de la table jusqu'au moment où le patriarche, tombant de sommeil, proposa d'aller se coucher. Il montra à Milkau deux chambres contiguës où les lits avaient été préparés.

Déjà le calme régnait dans la maison ; Milkau, incapable de trouver le sommeil, suivait la respiration régulière et légère de Maria qui arrivait à ses oreilles comme une musique étrange qui le pénétrait, le réchauffait.

Délicieusement il se berçait de ce souffle délicat ; peu à peu cependant une agitation profonde s'empara de lui. « La Femme ! » pensait-il.

Et ce mot évocateur était un appel à sa sensualité quasi éteinte. La Femme ! Déjà surgissaient de l'oubli des visions lascives : La Femme ! Une torpeur, une détente des muscles subitement l'emporta dans un vertige de volupté. Tremblant, le cœur battant, la gorge oppressée, la bouche sèche, Milkau se leva. La porte de la chambre de Maria était restée entr'ouverte. Il s'approcha ; mais son oppression augmentait ; une sorte de prostration, qu'illumina un éclair de raison, l'arrêta, honteux de lui-même. L'homme fort qu'il était eut horreur de cet instant de folie ; il ouvrit la fenêtre et livra sa pensée d'humilité au mystère de la nuit divine... Comme elle lui sembla lointaine encore la rédemption crue si proche, avant qu'un soupir de femme le rendit jouet du désir.

Maria dormait toujours ; sa respiration n'était plus maintenant celle d'une femme endormie, c'était un soupir d'amante, un soupir aux ondes sonores, transmetteur du mystère. Le parfum du jardin divinisait les choses... L'univers entier envoyait à Milkau des échos d'amour... Lui seul resterait muet... Et son regard scrutait les ombres de l'immensité... Au pouvoir formidable de son hallucination les espaces s'embrasent. Tout devient vision d'amour : bouches jointes dans la fièvre, bras enlacés, corps enchevêtrés, gémissants de frénésie démente. Le solitaire veut aimer, lui aussi... Son sang, son jeune sang, arrêté par l'illusion, se dégèle, et, chaud, avide, re-

vendique un corps de femme... Milkau entre dans la chambre de Maria. Les cheveux de la dormeuse retombaient sur sa gorge nue... Le jeune homme reçoit en plein visage l'effluve de ce corps féminin qui attiédissait la chambre ; il plonge sa main dans les flocons blonds et souples de la chevelure... Puis, une terreur l'envahit qui le laisse convulsé. Son imagination délirante lui montre les ondes blondes coulant le long des membres, capricieuses, lumineuses comme un fleuve d'or. Des minutes, des siècles, il resta là, figé, haletant d'une telle force, que la jeune fille s'éveilla. Les yeux à demi fermés, elle demanda :

— Est-ce l'heure de partir ?

Le timbre si pur de cette voix dégrisa Milkau. Il retira sa main et s'en alla, murmurant :

— Non, non ; dormez sans crainte, ce n'est rien...

Il revint à la fenêtre. Et pour lui qui n'était plus le même homme la nuit était autre : disparus les accents de volupté ; évanouis les transports de luxure. La nuit maintenant devenait sereine et bienfaisante. Longtemps Milkau resta ainsi. Les plaintes de son tourment sexuel s'évolèrent dans la brise ; et quand vint l'aurore, les larmes du solitaire se confondirent avec la rosée qui baignait sa tête.

Au matin, le vieillard accompagna ses hôtes jusqu'à la porte du jardin enchanté et prit congé d'eux en leur souriant d'un air d'affectueuse malice, comme l'on a coutume de sourire aux

fancés. Maria rendit les compliments sans en soupçonner la signification. Milkau, lui, sentit au cœur une torture poignante; mais, tout de suite, il releva la tête et partit hautain, en vainqueur de lui-même.

VIII

L'intrusion de la misère dans la nouvelle vie de Milkau avait laissé son vestige troublant. Une mélancolie craintive, vague, engourdisante, persistait en son esprit et désormais ses pensées roulaient sur la pente du découragement... L'infortune de Maria ne quittait plus son imagination... Pas de souffrance, rêvait-il, si insignifiante soit-elle, qui ne crie à ceux qui passent, avec le retentissement d'une clameur sortie de cent mille bouches : pitié et réparation ! Il n'est pas de petite douleur. La moindre est immense.

Et pour fuir la persistante tristesse qui l'enserrait et lui tendait ses bras passionnés il se rua plus fort encore au travail. Déjà la colonie présentait un florissant aspect. La concession était en pleine culture et de vigoureux caféiers couvraient l'ancienne solitude. A la place des broussailles de naguère avait surgi un verdoyant parc qu'abritaient les arbres tutélaires de la forêt voisine, à peine interrompue ; et l'humble demeure des deux émigrés s'encadrait de fleurs grimpanes, donnant au logis tropical un air de fête perpétuelle.

Milkau, agriculteur d'instinct, employait toutes ses facultés d'attention, d'imagination, au travail de ses propres mains qui ennoblissait sa personnalité humaine. Lentz était le chasseur. Son esprit, toujours rétrograde et cantonné dans un cercle d'activité limitée, cherchait à s'épandre sous cette forme initiale et sauvage de la civilisation. Il chassait, il luttait contre les animaux, il battait les bois et grâce à des expéditions organisées avec d'autres colons d'inclinations semblables, en peu de mois, la forêt brésilienne n'eut plus de secrets pour lui. Ces deux hommes exprimaient ainsi, sous un même toit, deux cultures différentes. L'un offrait au monde des prouesses, des massacres, des sacrifices de sang; l'autre, simple laboureur, les fruits de sa terre, les fleurs de son jardin... Cependant, loin de toute haine, de toute lutte fratricide, il se formait entre ces deux interprètes différents de la vie une soudure, image même de cet impulsif lien qui unit tous les êtres, lien chaque jour plus résistant et que l'avenir rendra indestructible.

Milkau travaillait sans arrêt. Et quand, courbé sur sa bêche, le front en sueur, les nerfs tendus, le travail eût dû endormir ses pensées, toujours un tourment de pitié devant le continuel tableau de la souffrance d'autrui venait l'oppresser, telle une tache sur sa vision radieuse.

« Ce n'est pas dans le travail qu'est le salut de la misère, ni le stimulant contre le découragement. Qu'importe notre fatigue, qu'importe que

nous trempions la terre de notre sueur, que nous couvrions le monde des fleurs sorties de vos mains inlassables, si en face de tout cela, à notre côté, subsiste la douleur!... Quel soulagement pouvaient apporter aux souffrances de Maria la couleur, le parfum, la saveur des choses? Ne brisait-elle pas son corps jour et nuit comme un forçat sous le poids du travail? Et la consolation lui venait-elle pour cela?... Non! Autre chose est nécessaire. *Une autre chose* plus sainte, plus puissante, plus douce, plus divine, plus subtile, plus bienfaisante, plus vaste et plus mystérieuse... l'Amour!...

Ainsi pensait Milkau, durant que sa houe fouillait la terre.

Souvent il se rendait à la colonie où Maria était placée pour lui porter quelque réconfort, mais chaque jour elle se repliait davantage sur elle-même. Milkau respectait cette retenue; il recommandait néanmoins au personnel de la maison les plus grands égards vis-à-vis de l'infortunée et priait de veiller à ce que la crise prochaine ne trouvât pas la malheureuse désemparée. Les colons promettaient tout, bien qu'à la vérité leur sentiment fût autre; ils traitèrent au contraire la misérable avec dédain, avec aversion même; ils l'accusaient d'être venue troubler leur tranquillité, ajouter à leur travail, charger inutilement le budget de la maison. Jamais Maria ne se plaignait.

Pendant que la vie de Milkau se poursuivait,

minée par la tristesse, rien dans la colonie, hormis la chasse, n'était capable de satisfaire l'imagination de son compagnon. Durant le jour, tous deux travaillaient, muets et songeurs; le soir, ils allaient d'un pas lent vers les habitations voisines. Au cours de l'une de ces promenades ils s'approchèrent d'une colonie non encore visitée. Un vieillard, assis à la porte, en les invitant à se reposer lia conversation avec les deux amis. On parla de l'Allemagne, et sans tarder le vieillard narra les traits saillants de sa vie. C'était un vétéran de l'armée prussienne; sa mémoire conservait mille souvenirs de la dernière grande guerre. Lentz s'intéressa prodigieusement au détail des histoires que le vieux se plut à conter : villes étranges, armées en ligne, grondement et tumulte des batailles, charges de cavalerie, tout cela passait, défilait au cours de la narration imagée; puis ce fut la pluie oblique de mitraille changeant en boue de sang la poussière humaine; héroïques tourbillons balayés par l'ouragan de la conquête. Au cours d'une reconnaissance, termina le vieux soldat, il était tombé de cheval, et dans la galopade de son escadron la monture d'un camarade lui avait passé sur la poitrine; on le ramassa vomissant le sang. Dès ce moment sa santé déclina et il dut émigrer au Brésil dont le chaud climat prolongeait sa vie... A ces souvenirs il mêlait d'autres épisodes de l'invasion : tableaux de culture étrangère à peine entrevus et que sa rétine avait enregistrés sous l'empire de

cette sensation de merveilleux éblouissement qui subsiste chez le barbare d'une minute passée en un centre de civilisation. La terreur de la discipline l'émouvait encore. En France, où il tenait garnison, il manqua être fusillé pour avoir, une nuit de décembre, exigé des habitants de la maison où il cantonnait quelques couvertures. Cette extorsion, qui outrepassait le maximum des réquisitions permises, il faillit la payer de sa vie. Lentz à ce moment applaudit à l'immortelle force qui commande et se fait redouter... Le sourire, depuis si longtemps absent, courut sur ses lèvres. Le vétéran se redressa, et, clopin-clopant, il conduisit les voisins dans son logis pour leur montrer de vieux portraits de rois, des vues de la Prusse, des estampes de la guerre. Tout y était vieux : meubles, tableaux, souvenirs. Tout y était retour au passé.

En route vers leur colonie, Lentz dit :

— Quelle consolation j'ai ressentie chez ce vieillard ! Il m'a semblé pénétrer un instant dans le passé intact de la Prusse.

— Il ne faut pas l'aimer trop ce passé, observa Milkau.

— Et pourquoi ne me retremperais-je point aux sources de ma race ? questionna Lentz d'un ton emphatique de supériorité.

— Pourquoi ? Parce que, répondit Milkau, ce que tu estimes dans ce passé de ta race, c'est justement ce qu'elle a d'humiliant et de honteux. Tu aimes son esprit de destruction, le démon

qui l'agite, son âme autoritaire, la servitude, la guerre, le sang, tout ce qui sépare et détruit... De jour en jour se réduit le champ de vénération pour les institutions de l'antiquité. Aimons seulement le sacrifice accompli en vue de l'amour humain, la science, l'art... Mais l'amour inconsidéré de tout le passé, de tout ce qui fut, c'est une des plus puissantes incitations au désordre universel. Et je tiens que l'étude des choses antiques et jusqu'au prestige des lettres mortes sont autant de poisons qui aveuillent l'âme de l'homme d'aujourd'hui et donnent un charme exagéré au mystère de l'autorité. Ceux qui établissent leur moi dans le passé, et dont l'âme se fait artificiellement antique, ceux-là sont les véritables ennemis du genre humain ; ils sont les prêcheurs du désordre, les prophètes du découragement, de la mort.

— Tu le sais bien, je n'aime pas tout dans le passé, mais je me réjouis quand il m'est donné de rencontrer un vivant témoignage de la magnificence des qualités humaines de notre patrie.

— Et quel bénéfice résulte de cette force, de cette grandeur de la patrie ?

— Eh ! Précisément ce que je vénère en elle : tendance impérialiste, fibre belliqueuse, expansion universelle, ténacité, génie militaire, discipline...

— Mais qu'est-ce que la patrie ?

— La patrie ? Voyons, Milkau, l'ignores-tu ? C'est la race, une civilisation particulière qui

nous parle dans le sang; c'est notre moi; c'est notre propre projection de par le monde, la somme de nous-mêmes multipliés à l'infini. Personne ne se soustrait à son atmosphère... Elle est immortelle!

— Non, mon cher Lentz, la patrie, c'est une abstraction transitoire et qui va mourir. Rien ne s'est fondé sur elle... Ni art, ni religion, ni science. Rien, absolument rien de ce qui est patriotique ne revêt une forme élevée... Le génie humain est universel... La patrie, c'est un aspect secondaire des choses, une expression politique, le désordre, la guerre. La patrie est limitée, mesquine; c'est une borne à l'amour des hommes, une restriction qu'il faut briser.

Rentrés à la maison ils débattirent encore tard dans la nuit ces idées. Le jour suivant, attelé à sa besogne solitaire, Milkau roulait dans sa tête la discussion de la veille, et il ressentit un malaise au souvenir de la vive contradiction qu'il avait opposée aux sentiments de son ami.

— Pas de doute, pensait-il, s'accusant, il en est ainsi par nature. Que deux hommes se trouvent tête-à-tête, et l'animalité instinctive surgit entre eux qui éloigne toute sympathie : désir inné de dominer soit par la force, soit par la supériorité de l'intelligence, soit par la conscience de sa propre perfection. Ainsi suis-je en voulant dominer Lentz jusqu'au fond de ses idées, jusqu'au fond de son être. O orgueil de l'humilité même, pleine de vanité, de superbe, de domination!

Milkau se découvrit inférieur à ses idées. Ses pensées l'amènèrent à comprendre que l'exagération de l'amour de la patrie devait être chez son compagnon un symptôme de nostalgie, désir exaspéré de revoir la terre de ses origines. Ne serait-ce pas là une conséquence malade de l'éducation patriotique ? Cependant, en s'examinant de plus près à son tour, Milkau eut la révélation de lui-même... Il a fixé le ciel sans voile, à l'éclat, à la fermeté du cristal, et il s'est senti étranger à ce ciel... Il a contemplé la coupe des montagnes, l'obscurité de la forêt, l'intensité des frondaisons... A ses pieds la terre rouge, comme imbibée de sang, lui a renvoyé le parfum de plantes inconnues qui l'entête et l'excite... Le calme morne de la nature... Tout lui est étranger : dualité, séparation irrémédiable. Je ne suis pas en toi, tu n'es pas en moi... Sans doute t'aimé-je, mais tu n'es point moi.

Pris d'une grande douleur, Milkau se sentit l'expatrié... Entre lui et les choses qui l'entouraient n'existait pas la subtile intimité qui nous attache éternellement à elles, l'imperceptible et mystérieux fluide de communication qui fait de tout un seul et même être... Il eut la perception que l'ensemble tropical de ce pays de soleil le laissait extatique, errant, sans compréhension claire, et que son âme s'échappait, incapable de communion parfaite, d'infiltration définitive au sein de cette terre...

— Que suis-je donc alors ? Quel vermisseau,

quel misérable atome incapable de se gouverner, ne pouvant aimer ce qu'il veut, impuissant à s'identifier aux molécules du monde? Que suis-je ici, où des lois impérieuses dominent et subjuguent mon sang nouveau?

D'autres voisins vinrent un peu plus tard s'établir au Rio-Doce, sur le champ qui sortant du bois va mourir dans les eaux du fleuve. C'était une famille magyare : le père, veuf, deux filles et un fils, auxquels s'étaient joints un garçon de même race, fiancé de l'une des filles, et un tzigane. Ils vivaient là en désespérés dans une masure faite de bois grossier et recouvert d'écorce, brûlée de soleil les jours chauds, balayée des vents et envahie par la pluie aux époques de tourmentes. Ils y suivaient le rituel de leurs coutumes nationales. Sous l'affolante impression de l'isolement ils se cramponnaient comme à une planche de salut aux traditions transmises intactes de sang à sang et maintenues depuis les ancêtres par la terreur religieuse. Le tzigane était parti, lui aussi, emporté par son instinct de vagabondage... Éternel chemineau de la plaine, il s'était cru pendant la traversée prisonnier à bord du paquebot, pour lui cage mouvante et sinistre. L'océan, contemplé de la terre, l'avait conquis, grâce à la séduction irrésistible de l'immensité; mais sitôt en mer toute liberté morale sembla évanouie pour lui. L'infini est un mirage ensor-

celant où se perd l'essence humaine... Au milieu des flots sans limite, hanté par le péril, assailli par la terreur, l'esprit, dissolvant ses forces vitales en une désagrégation continue, transforme cette impulsive et illusoire attraction, la réduit à une impression d'étonnement et de frayeur; et le liséré de terre, qui déjà lointain vient d'échapper au voyageur et vers quoi il tourne incessamment les regards, reçoit ses lamentations. L'homme n'est maître de son individualité que dans la seule portion d'espace qu'il peut mesurer des yeux, dans ce qui est défini, limité...

Les nouveaux arrivés passèrent les premiers jours comme écrasés sous la perspective de l'inconnu. Jusqu'alors aucun d'eux n'avait travaillé; les hommes couraient les alentours, chassaient, erraient par les monts, visitaient les villages, les femmes restant confinées au foyer. A l'ombre tombante le tzigane s'allongeait sur l'herbe, au bord du fleuve, et promenait ses yeux paresseux vers l'occident où mourait le soleil. Les dimanches on se réunissait sur la terrasse; accroupi dans un coin, le bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, la pipe à la bouche, le vieux caressait en somnolant sa longue barbe aux poils jaunâtres; les filles et les deux garçons, en vrais magyars, revêtaient leurs plus beaux costumes nationaux, et fastueux, élégants, s'adonnaient au grand plaisir de leur race, la danse.

Parfois Milkau et Lentz, conduits là par une promenade sur les berges du fleuve, se dissimu-

laient sous les arbres pour assister à ces fêtes, dans le silence de la grande solitude. Le musicien était le tzigane; armé de son inséparable violon il s'asseyait à côté du vieux, et au signal donné les couples se plaçaient pour exécuter les marches polonaises. La musique commençait.

Sur un rythme au début langoureux le violon activait peu à peu la mesure; bientôt ses vives sonorités entraînaient les figurants. Voltes rapides, demi-cercles se succédaient. Les danseurs enlacés balançaient leurs corps en cadence et formaient par instants, comme suspendus sur les notes en une grâce d'artistes, des groupes de statuaire classique. La contredanse terminée, chacun reprenait haleine, le visage rayonnant de fierté, et en pleine conscience de sa maîtrise. Mais le répit durait peu; bientôt, à de nouvelles vibrations de l'archet, tous s'élançaient dans l'emportement nerveux de leur passion.

— Son violon assujéti sous le menton et retenu d'une main convulsive, la virtuose tirait de l'instrument mille cris longs et chantants. Les hommes, coiffés du feutre empanaché de plumes aux couleurs vives, portaient le paletot et la culotte de velours, avec une large ceinture de soie cramoisie; les danseuses revêtaient leur buste d'un corsage échancré au col et des jupes ornées de velours et de soie enveloppaient leurs formes puissantes. En cet étroit espace, sur cette terrasse pour ainsi dire penchée au-dessus du grand fleuve, deux races s'unissaient dans la fra-

ternité du destin et de l'art : celle qui possède le sentiment inné de la musique et celle qui conserve dans toute sa spontanéité le culte de la danse. La valse continuait. D'un vol à peine perceptible les danseurs répondaient à la démente de l'archet en improvisant sans se lasser de nouvelles figures. A l'apogée du plaisir, la plus jeune des filles, suspendue au bras de son frère, s'abandonnait tout d'un coup, pâmée, heureuse, en fixant le musicien aimé de ses longs yeux veloutés qui souriaient avant ses lèvres... Et comme la musique terminait, l'autre jeune fille, haletante et en extase à son tour, inclinait sa tête blonde sur l'épaule de son fiancé.

L'équipe de Felicissimo avait reparu pour de nouveaux mesurages. L'arpenteur, sa tâche finie, allait chaque soir causer à la colonie de Milkau ; il égayait de sa faconde et de sa joyeuse humeur les deux émigrés ; il leur contait des épisodes de sa vie aventureuse, pour la plupart scènes du Nord, de ce tragique Céara aux sables altérés et implacables où se forme, où se trempe, dans la résignation et la douleur, dans l'énergie et l'espérance, l'âme virile des hommes. Quand aucun service urgent ne le pressait, Joca se joignait à Lentz, et tous deux s'enfonçaient dans la forêt, à chasser. La société de ces deux hommes apaisait chez Milkau les angoisses où sombrait son esprit ; leur spontanéité de race, leur courage,

leur bonté, devenaient autant d'appuis nouveaux à son illusion.

Nul incident ne troublait la calme existence des immigrants et des travailleurs, lorsqu'un matin l'arpenteur et ses aides, assis à la porte du baraquement, virent dans le ciel clair passer une tache noire.

— Un urubu! dit Felicissimo.

— Ah! c'est donc une charogne pas loin d'ici... opina Joca, qui suivait de ses yeux perçants le vol du vautour.

Le grand rapace solitaire descendait en décrivant lentement un vaste cercle. On eût dit un esquif aux larges voiles noires. Puis un second surgit à l'horizon; d'autres vinrent encore ternir la limpidité de l'azur. Bientôt les travailleurs qui suivaient ce manège virent les urubus abaisser leur vol et rétrécir le cercle au-dessus d'un point central dans le bois.

— Mais... cet endroit, c'est la maison du « sorcier » observa l'un des hommes, désignant ainsi la demeure de l'intraitable vieux chasseur, sise au bord du fleuve.

— L'un de ses chiens sera crevé... Que le diable les emporte tous!... s'écria le mulâtre.

— Que la peste les dévore... les scélérats!.. ajouta l'autre.

— Et leur maître avec...

— Non, aucune de ces bêtes n'est morte, sinon le vieux l'eût enterrée comme l'un de ses enfants, conclut Felicissimo.

— Oui... il n'y aurait point de charogne.

— Qui sait si ce n'est pas le vieux qui est mort, conjectura un travailleur.

— Ma foi, voilà peut-être la vérité... repartit un autre. Il y a des jours que je ne l'ai pas aperçu...

— En effet, moi non plus... déclarèrent à tour de rôle les autres du groupe.

— Allons-nous voir, *seu cadet*? proposa Joca à l'arpenteur.

Tous se levèrent et se dirigèrent vers la maison du chasseur.

En approchant ils entendirent les chiens hurler à la mort, et bientôt les aperçurent courant sus aux urubus qui cherchaient à toucher terre. Les oiseaux noirs rasaient presque le sol; et dès que les chiens s'élançaient sur eux, ils s'élevaient un peu pour aller plus loin essayer de se poser.

— Voyez-vous?... Le cadavre, c'est celui du vieux... cria l'homme le plus rapproché, en éclatant d'un rire stupide.

— Quelle puanteur!... Il est sûrement depuis plusieurs jours en décomposition, ajouta un second.

Instinctivement la troupe s'arrêta pour délibérer.

— Alors, *seu cadet*, que va-t-on en faire? demanda Joca au géomètre.

— Eh bien... nous allons l'enterrer... Dieu pardonne à son âme... Prenons soin du corps, dit le céarense, décidé.

Inspirés par le mouvement de pitié de Felicissimo, les hommes, sans plus d'hésitation, s'avancèrent en troupe vers l'enclos. Dès qu'ils les aperçurent les molosses abandonnèrent les urubus et s'élançèrent d'une seule masse grondante, furieuse, terrible, contre les nouveaux arrivés.

De leur côté les vautours mirent à profit la diversion; leurs têtes chauves voluptueusement tendues, ils se préparèrent à envahir la masure; d'un pas de danse macabre cadencé, avec des gloussements sinistres, ils prirent possession de la cour.

Devant l'élan des chiens les hommes avaient reculé. Grognant, jappant, gueules ouvertes, les défenseurs du domaine s'assemblaient à la porte grillagée.

— Comment affronter cette racaille? demanda l'un des travailleurs, une fois hors d'atteinte.

— Joca, va chercher des outils, que nous donnions une leçon à cette engeance... ordonna Felicissimo, savourant sa revanche.

— Allons-y, dit Joca, qui partit suivi de deux camarades.

Les autres en attendant s'occupèrent à jeter des pierres aux chiens groupés, furieux et menaçants, derrière la barrière. Les urubus, eux, se multipliaient, et leur bande innombrable pénétrait déjà dans la maison. Une horrible puanteur étourdissait, même à cette distance, les hommes près de vomir.

— Comme ils sont longs! ronchonnait Felicis-

simo, guettant sur la route le retour de Joca. Et il criait :

— Des pierres, garçons, visez juste !

Les chiens ne bougeaient pas ; on voyait leurs dents blanches et effilées. Et les urubus tombaient du ciel... Enfin, au bout du chemin apparurent courant, hors d'haleine, Joca et ses aides chargés de haches, de pioches et de pieux. Chacun s'arma et Felicissimo cria d'enthousiasme :

— A présent, avançons, les enfants !

Résolus, rageurs, ses hommes se précipitent contre la barrière que le choc de tous ces corps met en pièces, livrant ainsi passage. Sans reculer d'une ligne, les chiens font tête aux assaillants, mordant dans la chair vive, désespérément. Les hommes hurlent de douleur.

— Tue ! Tue !

Et pieux et pioches s'abattent sur les corps. Bientôt les agresseurs, dégouttants du sang de leurs blessures, ont leurs vêtements en lambeaux, Le carnage devient horrible. Les cris de douleur partent sans interruption : tantôt c'est un chien auquel un coup bien ajusté vient de rompre les pattes ; tantôt c'est un homme que la poursuite tenace des molosses isole de la bande, et qui fuit éperdu à travers la cour... Pour en finir, les compagnons conviennent de former un cercle que leurs instruments de défense permettront d'élargir progressivement.

— Faiblis pas ! ordonne Felicissimo.

— Avance! Avance!

Devant l'énergie de l'attaque les chiens reculent, et, comme par enchantement se dérobent en courant. Armes en main, les hommes pénètrent à leur suite dans la maison. Mais l'horrible odeur les suffoque. Indécis, ils se sont arrêtés devant le terrifiant spectacle : les urubus sont là dévorant un cadavre humain étendu sur le parquet; c'est le corps de l'immigrant solitaire, dont les yeux ne sont déjà plus que d'énormes cavités sanglantes. Sans plus s'occuper des vautours que ne dérange point l'arrivée des nouveaux venus, les chiens font face aux envahisseurs.

— Cho! Cho! canaille! criait Joca.

Un mouvement de compassion le poussa vers le cadavre qu'il voulait délivrer des vautours. Mais, accrochés à ses mollets, à ses vêtements, les chiens le retinrent. Vivement des camarades accourent. Au vacarme de la lutte les vautours lâchent leur proie, et d'un lourd battement d'ailes qui secoue les relents de puanteur ils vont lourdement se poser sur les poutres du plafond. Du haut de ces perchoirs ils assistèrent ainsi, témoins funèbres, au combat des hommes et des chiens. Lorsque Joca toucha au cadavre la rage des animaux ne connut plus de bornes. Sans se soucier des bâtons ferrés, des massues ni des haches, ils fondent sur les violateurs des restes de leur maître... C'est un transport de férocité : hommes et bêtes se prennent corps à corps, se frappent, se déchirent comme en un

combat de déments... A travers les vêtements en lambeaux le sang coule des chairs à vif.

En un dernier hurlement les chiens expiraient, tordus dans un suprême effort vers le cadavre du vieux maître. Quelques minutes encore de lutte permettent aux travailleurs de s'emparer du corps, malgré les assauts désespérés des derniers défenseurs, qu'un coup de matraque achève. Cependant l'un de ceux-ci venait de planter avec tant de furie ses crocs dans la cuisse d'un homme que ce dernier ne put faire lâcher prise à l'animal malgré les coups de pointe de son bâton ferré; les dents redoutables pénétraient plus avant dans la chair vive... On accourut, mais pour en finir, il fallut adroitement trancher d'un coup de serpe le cou de la bête, dont la tête demeura ainsi pendue au corps de la victime; des veines rompues, le sang gicla...

Il n'y avait plus de chiens à tuer. La cour était jonchée de cadavres dépecés, mutilés, et de membres épars. Pour les hommes, mal en point et endoloris, ils étendirent sur le sol les restes du vieux chasseur. A ce moment les urubus revinrent à la charge; ils s'avancèrent intrépidement vers le cadavre que les travailleurs harassés se disposaient à leur abandonner.

— Non! s'écria Felicissimo courroucé. Non! Nous devons enterrer le pauvre vieux... Il ne manquerait plus que cela, misérables! Empez-moi les bêches!

Et le céarense lui-même commença de creuser

la fosse. Plusieurs hommes, non sans murmurer, obéirent. Les autres se bornèrent à éloigner les rapaces.

— Plus profond ! ordonna encore le géomètre, sinon les urubus viendront le déterrer... Cela fait pitié de penser qu'une pauvre créature de Dieu délaissée, sans personne sur cette terre, serait dévorée par ces immondes bêtes...

Bientôt le trou fut prêt : on y descendit l'immigrant chasseur. Alors Felicissimo s'agenouilla et pria : Notre Père qui êtes au Ciel... Sous l'empire d'une compassion subite et étrange ces hommes rudes s'agenouillèrent également, et, chapeau bas, en face de la mort qui pour la première fois se révélait à eux, ils prièrent. La fosse fut comblée en silence. A mesure que se recouvrait le cadavre les urubus remontaient un à un vers les hauteurs...

Cette nuit-là, à l'heure où les travailleurs de l'équipe de Felicissimo se groupaient à la porte du baraquement, on entendit dans le bois une clameur, un grondement terrifiant, qui vint rompre le silence. C'était une troupe de pécaris qui passait. Joca expliqua :

— Ce sont les âmes des chiens, sous la forme de pécaris, qui viennent déterrer et ressusciter le vieux...

Ainsi se créait un nouveau mythe dans la vallée du Rio-Doce. Aujourd'hui encore, dans les nuits de tempête, quand le pécaris fait retentir au loin les claquements de ses défenses, chacun rentre

au logis et s'enferme en pensant aux chiens du vieux chasseur...

Le paysage perdait dans l'ombre brumeuse son contour exact et régulier; les lignes définitives des objets se confondaient; les montagnes cachaient leur cime dans les nuages; la chevelure des arbres fumait; le fleuve sans horizon, — grande tache grise sans limite, — se perdait au loin dans le ciel bas et dense. Tout dessin s'évanouissait en brume, quand soudain, en une éclatante revanche, le coloris surgit de l'ombre. De toute part, sur la campagne vaporeuse apparurent alors de splendides taches mouvantes. L'une d'elles, légèrement azurée, allait se courbant, s'abaissant, se relevant pour s'évanouir ensuite. Bientôt enfin paraît le soleil, et la nature en s'ébrouant met la brume en fuite. Le ciel resplendit, s'élargit de merveilleuse limpidité. La tache mobile sur la plaine s'accuse maintenant plus nette : c'est la silhouette d'une haridelle promenant sur la verdure ses yeux tristes et profonds. De ses babines gonflées et noires elle effleure l'herbe qu'elle triture distraitement, car toute son attention de cheval expérimenté est concentrée sur une cabane proche, d'où ses maîtres, les nouveaux colons magyars, la contemplent avec intérêt. La brume est venue caresser le poil ras et pailleux de la bête; tressaillant de bien-être, elle a tendu le museau en retrou-

sant ses lèvres, et baisé l'air, sensuellement. Puis le brouillard, emporté par la brise comme l'imperceptible voile d'une déesse errante, a fui vers les monts. Un rai de soleil est venu se jouer dans les yeux de l'animal et lui incendier la pupille. Câlineries de la nature.

Une corde à la main, l'un des jeunes magyars se dirigea vers le cheval qui livra sa tête au licol. Un poteau-limite servit à l'attacher. Décision avait été prise de commencer ce jour même la plantation du terrain : le vieux donna l'ordre du départ pour la *queimada* (1). Les fils se chargèrent des instruments de culture; le tzigane, secoué de sa torpeur, mais porteur d'un simple fouet, suivit les camarades. On détacha le cheval et la petite troupe partit pour le défrichage. Les jeunes filles restées seules à la maison la virent, non sans une instinctive frayeur, lentement s'éloigner.

Le groupe arriva à la trouée ouverte comme une large blessure sur le dos de la terre; c'était une lisière protectrice de quelques mètres de large entourant toute la superficie incendiée. De la partie de forêt carbonisée quelques troncs noircis restaient debout. Milkau et Lentz, passant à cette heure en promenade, virent arriver le groupe des voisins.

— A la bonne heure ! dit Milkau, ils vont travailler. C'était pour moi une douleur de voir ces

(1) Terre déjà défrichée par le feu.

gens apathiques, irrésolus, engourdis dans leur paresse.

— Mais pourquoi traînent-ils derrière eux cette pauvre rosse ? demanda Lentz.

S'éloignant un peu ils demeurèrent à distance, les yeux fixés sur le groupe.

Le vieux colon prit au licol l'animal qu'il plaça au milieu du fossé. Les fils s'écartèrent. Le père tira son cheval en avant. Le tzigane suivait. L'on entendit un sifflement, et une première cinglée du fouet s'abattit en plein sur le dos de l'animal. Celui-ci, comme arraché à lui-même, éperdu, lança une ruade. De nouvelles volées de coups assénés d'un bras vigoureux tombèrent. La malheureuse bête tendait le col en avant, se baissait, s'allongeait, ployait le corps jusqu'à toucher terre pour échapper à l'instrument de supplice. Ses membres se tordaient sous la douleur. Mais sans pitié la main du maître la ramenait en avant pour la livrer à la fureur du fouet. Par ce sacrifice une mission sacrée s'accomplissait; on reliait à la nouvelle terre la tradition de l'ancienne. Quand les ancêtres tartares descendirent du plateau asiatique et que sur le sol européen ils renoncèrent à la vie errante des pasteurs pour labourer les champs et chercher dans la culture les satisfactions de leurs besoins, ils sacrifièrent aux dieux le compagnon de leurs pérégrinations à travers les blancs steppes. C'est ainsi que l'immolation persista dans l'esprit de leurs descendants comme un devoir dont les

racines plongent jusqu'au tréfonds de l'âme de la race.

Le groupe allait toujours. Tel un officiant, le vieux conduisait de la main sa victime ; suivait le tzigane, dont les traits reflétaient à cette heure l'expression terrible des ancêtres : image rétrospective née, harmonieuse et rapide, de cet effet de passion sanguinaire. Les comparses assistaient silencieux à la cérémonie. Le fouet vibrait et ses pointes ferrées tailladaient le dos de l'animal. En pénétrant dans les crevasses de chair vive l'air froid devait lui causer une douleur affreuse, mais la vue et l'odeur du sang excitaient encore davantage l'énergie du bourreau ; bientôt même une sorte de sensibilité hystérique le gagna, un vertige l'étourdit ; le fouet redoubla. Les sillons sur la chair s'ouvraient plus profonds ; le sang coulait, et le cheval, abruti de douleur, en arrosait le sol. Des gouttes vermeilles jaillirent jusque sur la tête nue et blanche du vieux Magyar, dont les narines se dilatèrent de bien-être. Et les coups retentissaient sur le poitrail de la bête qui levait vers ses bourreaux, pour un timide et suprême appel à leur miséricorde, ses yeux de moribond.

Et toujours résonnaient les coups. Des veines ouvertes le sang coulait ; des os perçaient la peau. Plus féroce encore le tzigane se transfigura réellement ; soudain, voici que de sa gorge jaillit, sonore, le chant de guerre des vieux Tartares. De son fouet il cadence les vers. La contagion gagne

les autres, jusque-là impassibles spectateurs ; grisés peu à peu par la musique, par la suggestion du rite, par l'odeur de chair sanglante, ils accompagnent le chant en un chœur macabre. L'animal tombe comme un poids inerte sur le côté. Une fois encore le fouet inexorable le relève : le sang avait tracé sur le sol l'empreinte de la bête. Le chant fougueux et lugubre continue sans arrêt, ce chant qui blesse l'air âprement, écho d'une satanique mélodie de la mort. Le cheval se traîne quelques pas encore, mais la fin du supplice est proche ; il tombe ; en un long râle, son reste de vie s'exhale, et il meurt... Ses pupilles, dans l'ultime éclair, ont recueilli les traits des bourreaux : effroyable image qui l'accompagnera au delà de la mort, et présidera à la décomposition de sa chair.

Les voix se turent. Fantômes groupés autour du cadavre, les hommes commencèrent les oraisons. Des flaques et des filets vermeils maculaient le fossé. Une couche d'argile lisse rendait la terre impénétrable au sang qui, absorbé par le soleil, se vaporisait, se dissolvait dans l'air. C'était le rejet du sacrifice, la répudiation de l'holocauste, le point de rupture de la cruelle tradition du passé. La terre nouvelle joignait sa part contributive aux limpides idéals des hommes nouveaux...

— Mais pourquoi, disait Milkau ému jusqu'aux larmes, pourquoi la torture, la fécondation par le sang, alors qu'Elle, riante et allègre comme une fraîche et belle fille, leur donnerait ses fruits sous la seule pression des douces violences de l'amour ?

IX

Ce qui devait arriver arrivait... En plein milieu du *cafésal* qu'elle avait à nettoyer, Maria, déjà sourdement avertie la veille, sentit comme un coup de poignard en ses entrailles. Elle tomba pesamment sur le sol, le corps tordu, les traits du visage contractés. Cette douleur fut vive, mais passagère; sitôt revenue à elle, le premier mouvement de la jeune fille fut de rentrer à la maison et d'y attendre le dénouement de la crise. Mais elle n'osa pas affronter la colère de ses maîtres, qui jour et nuit la menaçaient de renvoi pour se soustraire à l'obligation des soins à donner. Elle résista donc et continua de trimer autour des pieds de café, seule, dans le silence du jour. Mais la besogne n'avancait guère; ses mains gourdes laissait échapper le sarcloir, et ses jambes flageolaient. D'espace en espace, la même douleur revenait lui déchirer les entrailles. Maria comprimait alors son ventre des mains pour étouffer l'étrange souffrance qui la tenaillait. Dans les intervalles elle se redressait, s'efforçait au travail, l'arrachage des herbes folles enroulées aux caféiers; puis, exténuée, elle retombait

baignée de sueur froide. Parfois une envie impérieuse lui venait de crier ; et, contre sa volonté, il lui arrivait d'implorer tout haut des secours. Vers le soir, elle s'effraya de ces inconscients appels, à la pensée qu'on pût y répondre, et sachant bien qu'une aide quelconque des maîtres entraînerait plus de torture encore, sinon son expulsion immédiate du foyer inhospitalier, mais foyer quand même. Les douleurs inexorables se succèdent maintenant sans arrêt. Tout espoir d'éviter la fatalité a disparu : la malheureuse sent la minute proche de la maternité.

Prise de peur, Maria abandonne sa tâche, quitte le *cafesal* et s'égare du côté du fleuve, au milieu d'un terrain vague parsemé de *cajueiros* (1) aux troncs tordus. Elle se laisse choir sous l'un de ces arbres, en fleur à cette saison. Leur pénétrant arôme lui monte à la tête : elle s'assoupit. Dans l'anéantissement de la souffrance ses yeux errent sur la campagne ; ils regardent sans la voir la phosphorescence du fleuve étincelant... Rien ne bouge en cette solitude, sauf au loin une bande de porcs grognant, fouillant la terre... Maria peut gémir en toute liberté. Ses cris partent clairs et stridents, parfois ils résonnent comme un éclat de rire hystérique... Ses entrailles se déchirent, se distendent... Durant les accalmies une sueur froide inonde son corps

(1) *Anacardium occidentale* (Anacardier). Arbre dont le fruit est le « cajù » la « pomme d'acajou » des Antilles. (Note du trad.)

entier qui git, inerte, jusqu'aux prochaines affres. Peu à peu les porcs se sont rapprochés sans que la misérable ait eu la pensée de tenter un mouvement pour les maintenir à distance.

Et toujours ces douleurs, de plus en plus rapides, de plus en plus vives, s'achevant en hoquet, qu'un spasme prolonge; ses dents claquent; ses mains crispées s'étreignent comme des étaux. Elle est l'image du désordre, avec ses cheveux dénoués retombant sur son visage, ses joues tuméfiées, son corsage déchiré qui découvre la gorge nue et haletante. Soudain elle sent ses membres se désarticuler et son corps glisser dans une humidité visqueuse.

La mort doit être cela. Et combien pires que la mort ces nouvelles tortures étouffées, sourdes, qui la secouent, avec l'angoisse sans trêve de chercher quelque chose à presser contre soi. Maria étreint le tronc du *cajueiro*. Ses yeux révoltés ne distinguent plus rien... à peine arrive à son oreille le souffle rauque des porcs qu'attire l'odeur émanée d'elle... Ses bras blancs enlacent l'arbre, ses dents s'incrument dans le tronc, désespérément... Autour les porcs grognent, très près, parmi les feuilles sèches qu'ils farfouillent; les plus hardis s'aventurent effrontément jusqu'à lécher le sol... Saisie d'horreur, Maria veut les chasser, mais les douleurs la terrassent, la contorsionnent, sous l'action d'un mélange de supplice et de volupté qui la stimule étrangement... Et les porcs s'obstinent là...

menaçants... Tout à coup, à bout de forces, elle tombe... Aux grognements des porcs se mêle un vagissement de nouveau-né. D'un geste las, la femme cherche à saisir l'enfant, mais son bras retombe, inerte. Le vertige trouble sa vue, anesthésie ses sens : une volupté de bien-être la tient maintenant comme suspendue dans l'éther, loin de la souffrance ; son ouïe croit distinguer dans le grognement des immondes bêtes la musique lointaine et berceuse de l'océan... Et les animaux assoiffés lapent, en tas, le sang qui coule. Sur un nouveau vagissement, Maria se réveille en sursaut. Les porcs s'éloignent ; dans sa demi-conscience elle peut jeter un regard sur le petit être qui git auprès d'elle. Puis un grand vide se fait en elle ; les douleurs ont cessé, mais une fois encore la malheureuse plonge dans l'anéantissement. La voyant sans mouvement, les porcs se précipitent sur les résidus sanglants épars sur le sol et dévorent. Dans l'excitation de leur voracité ils atteignent la petite créature ; aux premiers coups de dents, un cri aigu retentit qui réveille la mère... Dès que celle-ci a ouvert les yeux, un saut la met debout, livide, raide, hallucinée, et son enfant lui apparaît, chairs informes dépecées par les porcs qui fuient à travers champs.

La fille des patrons envoyée à la recherche de Maria arrivait à cet instant ; devant l'effroyable scène elle fait demi-tour, et, sans s'informer de quoi que ce soit, court vers la maison en brail-

lant que la servante vient de tuer son enfant...

Deux jours après, Maria était dans la prison de Cachoeiro.

La nouvelle du crime terrifia la population germanique, et les gros bonnets de la colonie — négociants, pasteurs, propriétaires — d'un commun accord s'agitèrent pour la vengeance et l'exemple. Un matin que le docteur Itapécuru expédiait chez lui avant l'audience des actes avec son greffier Pantoja, et que le docteur Brederodes parcourait auprès d'eux les journaux politiques de la capitale, Robert Schultz, affublé de ses habits du dimanche, entra, solennel.

— Soyez le bienvenu... dit le juge de *direito* d'un ton obséquieux.

L'Allemand complimenta chacun d'un mot aimable, et l'on s'entretint quelques instants avec gêne de banalités. Itapécuru présentait une communication particulière. « Que me veut-il? pensait le juge de *direito*. Quelque requête, comme d'habitude? Ou peut-être, qui sait, vient-il exiger le règlement de nos comptes? » Itapécuru devint nerveux; il souriait niaisement. Recevoir l'Allemand en particulier ne lui convenait guère, aussi cherchait-il à retenir le scribe qui d'ailleurs, plein de curiosité, attendait sans se presser. « Non; ce n'est sûrement pas une question de papiers, se disait le juge, sinon il n'aurait pas le visage si grave... Ni cet air d'importance... Il s'agit évidemment de mon compte. » Et le magistrat perdit toute contenance.

— Senhor doutor, dit enfin Robert, ce qui m'amène ici...

Itapécuru respira. Non, ce n'était pas pour un recouvrement. De cet air, devant le monde... Non, impossible.

— Oh! mon bon ami, ordonnez, ne demandez point. Nous sommes tous ici à votre service. N'est-il pas vrai, doutor Brederodes?

Le procureur grommela en haussant les épaules :

— Cela dépend... S'il est dans son droit...

— Comment, senhor doutor? Vous me jugez capable de m'adresser à la justice autrement que pour des choses sérieuses? insinua l'Allemand, souriant et caressant l'épaule du procureur qui, sous l'impertinente familiarité, rougit.

— C'est clair, appuya Pantoja. Nous sommes de vieux amis, et pourtant Monsieur ne m'a jamais rien demandé que de raisonnable.

— Ni à moi, capitaine, ajouta Itapécuru, dilatant ses joues en un rire grotesque qui le désarma du monocle.

— Mais de quoi s'agit-il donc? interrogea « Maracajà

— Messieurs, je viens ici au nom de la colonie demander le châtimeut de cette misérable qui a tué son enfant. Le crime est horrible; la dignité des Allemands exige une sévère leçon...

— La colonie sait, dit gravement Itapécuru, qu'ici la justice ne manque jamais à ses devoirs. Nous examinerons cela avec le soin que nous

apportons toujours à l'accomplissement de notre mission.

— Ce que nous craignons c'est que l'un de ces messieurs n'ait une faiblesse de cœur à l'égard de l'accusée, et...

— Oh ! impossible. La justice va les yeux bandés, assura le juge de *direito* en regardant le greffier. Où en est cette affaire, capitaine ?

— Le docteur Brederodes a remis hier son rapport... J'ai déjà expédié les mandats de mise en accusation.

— Oh ! alors, docteur et cher collègue, plus de doute sur la culpabilité de l'accusée ? demanda Itapécuru au procureur. Vous qui avez vu les pièces...

Brederodes, sans répondre, continuait de feuilleter les journaux.

— Il ne peut y avoir doute... observa Robert. Des témoins affirment l'avoir vue jeter l'enfant aux poutres... Au surplus, les antécédents...

— Ah !

— Oui... Une perdue... L'enfant eût été pour elle un embarras ! Vous comprenez... De tels exemples ne doivent pas se répéter ici. Imaginez-vous ce crime impuni ? Si nous passions là-dessus, que deviendrait la moralité des familles de colons par la suite ?...

— Comment pourrait-on étouffer l'affaire ? demanda Brederodes.

— En ne poursuivant point, en refusant d'emprisonner la criminelle, en s'employant à

faire le silence sur le crime... risqua l'Allemand.

— C'est trop d'effronterie... N'ai-je point déjà dit, capitaine, que M. Robert et ses compatriotes nous prennent pour leurs domestiques? Et d'un violent coup de poing Brederodes ébranlait la table.

— Doutor Brederodes...

— Senhor doutor...

Les autres cherchaient à éviter les éclats du jeune procureur. Celui-ci vociférait toujours, prêt à tomber sur le négociant qui, un lâche sourire aux lèvres, tentait de calmer le Brésilien.

— Oui, vos domestiques!... Un individu quelconque, parce qu'il s'est enrichi en nous volant notre argent, vient ici même, chez le juge de *direito*, exiger au nom de la colonie... et quelle colonie?... exiger qu'on applique la loi... Elle est bonne!

— Mais il n'y a nul inconvénient... je crois, collègue, à ce que le peuple...

— Le peuple? Des fripons; des tyranneaux de village... Tous étrangers. Le peuple, cela?

— Notre moralité... eut la force de dire l'Allemand.

— Moralité? Masque... hypocrisie! Moralité de détrousseurs de grands chemins, qui s'approprient nos terres et s'enrichissent dessus!

— Alors vous pensez qu'il n'y a pas de crime en cette affaire? interrogea Pantoja pour détourner la question.

— S'il y a crime? Ah! cette misérable, je

la connais trop, répliqua Brederodes, raillant.

— C'est la fille en question; demanda « Maracajà avec un sous-entendu.

— Oui, celle-là même qui jona l'ingénue, la pudique avec moi; et voilà ce qu'elle était. Nous allons liquider nos comptes. Je profiterai de l'occasion pour conduire ce procès jusqu'au bout, et démasquerai toute cette racaille. Le fait n'est pas isolé. Pour moi, toutes ces Allemandes se débarrassent de leurs enfants quand... Nous allons voir. Ne suis-je pas l'organe du ministère public? Des exigences avec moi? Non, cela non.

Suffoqué par la colère, il ne pouvait plus articuler un mot. Il saisit son chapeau, et serrant à peine la main d'Itapécuru qui cherchait à le retenir, il sortit, en jetant un regard rageur vers la face défaite de Robert.

— Il est étonnant! dit Pantoja lorsqu'ils furent seuls, pour atténuer l'impression laissée par l'emportement du procureur.

— C'est vrai. Nous aimons discuter avec lui pour le voir s'exciter, ajouta Itapécuru.

— Le voilà qui s'en va, tapant des mains, parlant tout seul. Quel emporté!... Ah! ces jeunes gens... commentait le greffier qui de la fenêtre suivait la marche de Brederodes dans la rue.

L'Allemand ne soufflait mot. Ce n'était pas en ce lieu qu'il devait laisser percer son ressentiment.

— Le défaut principal des jeunes hommes d'aujourd'hui, considéra le doutor Itapécuru ba-

lançant son monocle, c'est le manque de prévenance envers les éléments conservateurs du pays. Ce sont de simples révolutionnaires. Ils pensent que le progrès c'est la révolution. Moi aussi j'admire les droits de l'homme, moi aussi je suis libéral; mais comme magistrat je dois donner à chacun ce qui lui revient. *Suum cuique tribuere.*

— C'est l'habitude de la justice, trancha le greffier qui commençait à en avoir assez.

— Oui, la justice pour tous, vieux et jeunes. Que peut une société sans l'ordre qui en est la base? Ayons donc toujours en vue l'élément conservateur du pays. Par exemple, ici, dans la colonie, sur quoi repose ce salutaire élément?

Personne ne répondit. Itapécuru sourit de l'incapacité de son muet auditoire; il continua :

— Où est cet élément? Chez messieurs les négociants, les propriétaires, les colons établis; parmi enfin les classes respectables qui n'ont qu'à perdre... Ce n'est pas en les maltraitant qu'on atteindra à l'organisation sociale parfaite. Messieurs les *jacobins* ne comprennent pas ce principe admirable. Pour eux la politique consiste seulement à détruire, à jeter bas. Eh bien! c'est triste, car...

Robert, impatienté, s'était levé. Le juge de *direito* suspendit son discours.

— Bien, *seu doutor*. Je puis répondre à la colonie qu'il n'y a pas de possibilité que la criminelle échappe?

— La colonie sait que de par mes théories... repartit Itapécuru.

Mais Robert n'attendit pas le reste; d'un profond salut il prit congé. Le madré Pantoja se fau-fila derrière lui.

— Hé! Monsieur le greffier! Et nos papiers? interrogea le juge de *direito*, contrarié, et par-dessus tout vexé de rester seul, sans auditoire.

— Veuillez m'attendre un peu, je reviens, répondit le scribe sans se retourner. Et il s'esquiva sur les talons de l'Allemand.

— En voilà un drôle de procureur de la République, dit dans la rue Robert à « Maracajá ».

— Un toqué.

— Un toqué? Une canaille! Je vais écrire à Victoria, car il a besoin d'une leçon.

— C'est que... C'est que... bégaya le greffier embarrassé. Le diable, c'est que ces *jacobins* sont très forts... Tous se soutiennent... Une vraie confrérie... Et si l'État n'écoutait pas votre plainte?...

— Donnerwetter! jura l'Allemand.

Puis il poussivit dans la langue du pays :

— Elle est bien bonne! Ces messieurs recherchent notre aide aux élections : cinq cents voix dans la colonie seulement; et dès qu'il s'agit de punir un insolent qui passe son temps à nous insulter, plus personne!...

— Vous avez raison... vous avez raison. Écoutez, je vais moi-même écrire en secret au gouvernement et lui demander, pour le moins, le

changement de Brederodes. Le changement vous suffit... N'est-ce pas?

— Qu'il aille au diable!

— C'est cela... au diable, répéta l'autre machinalement.

— Alors... écrivez... J'y puis compter?

— Oh! avec moi, vous pouvez être sûr. Que ne ferais-je pas pour le parti? Mais, chut... Tout à fait entre nous. Parce que... vous savez... ces *jacobins*...

— Et ce procès? interrompit Robert en changeant de sujet. Vous voyez, le Cercle des négociants le demande. Réellement, c'est un cas monstrueux. La colonie ne saurait consentir à ce que l'affaire fût étouffée. Que ne dirait-on pas? Que les Allemandes de Cachoeiro sont des femmes perdues, et qu'elles jettent leurs enfants aux cochons...

— Ce cas est très grave; je comprends...

— Les *jacobins*, de qui vous parlez tant...

— Aïe! la politique!

— ...brailleraient, comme le doutor Brederodes. En outre, dans les autres colonies, à Itapeirim, à Benevides, partout, nos compatriotes iraient nous dénigrer. Non, il faut un exemple, pour qu'on se taise.

— Soyez tranquille, je répons du résultat.

— Et le procureur?

— N'avez-vous pas entendu? Avec son idée de se venger des colons, et aussi par rancune personnelle, pour des niaiseries, il poursuivra la fille jus-

qu'aux dernières limites. Il est têtù... Le juge de *direito*, celui-là, le pauvre homme, il est à nous, pas de doute...

— Oui, il est à moi, je puis le dire, proclama le négociant, tapant avec ostentation sur la poche de son paletot.

Pantoja sourit à ce geste.

— Quand au juge municipal... continua le greffier.

— C'est vrai... un particulier bien ennuyeux, ce docteur Maciel...

— N'en faites aucun cas... un imbécile. Il suffit de parler haut pour le faire marcher droit. Et puis, n'avons-nous pas Itapérucu et les témoins?... Et moi, votre serviteur, qui ferai ce que vous voudrez? conclut avec jactance le greffier.

— Oui, parfait, personne n'en doute. Allons, adieu, n'oubliez pas, hein!... la lettre...

Pantoja et l'Allemand se séparèrent en direction contraire. Mais presque aussitôt « Maracajá » revenant sur ses pas criait à l'autre :

— J'oubliais...

— Il s'approcha, et à voix basse :

— J'ai besoin urgent, aujourd'hui, de cent mille reis...

— Passez à la maison.

— Merci bien. Ce n'est pas pour moi, ajoutait-il tout de suite, mais pour la caisse du parti...

La prison de Cachoeiro, reste de l'ancienne bourgade, et antérieure à la colonisation, était

bien la plus vieille, la plus sordide des habitations de la ville. Les murs en étaient noirs et les grilles rouillées de la fenêtre presque descellées. Un corridor divisait la maison par moitié : d'un côté, le violon ; de l'autre, le logement des deux soldats de police qui servaient seuls de gardiens aux détenus. Le geôlier y apparaissait rarement ; on lui avait octroyé ce poste, ainsi qu'il est d'usage dans le pays, pour rémunérer ses services électoraux, en quoi il excellait. Une camaraderie fort relâchée régnait entre prisonniers et soldats. Les accusés séjournèrent là seulement durant le temps du procès ; une fois la condamnation prononcée, ils étaient dirigés sur les prisons de la capitale. Mais que de souffrances enduraient ces malheureux, presque privés d'aliments et de linge, dormant sur le plancher en une promiscuité bestiale, à l'humidité et dans la plus révoltante saleté !

Maria ne comprenait pas clairement pourquoi on l'avait incarcérée. Son intelligence somnolait encore ; à peine si de loin en loin quelque lueur des événements passés venaient éclairer son esprit. Alors seulement l'horrible tableau d'épouvante emplissait sa mémoire ; et la misérable s'exaltait, se débattait en gémissements, en supplications, en larmes, jusqu'à l'épuisement où sombrait à nouveau sa raison...

Milkau fut promptement informé du sort de Maria. Son cœur bondit d'indignation. Tout de suite il comprit, par instinct de bonté, à travers

la clarté de son âme, que derrière cette accusation un drame se tramait, tissu de lâcheté, de vengeance, de stupidité. Il eut la nausée de sa personnalité humaine, le mépris et la honte de soi, de la vie entière. Le douloureux moment approchait où son divin songe s'émietterait au souffle de la méchanceté. Qu'était donc ce qu'il jugeait, lui, être une douce union de bonté et d'oubli, sinon une mixture de toutes les vilenies sociales ?

L'après-midi de ce même jour, Milkau dit à Lentz :

— Je vais à Cachoeiro pour quelque temps.

— Qu'est-ce qui t'y attire donc ? questionna son ami.

— Ma sympathie pour cette malheureuse jeune fille...

— Tu me laisses pour cela ?... Tu abandonnes nos intérêts, notre colonie ?...

— C'est mon devoir, comme aussi le tien, ce secours.

— Je ne comprends pas, répliqua sèchement Lentz, attendant une réponse.

— Tu ne comprends pas, fit Milkau avec calme. Alors tu ne sens pas que cette infortunée est une victime ? Moi je la tiens pour telle ; dès lors mon devoir est de courir à son aide.

— Qui peut savoir la vérité ?

— Quand bien même elle ne serait pas innocente, ceux qui l'ont repoussée et réduite au désespoir sont les seuls responsables.

— Mais tu n'es pas en cause... il me semble... dit Lentz raillant.

— Tout homme est en cause dès qu'il y a de par le monde une souffrance.

Il partit seul. Lorsque, le lendemain, il arriva à Cachoeiro, la petite ville n'eut plus pour lui le charme de cette première matinée où naguère il l'avait saluée comme la fille du soleil et des eaux. La tristesse qu'il portait en lui se communiquait aux choses et mystérieusement détruisait l'ancien prestige du paysage. Un infernal soleil semblait châtier sans pitié les habitations et fixer sur les énormes roches le signe indélébile d'aridité et de stérilité. La rivière au chant monotone ne brisait plus qu'un filet d'eau contre les pierres noircies. Dans les rues boueuses, mal pavées, des maisons inégales s'élevaient sans art, construites à la diable, comme pour un campement de nomades : cahutes difformes, douloureusement nues, dessinant dans leurs lignes indécises de monstrueux profils. Enfin, par les rues de cette ville avortée circulait un peuple grossier, à l'air abruti et torturé de cupidité... En définitive, la nature revêtait un aspect sinistre, tragique, désolé; l'homme paraissait ridicule et mesquin.

L'unique désir de Milkau eût été de se trouver sans délai avec Maria. Il hésitait cependant par crainte de perdre d'un coup l'illusion qu'il conservait de son innocence et d'ouïr d'elle la lugubre confession du crime. Agité, tremblant, sous

l'impulsion de mille sentiments confus, il se dirigea vers la prison.

Un jeune mulâtre en uniforme et sans armes, la vareuse déboutonnée, était de planton à la porte. Milkau sollicita la permission de parler à la prisonnière. Sans se déranger le soldat montra d'une main lente, dans le corridor, la porte de la pièce où se trouvait Maria. Milkau entra, plein d'appréhension.

Les barreaux de la fenêtre arrêtaient la lumière au passage, et ce fut dans une clarté douteuse que le visiteur distingua Maria assise sur son lit de planches. A cette apparition la malheureuse se mit à trembler, et ni l'un ni l'autre ne put sur le moment articuler une parole. Maria courbait la tête sans oser regarder le visiteur; elle parvint enfin à le fixer en implorant sa pitié.

Pour Milkau, l'aspect minable de la prisonnière augmentait sa compassion. Tout ce qu'elle avait eu de gracieux, de séduisant, de délicatement féminin, s'était éteint; sur un corps décharné restait une face livide, trouée d'yeux scintillants où dansait la folie.

— Comme tu souffres... dit Milkau, en lui touchant légèrement le front.

Par le contact de cette main et le son de cette voix Maria reçut un fluide de tendresse étrange et de bonté jamais encore ressenti : jouissance subtile qu'elle goûta courbée, comme pour en recueillir toute la caresse, et qu'elle eût voulu prolonger indéfiniment. Sur les lèvres de l'infor-

tunée un sourire courut, un sourire enfantin et timide.

Milkau n'attendit pas qu'elle parlât; il prit les devants :

— Tu souffres... je sais... Mais tout cela va finir. Tu as tout un avenir de bonheur, de grand bonheur...

Et il s'assit sur l'unique chaise du lieu, attirant à soi la tête de Maria qui, sans force, le laissa caresser ses souples cheveux emmêlés et secs, pareils à un nid doré. Le front soumis s'inclina sur les genoux de Milkau... Celui-ci ne pouvait voir le visage, tourné vers la terre, mais à mesure que s'envolaient les mots il sentait sur son corps l'humidité des larmes...

— Il faut t'occuper de ta santé... Reprends tes esprits... Tu es si faible... et malade. Non, cela va finir... On aura pitié de ton sort. Tu sortiras d'ici. Et le bonheur te sourira encore...

Instinctivement il répugnait à l'accuser. Pourquoi invoquer là le spectre du crime? Peu à peu le pouvoir mystérieux de la bonté la ranimait et réveillait sa conscience endormie.

— Écoute. Je ne t'abandonnerai point, continua Milkau, et je dirai que la faute n'est pas à toi... Oui, c'est eux, les responsables... Ils te pardonneront et confesseront leur crime... Parce que... n'est-ce pas? Ce sont les plus coupables...

Maria tremblait. Instantanément ses larmes séchèrent. Et Milkau poursuivit, entraîné par le délicieux besoin de consoler.

— Ce fut en un moment d'hallucination... où tu n'étais plus toi... je le sais... la folie... Abandonnée, perdue, tu ne voulus point, malheureuse comme tu l'étais, voir ton enfant souffrir avec toi.

L'infortunée releva la tête, regarda Milkau d'un œil ferme, puis recula dans une épouvante jusqu'au fond de la pièce.

— Non... non..., murmura-t-elle haletante.

— Je te plains... N'aie aucune crainte, dit Milkau, cherchant à l'attirer.

— Non, va-t'en, va-t'en. Et d'un geste incertain elle l'éloignait d'elle.

— Malheureuse... Qui te restera si tu me repousses?

— Va-t'en, va-t'en... Mon Dieu ! Et ses mains crispées se tordaient.

— Non... Je reste pour te sauver, affirma Milkau, obstiné. Eux ne te pardonneront point... Ils te demanderont ce que tu as fait de ton enfant.

— Mon enfant... oui. mon enfant...

— Que tu as tué...

— Moi?

— Toi.

Dans le désir opiniâtre d'arracher une confession, de tout savoir, Milkau affolé s'égarait :

— Oui... toi... Meurtrière.

— Non... mon enfant... Non... Je ne me souviens plus... Ils me l'ont arraché pour le dévorer... Oh ! mon Dieu ! c'est horrible !

Et ses yeux plongeants et froids pénétraient

ceux de Milkau. Celui-ci, confus, s'était tu. Maintenant elle seule parlait.

— Meurtrière!... Mon fils! Oh! pourquoi venir me torturer jusqu'ici? Laisse-moi... laisse-moi.

En présence de ce désespoir, la fièvre de Milkau tomba.

— Maria, reprit-il d'une voix éteinte, je te le demande par tout ce que tu aimes : dis-moi que tu étais folle quand tu tuas l'enfant. Dis-le...

— Laisse-moi... laisse-moi, murmura la malheureuse.

— Non... je reste... je dois rester. C'est pour ton bien. Dis-moi tout.

Devant l'énergique décision qu'elle sentait au fond de ces paroles, Maria plia. Son esprit fragile se débattit encore pour lutter, mais elle tomba bientôt, vaincue, anéantie, aux pieds du dominateur.

— Je veux savoir... je le veux... insista Milkau.

La jeune femme attendait, maintenant soumise.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelé à ton aide quand tu te vis persécutée. Pourquoi? N'avais-tu donc plus confiance en moi?

— J'avais peur... honte... dit-elle, d'une voix imperceptible.

— Honte! Et c'est pour cela...

Il se tut, envahi d'infinie tristesse.

— Nature humaine! Honte! C'est la honte qui

qui te fis tuer ton enfant, malheureuse?... Tou enfant!

— Mais je n'ai tué personne, cria dans un effort la malheureuse.

— Ne nie point... On t'accuse...

— Des méchants!

— Alors qui l'a tué?... Allons, réponds, supplia Milkau anxieux.

Elle obéit.

— Au moment... je me croyais si loin... Je me suis vue mourir.

— Et puis?

— J'entendis à mon côté sa petite voix... Il pleurait. Mon Dieu! Ensuite un grognement de porcs autour de nous... qui s'élancent sur lui... et se mettent à dévorer... dévorer...

Ces fragments de phrases suffirent à illuminer l'esprit de Milkau; son imagination exacerbée par la sympathie lui représenta l'abominable scène. D'un mouvement tendre et passionné il attira vers lui la prisonnière.

— Viens! Écoute!

A cette voix pleine de douceur, Maria, docile, s'approcha du jeune homme, se courba de nouveau sur ses genoux; alors, dans cet antre infect, les deux infortunés s'efforcèrent de reconstituer la lugubre scène :

— Tu te sens défaillir... un vertige t'enveloppe.

— Et les animaux...

— ... s'approchent... le sang coule.

- L'enfant... l'enfant...
- ... vagit à tes pieds...
- Et les porcs...
- ... se précipitent sur lui...
- Mon fils!
- Tu reviens à toi et vois au loin ton fils ensanglanté... en lambeaux, aux dents des animaux...
- Mon enfant!
- On t'interroge... Nul n'écoute tes protestations. Tu es accusée, et l'on t'arrête.
- Et me voici... maudite... prisonnière... Il ne me reste plus rien... plus rien.

A partir de ce moment l'existence de Milkau se transforma une fois encore. Toutes les forces de son cœur il les dirigea vers la défense et le salut de Maria. Bien que le procès tardât à commencer Milkau ne quitta point la malheureuse : il lui fit maintes visites, et comme elle était l'unique prisonnière les gardes lui laissaient libre entrée. Maria finit par sentir de la joie à sa misère. Souvent, prise à la voix, à la douceur de son ami, elle oubliait son infortune. Lui, de son côté, à la voir journellement, finit par éprouver un véritable charme à sonder cette âme primitive, riche d'émotion et d'ingénuité. Au cours de leurs entretiens il lui contait ses voyages, sa vie de pèlerin à travers le monde, dont elle suivait avidement tous les épisodes. Ils erraient ensemble parmi les petites

villes rhénanes en ressuscitant leurs légendes, ou escaladaient les Alpes et leurs glaciers étincelants au soleil mourant... Ils traversaient les cités tumultueuses où erre la faim... Ou bien, en pleine mer, tous deux voguaient, balancés par les vents, poussés par la tempête. Il lui disait encore les traîtrises de l'Océan Glacial quand passent les blancs navires, dans la phosphorescence des nuits polaires. D'autres fois enfin il lui lisait des poèmes; elle n'en percevait pas toujours le sens exact, mais elle vibrait à leur mystérieuse musique et pleurait éperdument, sans savoir.

Milkau commençait à être noté dans la ville, où l'on observait son étrange conduite. Comme il advient partout les plus indignes conjectures trouvèrent créance. Le bruit s'accrédita qu'il était l'amant de Maria. Et une haine collective naquit contre l'homme resté fidèle — et complice évidemment — à la femme qui lui avait tué son enfant. On l'évitait; chez Robert Schulz même, fournisseur de sa colonie, on lui marqua du mépris. Mais Milkau, plein de sa force, plein de sa supériorité d'âme, acceptait son rôle d'ennemi commun. Ainsi mis à l'écart il devait, les jours où il n'allait pas à la prison, se promener seul en dehors de la ville.

A quelque temps de là, Felicissimo vint à Cachoeiro et prit logement à l'hôtel de Milkau. Le céarense, nature droite et affable, ne partagea point les idées préconçues de la population et resta le compagnon de promenade de Milkau,

sans essayer jamais de percer le mystère de ses mutismes prolongés.

Au retour d'une de leurs silencieuses excursions ils rentraient en ville par la rue principale quand un mouvement inusité attira leur attention. Aux portes des boutiques, sur la chaussée, habitants, muletiers, colons suivaient des yeux un groupe mouvant. C'était Maria que deux soldats conduisaient au tribunal. Le visage de la malheureuse était d'une lividité que la lumière crue du jour rendait cadavérique.

Milkau laissa passer cette vision de l'innocence trainée au martyre. Déjà lointaine elle se perdait, s'éteignait... quand, d'un brusque élan, le jeune homme se précipita dans la direction du tribunal. Ému de compassion, l'arpenteur ne chercha point à retenir son ami.

A cette audience d'autres succédèrent auxquelles jamais ne manqua Milkau. Les témoins déposèrent tous en termes identiques contre l'inculpée. Si ténue était la toile tissée qu'il devenait impossible au défenseur d'en rompre la trame. Le siège de juge était occupé par Pedro Maciel. Très intelligemment et impartialement celui-ci dirigeait l'instruction, mais sa droiture, sa bienveillance, tout devait être inutile. A l'issue des audiences il se plaisait à converser avec Milkau qui ne quittait plus le tribunal. Ce dernier, de son côté, découvrait chez le juge municipal une merveilleuse nature, et il l'estimait chaque jour davantage. Non que la situation du magistrat lui

imposât, car en présence d'un de ses semblables Milkau éliminait les séparations que crée la société, ignorant d'instinct les vaines classifications de position, de fortune, de race, et n'acceptant qu'une seule supériorité, la supériorité morale.

Les journées de la vie accablante de Porto-de-Cachoeiro se succédaient sans modification pour Milkau lorsqu'un soir, à son retour de la prison, il vit venir à lui Felicissimo tout alarmé.

— Quel malheur! quel malheur! cria le césarèse.

— Qu'y a-t-il?

— Un affreux accident!... Le petit Fritz, le fils d'Otto Bauer, vient d'être écrasé sous une barrique de vin dans le magasin du père.

— Le pauvre enfant! Où est la maison?

— Un peu plus bas, indiqua Felicissimo. J'ai prévenu le médecin et j'y retourne.

— Je vous suis.

Ils trouvèrent la demeure d'Otto Bauer en effervescence. Mue par la familiarité de la compassion, la foule des voisins envahissait la chambre où l'enfant, qu'on avait étendu sur une table, achevait de mourir. Penchée sur lui, la mère, jeune encore, le dévorait des yeux; et le père, ployé sous le désastre, arpentait la pièce en tous sens.

Par moments, le petit Fritz agitait les bras. Un peu d'écume sanglante sortait de sa bouche écarlate, et ses yeux bleus aux pupilles dilatées semblaient, à force de s'élargir, vouloir sortir de

l'orbite. La tête était intacte, le coup ayant porté sur le thorax.

— Pauvre enfant ! gémit Milkau, ne doutant point de la mort. Derrière lui une voix demanda :

— Ne pouvez-vous rien pour le sauver ?

En se retournant Milkau aperçut Joca. La douleur donnait à sa physionomie un masque de satyre en pleurs. L'enfant était en effet le chéri du muletier : à chacun de ses passages dans la ville les parents le confiaient à sa vigilance presque maternelle ; et le mulâtre se montrait fier d'avoir guidé les premiers pas de son Fritz. Milkau se sentit remué devant cette face d'homme primitif et barbare ruisselante de larmes, et il entreprit de suite, mais sans le moindre espoir, divers pansements. Peu après arriva le médecin ; d'un coup d'œil jugeant les soins déjà donnés, celui-ci murmura en hochant la tête :

— C'est là tout ce que l'on pouvait faire... rien d'autre à tenter.

Et dans les tortures de la méningite le petit Fritz expira. A la veillée du mort toute la famille fut là, silencieuse et recueillie ; le bercement de la chute d'eau voisine, qui rendait le silence plus oppressant encore, et la fatigue du cœur, engourdirent, puis endormirent les assistants. La faible clarté des cierges dessinait un fugitif profil de vieille, la bisaïeule du bébé, créature quasi-éteinte, incorporelle, d'une transparence vitreuse, un reste de vie concentré dans les yeux clairs, à la scintillation sinistre... La mère de

Fritz ferma elle aussi les paupières ; l'assoupissement apaisa sa respiration ; l'incarnat de ses joues tuméfiées s'atténua insensiblement jusqu'à l'absolute pâleur... En même temps, le visage se rassérénait, prenait une expression calme et reposée. C'était une belle femme, à la chevelure pleine et noire, au profil délicat. Chez elle tout exprimait force et santé. Une douleur poignante serrait le cœur à voir cette jeune mère au visage gracieux et souriant tourné vers son fils sans vie... Dans un angle de la salle, l'image de la Vierge éclairée par une veilleuse présidait à la mort.

La famille catholique se révélait là. Et Milkau, pris à l'admirable symbole, songea. Il eut cette impression que le culte tout entier allait se restreignant autour de la Vierge Marie. Il revit dans les temples et les cathédrales visités jadis l'attirance singulière des autels dédiés à la Vierge, et le demi-abandon dans lequel restaient les autres, même ceux du Christ. Quelle raison à cette préférence des fidèles ? Une plus intime conformité peut-être entre le genre humain et la femme. Cette tendance universelle à exalter déesses et saintes aurait ainsi des origines très lointaines, et atteindrait sa plénitude aujourd'hui dans le culte de Marie, éliminant, absorbant insensiblement tous les autres.

Milkau passa la nuit à reconforter la famille. Lui aussi cependant était abattu. En regardant le petit cadavre il pensait :

— Elle est douloureuse plus que toute autre

la mort de l'enfant. C'est la fin de l'inachevé, de l'à peine tenté... chose qui devait nous compléter... Ceux qui meurent sans avoir vécu, — ébauche d'existence, — laissent en nos âmes une torturante pitié. Quand meurt un enfant, nous mourons un peu aussi, parce qu'avec lui s'évanouit une partie de nos illusions.

L'enterrement eut lieu le lendemain. Toute la population, en spontanéité de sentiment, prit sa part de la tristesse collective.

La matinée était limpide et bleue. Une fanfare aux sons éclatants, comme pour des funérailles d'anges, marchait en tête du cortège. Partout le travail avait cessé. Les enfants des écoles, vêtus de blanc, prirent la file. De chaque maison, de chaque boutique, les gens sortaient pour se joindre au convoi. Les ennemis même, les concurrents du père Fritz, apportèrent des fleurs, et pour un jour firent trêve à leurs griefs.

Sauf Brederodes qui ne pardonnait jamais à l'étranger, fût-ce dans l'infortune, les autorités brésiliennes étaient présentes. Le cortège parcourut ainsi la rue centrale. Parmi les porteurs se trouvait Joca dont la pensée ne quittait point l'enfant aimé, endormi là sous son coquet costume de marin, dans la légère nacelle de pourpre et d'or (1), pour un voyage au ciel.

En quittant la rue l'enterrement se dirigea, par

(1) Les corbillards d'enfants, au Brésil, sont rouges et rehaussés d'or.

le bord de la rivière, vers la prison, sise près du cimetière. En passant, la musique jeta les notes claires de ses cuivres, et Maria, qui ne savait rien, sentit une fraîche clarté baigner son âme. Elle vint se poster à sa grille, dissimulée dans la pénombre. Le convoi approchait... Maria observa : son regard halluciné pénétra le cercueil... Derrière la mort passait encore le triomphe, la victoire de la force... A cet instant il lui sembla percevoir, confondues dans l'harmonie des sons, d'autres bruits, sourds, étouffés, venus de loin, mais si persistants qu'ils dominaient l'éclat des instruments... Maria, sous la suggestion de sa sensibilité exaspérée, entendait, voyait les funérailles de son propre enfant, conduites par une musique macabre faite de grognements d'animaux... La figure décomposée, cheveux pendants, lèvres serrées, elle resta là, cramponnée à ses barreaux. De toute cette multitude, seul Milkau jeta vers elle un regard d'infinie compassion. L'épouvante détournait les yeux de la sinistre figure... La colonie passa, unie dans la pitié comme dans la haine.

X

Chaque jour, Paulo Maciel retenait maintenant Milkau longuement chez lui après les audiences ; et de nobles et dignes causeries firent naître l'amitié entre les deux hommes. Pour Maciel surtout, qui se sentait isolé dans le pays, ces moments-là étaient sacrés ; ils lui laissaient un parfum de liberté ; et jamais, depuis que le subtil venin du doute avait effleuré son âme, il ne s'était senti aussi heureux.

— Je ne vois aucun moyen d'éviter le fatal dénouement de l'instruction, dit le magistrat, en réponse à une question de Milkau, après que tous deux se furent enfermés dans le bureau.

— Comment ? Seriez-vous donc convaincu de la culpabilité de Maria Perutz, demanda Milkau inquiet.

— Mon ami, je ne suis convaincu de rien... je vous explique seulement que les dépositions ont établi la preuve ; la mise en accusation en découlera, puis la condamnation...

— Mais les témoins, interrompit Milkau, ont été travaillés en vue de cette malheureuse conclusion.

— A qui le dites-vous? N'en est-il pas toujours ainsi chez nous? Pas un seul procès où l'on puisse faire justice. Je vous le dis, moi qui suis juge. Qu'expriment mes sentences sur la vérité des faits? Rien... Pensez-vous que mon désir ne serait point de réagir? Inutile : quand les dossiers me parviennent ils contiennent un tel assemblage de faussetés que je n'ai plus qu'à capituler. N'est-ce pas désespérant?

— C'est horrible...

— Un pays sans justice n'est pas un pays habitable, c'est une agglomération de barbares... affirma Maciel dans son penchant à généraliser.

— Au Brésil, la loi n'existe pas : personne n'y est garanti, continua-t-il. Les procès sont conduits de telle manière que le danger y est constant. Qu'un homme ici ait l'idée de s'approprier les biens d'un autre, il trouvera dans notre système judiciaire et dans la façon dont sont menés les procès, une aide à sa criminelle intention. Et si cet homme est puissant, oh! alors, nul ne peut le gêner... pas même moi... conclut-il.

— Dans le monde entier la justice est une illusion, interrompit Milkau.

— Mais au Brésil, pire est la situation, parce qu'il ne s'agit point là de quelques rares éclipses de la justice.

Sans ajouter un mot, Milkau demeura pensif à écouter le jeune magistrat, qui poursuivait sous l'impulsion d'un désir de confession, de soulagement.

— Ceci, que nous appelons nation, n'est rien, je vous le répète; peut-être y eut-il naguère apparence de liberté et de justice, en tout cas, aujourd'hui, tout est bien fini. Un cadavre qui se décompose, notre pauvre Brésil... Les vautours s'abattent dessus...

— D'où viendraient-ils?

— De toutes parts : d'Europe, des États-Unis... la conquête...

— Je n'en crois rien, assura Milkau.

— Ils viendront. Comment pourrons-nous résister, du train dont vont les choses? Où trouver un soutien moral à notre indépendance, si au dedans il n'y a que désordre et désespérance? Le pays est en proie à une véritable crise de caractère. Pas une vertu fondamentale...

— De caractère de race, expliqua Milkau.

— Oui, mon ami. Ici la race ne se distingue par aucune vertu conservatrice; il n'existe pas de fonds moral commun. J'ajouterai : il n'y a pas deux Brésiliens semblables. Ce serait une tâche futile que vouloir établir d'après chacun de nous le tableau des vertus et des défauts de la communauté. Quelle est — pour changer de point de vue — notre vertu sociale? La bravoure, cette vertu rudimentaire et en quelque sorte instinctive, nous ne la possédons même pas avec équilibre et constance, et dans un sens supérieur. La vaillance est ici une impulsion nerveuse. Voyez nos guerres : de combien de lâchetés n'emplissent-elles pas notre mémoire? Il fut un temps où

l'on proclamait notre pitié, notre bonté; mais collectivement, en tant que nation, nous sommes si méchants, hystériquement, inutilement méchants!

Il se tut, comme plongé dans de sombres souvenirs. Milkau, ému des tortures qu'il devinait dans cette âme de Brésilien, le regardait, plein d'une immense sympathie.

— Observez ce qui se passe au point de vue du patriotisme, poursuivit Maciel. Au Brésil, la grande masse du peuple ignore ce sentiment; ce qui domine c'est un cosmopolitisme dissolvant, qui loin d'être l'expression d'une large et généreuse philosophie, est tout au plus symptôme d'inertie morale ou indice de la perte précoce d'un sentiment qui eût dû s'allier avec l'état arriéré de notre culture. Notez que le petit nombre de nos patriotes sont encore des hommes de haine, de sang, en un mot et logiquement des sauvages.

— Il n'y a aucun doute, exposa Milkau, intéressé par la franche analyse de Maciel, qu'une disparité profonde n'existe entre les diverses couches de la population. Le manque d'homogénéité est peut-être la plus grande cause de ce déséquilibre, de cette instabilité...

Le juge réfléchit, et se penchant sur la table, tourné vers Milkau, il répliqua d'un ton décisif et vibrant :

— Vous avez raison. La société brésilienne offre un singulier aspect de décrépitude et de

puérilité. La décadence est ici un mélange douloureux de la sauvagerie des peuples qui naissent au monde et de l'épuisement des races finies. Générale est la confusion. Des courants d'immoralité fluent à la surface sans rencontrer de résistance en aucune institution. Une nation pareille est préparée au pire des maux qui puissent fondre sur les peuples : l'installation de gouvernements arbitraires et despotiques. Si la société est œuvre de suggestion, qu'attendre des sentiments, de l'idéalisation des masses incultes, quand leur imagination est obscurcie par le spectacle de la perversion la plus effrénée des gouvernants? Quelles réactions ne provoquera pas en ces cerveaux obscurs l'aversion des conducteurs de peuples pour tout idéal, pour les choses supérieures, et leur appétit de prébendes et de lucre! Et ce n'est pas seulement le gouvernement. C'est la magistrature servile, toute prête à exploiter les restes de la fortune privée; ce sont les fonctionnaires, les militaires, le clergé, tout cela entraîné sur une pente où ils glissent et se déchirent.

Nerveux, il se leva, ouvrit la fenêtre donnant sur la rivière et se mit, absorbé et la pensée lointaine, à contempler la chute d'eau; une douce et molle pénombre crépusculaire envahissait l'appartement. Milkau, sans bouger de place, crut devoir rappeler et énumérer à son interlocuteur les mille beautés de la nature brésilienne.

Maciel se retourna et dit :

— C'est encore un avantage de vivre en pleine campagne, à cette heure ténébreuse... Au moins avons-nous le calme, la tranquillité de la vie de famille. Mais cela pour combien de temps?... je l'ignore... le climat... La gangrène envahit le corps de la nation... La famille se désagrège sous l'impérieuse force des vices.

Il s'arrêta. Et, comme pour résumer toutes ses rancœurs et ses aspirations, il murmura sourdement :

— Mon désir est de lâcher tout cela, de m'expatrier, d'abandonner le pays pour aller vivre avec les miens en quelque coin de l'Europe. L'Europe!... L'Europe!... Oui, au moins jusqu'à ce que soit passée la crise.

Et comme s'il se fût senti soulevé par une expansion de ses plus intimes fibres, Maciel d'un effort se contint et subitement se tut en fixant l'étranger de ses yeux humides et rougis.

Milkau lui parla avec délicatesse, et ses paroles tombaient fraîches et consolantes sur ce cœur ulcéré.

— Je ne veux enlever, disait-il, aucune valeur à vos jugements, mais souvenez-vous qu'il n'est point de société à l'abri de ces accès maladifs, ou mieux qu'il n'y a rien de fixe, d'éternel. Tout est éphémère, tout se meut dans une crise qui est la recherche incessante de perpétuelles combinaisons d'être. D'autre part, cette terreur qui vous vient des événements présents est aussi pour un peu question de perspective. Quand nous évo-

luons parmi eux tout nous apparaît ou grandiose ou ridicule, parfois terrible, formidable, voué à l'irréremédiable désagrégation; mais plus tard, avec le recul, décroît l'importance de ces événements; bientôt même ils finissent par nous paraître normaux, voire agréables, et nous les exaltons comme une ingénieuse expression de temps meilleurs, qui sont bien entendu toujours les temps passés. Laissez que je vous rapporte une vieille image : supposons-nous en pleine mer, ballottés sur les flots : le spectacle de l'océan nous emplît de terreur; mais si une fois la traversée terminée nous contemplons le large de la terre ferme, alors les mouvements des vagues nous font sourire.

Et Maciel sourit lui aussi à la métaphore.

— Très bien, fit-il, redevenu soudain jovial, mais ici c'est une véritable tourmente qui passe...

— Cela est naturel, et comment en serait-il autrement? De ce que j'ai observé et quelque peu deviné, c'est une conséquence de la primitive formation de la nation. Dès le principe il y eut les vainqueurs et les vaincus, sous forme de maîtres et d'esclaves, ceux-ci luttant deux siècles durant pour vaincre ceux-là. Toutes les révolutions de l'histoire brésilienne ont la signification d'une lutte de classe : dominés contre dominateurs. Pendant longtemps le peuple brésilien ne fut que l'expression nominale d'un assemblage de races et de castes distinctes. Et cela se fut maintenu des siècles si la sensualité des conqué-

rants ne s'était chargée de démanteler les murs de séparation en formant cette race intermédiaire de métis, lien, point de suture national, dont l'accroissement progressif de force fera bientôt crouler les lignes de défense de l'opprimeur... Et lorsque enfin l'armée cessa d'être l'apanage du blanc et qu'elle passa sous la domination du métis, la révolte ne fut plus qu'une revanche des opprimés, lesquels fondèrent sur-le-champ des institutions destinées à durer un certain temps par leur propre force, en momentanée harmonie avec les intérêts psychologiques qui les créèrent... Il fallait ce choc de l'inconscient pour aboutir à ce que l'on cherchait à obtenir par d'autres moyens depuis des siècles : la nationalité.

— Bravo! applaudit Maciel. Voilà l'explication du triomphe et du prestige de notre « Maracajà ».

— Celui-là est le représentatif, affirma Milkau, riant aussi.

— Je vois, en effet; c'est cela même, commenta le juge. Il fallait que de nos espèces humaines dissemblables se formât un type métis, lequel mieux adapté à la nature, à l'ambient physique, et devenu l'expression des qualités moyennes de tous, fût le vainqueur et éliminât les extrêmes générateurs. Parfait... Pantoja n'est certes point un individu isolé. Ceux qui tendent à nous gouverner, ceux dont on accepte avec le plus de facilité l'autorité, appartiennent à ce

même type de mulâtres. Le Brésil, en définitive, est à eux...

Paulo Maciel s'arrêta, puis tout en fixant ses mains blanches et longues, il continua avec un sourire ironique :

— Il n'y a pas de doute ; si j'avais quelques gouttes de sang africain je ne serais certainement pas ici à me lamenter... Mon équilibre avec le pays serait définitif... Pantoja, Bréderodes... ceux-là ne vont-ils point d'un pas ferme et sûr ? Ne sont-ils pas les maîtres ? Que ne suis-je né mulâtre...

Le petit monde de la colonie, subjugué par le greffier, se représenta dans l'esprit de Milkau comme un clair résumé de tout le pays. Les nationaux qui y dominaient étaient fatalement issus du noyau de fusion des races ; et ce jeune homme à l'intelligence plus affinée, d'une sensibilité plus aiguisée, se trouvait vaincu, annihilé par les autres. Avait-il donc raison ? Lui manquait-il la goutte de sang noir qui eût équilibré tout en lui et autour de lui ?

— Vous le voyez, mon ami, c'est fatal, dit négligemment Maciel. Pas de salut possible ; incapacité de race pour la civilisation...

— Non, non. N'allez pas conclure ainsi de mes réflexions. La crise est déterminée ici par la divergence des états de civilisation où sont parvenues les diverses classes de la nation. Il faut entre elles une identification moins superficielle, et c'est cela qui péniblement commence à se pro-

duire. Il n'est pas de race capable ou incapable de civilisation ; la trame de l'histoire est un processus de fusion ; seules les races stationnaires, je veux dire celles qui ne se fondent avec nulle autre, blanche ou noire, se maintiennent à l'état sauvage. Sans le mélange fatal des peuples avancés avec des populations arriérées, la civilisation n'eût point progressé. Au Brésil, soyez-en convaincu, la culture se développera sur ce propre fonds de population métisse ; déjà s'est produit le choc de fusion créatrice. Rien ne peut désormais entraver son essor, ni la couleur de la peau, ni la rudesse du cheveu. Dans un avenir lointain, la période des mulâtres passera, l'ère des nouveaux blancs venus de la récente invasion lui succédera, et ces derniers accepteront avec reconnaissance le patrimoine de leurs prédécesseurs métis qui auront marqué leur passage d'une empreinte quelconque, car rien ne passe inutilement sur terre...

— Avant longtemps ce pays sera blanc, soupira Maciel ; quand les armées d'Europe seront venues le conquérir.

— Cette Europe vers qui tournent vos yeux de rêveurs, vos âmes fatiguées, avides de culture, de bonheur, d'art, de vie, cette Europe souffre elle aussi du mal qui désagrège et tue. Ne vous laissez point éblouir par l'éclat factice de sa civilisation, par l'inutile force de ses armées, par le lustre dangereux de son génie. Ne la redoutez ni ne l'enviez. Comme vous elle s'agite dans la déses-

pérance, elle se consume dans la haine, elle est dévorée par les dissensions. Là aussi se livre la vieille et tragique bataille de maîtres contre esclaves... Où trouver la paix de la conscience et la tranquillité dans la joie, si sans cesse à vos côtés quelqu'un meurt de faim?... C'est une société mourante, non le monde que vous rêvez. Et pour conserver ces ruines les gouvernants arment les hommes les uns contre les autres; ils entretiennent en eux par le pillage les féroces appétits ancestraux. Rien de ce qui constitue la vie courante ne correspond plus aux principes fondamentaux de la vie... Les lois, nées de sources impures pour tuer la liberté, n'expriment nullement le droit nouveau; elles servent de bouclier au gouvernement et à la fortune. Grâce à ces lois les peuples ont atteint à cet excès de puissance qui est l'indice initial de décadence; notre humanité paraît sans racines dans le sol, et passagère insoucieuse de ceux qui viendront après elle, demain la trouvera morte.

L'esprit des époques révolues anime encore débilement le monde... Les races ont perdu tout sentiment guerrier, cependant elles continuent de s'armer; les peuples ont abandonné les religions, cependant ils conservent cultes et temples... L'art n'exprime ni la vie ni l'âme du moment; la poésie se tourne vers le passé, et sa langue subtile et mièvre, sans sève ni vigueur, ne reflète nullement la pensée des hommes nouveaux. Non, ne craignez point que cette huma-

nité-là vienne vous asservir; avant qu'elle se dresse contre vous elle se sera émiettée. D'ici peu ses armées seront tombées en poussière au souffle bienfaisant qui envahit, balaie tout, haleine sacrée de ces divinités futures, forces rédemptrices de la science, de l'industrie, de l'art, de l'intelligence, de la haine et de l'amour, et de mille autres puissances encore inconnues, mystérieuses et saintes... Déjà les positions tombent au pouvoir de ceux-là mêmes qui les tiennent en dédain.

— C'est un grand mal, dit involontairement Maciel, d'une voix imperceptible.

— Mais le premier pas sera un grand bien. Que l'armée, la magistrature, le gouvernement, le parlement, la diplomatie, l'université, et tout ce qui doit mourir, tombe aux mains de ceux qui jugent ces institutions dispensatrices du mal, ou créations grossières et ridicules, alors les armées sont immobilisées...

— Ne sera-ce point la conquête finale du pays qui le premier aura subi cette épreuve? risqua le jeune Brésilien.

— Si de telles conséquences devaient en résulter elles seraient si fugaces et passagères que nous ne devons pas nous en préoccuper. La domination du vainqueur de ces luttes inférieures ne saurait être que momentanée, parce que les invisibles forces de résurrection se communiquent secrètement parmi les hommes d'un même groupe de culture, et que toutes con-

duisent à un résultat identique, en quelque lieu de la planète qu'elles se manifestent. Le Brésil, détaché de la nébuleuse initiale, est entré dans le cycle commun pour endurer avec nous les mêmes sacrifices, subir les mêmes transformations, et par une similitude de destin plus profonde qu'apparente, rêver les mêmes rêves...

Milkau parti, le juge se mit à songer à tout ce qu'il venait si délicieusement d'entrevoir en cette transfiguration attendue du monde, ces aspirations à de nouvelles et plus belles expressions de vie, cette espérance lumineuse et fétichiste... Pourtant malgré l'éblouissement de la vision les tristesses du moment reprenaient le dessus.

— Tout croule autour de moi. Déjà l'on ne s'entend plus, et, considéré comme étranger, je ne sentirai bientôt plus rien de commun en moi avec les hommes de ma propre terre... Il ne me reste plus guère que la tranquillité de la famille, cet amour de femme qui me reconforte et cette enfant qui nous redonne un peu de jeunesse, alors qu'autour de moi se fait le vide.

N'entendant plus aucun bruit dans le bureau de son mari, la femme de Paulo Maciel y entra discrètement, ainsi qu'elle avait coutume chaque soir avant le dîner. C'était une femme encore très jeune, svelte et un peu maigre; la pâleur brésilienne, maladive et diaphane, agrandissait

ses yeux noirs. Elle s'assit à sa place favorite, et tendrement s'inclina vers son mari, plongé dans le rêve. Sous ce regard au charme qui le fascinait toujours Maciel se calma ; bien vite oublieux des angoisses et des vaines révoltes, il se laissa entraîner au ravissement d'une douce causerie. La nuit vint les envelopper de sa tendresse mystérieuse : ce fut une volupté chaste et subtile.

Un bruit de pas menus et précipités soudain les secoua de leur assoupissement ; une fillette, la figure décomposée, pénétrait dans la pièce. Elle tomba dans les bras de la jeune femme.

— Maman !

Stupéfaite, celle-ci serrait le petit corps.

— Gloria ! Ma Gloria ! murmura-t-elle.

Le mari s'approcha ; il appuya ses lèvres sur les menottes de la fillette.

— Calmez-vous toutes deux, dit-il.

A ce moment la bonne entrait. A l'aide de gestes et de cris elle expliqua les causes de l'affliction de l'enfant. Elles passaient dans la rue lorsque plusieurs mendiante, des immigrantes, les avaient entourées en demandant l'aumône ; leurs mains osseuses se tendaient vers les bijoux, et l'une des pauvresses, plus hardie, baisa la joue de l'enfant, tout en s'efforçant de lui retirer son bracelet ; un gamin, après avoir dénoué le ruban de ses cheveux s'était enfui en ricanant. La bonne avait tenu tête à la bande à coups d'ombrelle ; bagarre... bref, sans l'intervention de deux passants la lutte durerait encore. A grand'

peine elles purent enfin s'échapper sous une bordée d'imprécations.

Pour atténuer chez l'enfant la naturelle et invincible horreur des pauvres, Paulo Maciel tenta de donner à l'incident une tournure comique, en se moquant de ses craintes. Indécise, l'enfant dévisageait son père, mais la peur lui avait communiqué le sens du réel, et les diversions qu'imaginèrent les parents n'eurent point de succès. Les cinq ans de l'enfant avaient déjà eu à subir certains accès d'une fantaisie étrange et morbide, sorte de maladie de l'âme.

— J'ai peur, maman, dit-elle.

Des hoquets hystériques suivirent; puis vint l'assoupissement. Ses lèvres remuaient comme pour prononcer des mots qui ne sortaient pas, et les deux visages penchés sur le front enfantin obsédé de cauchemar, épiaient un son de la voix aimée.

— N'avons-nous pas été comme eux, dis, maman? murmura Gloria faiblement.

L'épouse du juge ne mesura pas tout de suite la portée de cette réflexion d'enfant, mais sitôt qu'elle en eût saisi le sens elle fut consternée, Maciel, qui s'était mis à lire, laissa tomber son livre et fixa la fillette.

— Oui, maman, il y a longtemps, et c'était bien loin d'ici, en d'autres pays. Nous allions par les rues à toute heure; nous y dormions; et vous me portiez quand je n'en pouvais plus; papa me battait.

A ce souvenir, sa physionomie se transfigurait, et tournée vers la fenêtre, elle semblait faire appel à des jours passés. Les parents songeaient.

— Vous rappelez-vous, quand nous quêtions pour avoir à manger? Vous me pinciez pour me faire pleurer, et me poussiez dans les boutiques à demander du pain...

— Gloria, dit Maciel, quelles bêtises nous contes-tu là? Ne parle pas ainsi...

L'enfant tourna vers lui son visage, et, calmée, se tut un instant. On entendit un gros soupir. Puis bientôt, comme irrésistiblement :

— Oh! quel froid il faisait là-bas. Ici, pas de neige, on ne grelotte jamais. Pourquoi, dites, maman? Vous souvenez-vous, ce chapeau que vous prîtes à une petite pour me le donner. On courut après nous. Mais nous nous cachâmes dans une maison obscure, et je gardai mon joli chapeau...

— Gloria, Gloria, eut la force de dire la mère.

Paulo Maciel se leva; il prit dans ses bras la fillette; et lui montrant des images précipitamment tirées d'une armoire :

— Je te les donne si tu ne dis plus de choses déraisonnables.

Elle le paya d'un baiser, et Maciel crut avoir ramené l'esprit de l'enfant aux réalités. Mais l'accalmie fut courte.

— Maman, dit l'enfant voyant sa mère en larmes, maman, ne pleurez plus; n'avez-vous pas

beaucoup d'argent, maintenant? Vous n'êtes plus battue...

Il faisait très sombre, la bonne tardait à apporter la lampe. Dans l'absolu repos de la maison les paroles, comme l'image et la voix d'un horrible passé surgi dans ce milieu de félicité, prenaient des sons effrayants. Cependant Maciel goûtait un plaisir intellectuel, absurde et raffiné, à cette évocation des sombres visions de l'enfant...

— Vous n'étiez point, maman, comme à présent, si bonne pour moi. Je n'avais pas de poupée, je n'avais ni gouvernante ni même de lit... Et vous, ni toilettes, ni argent, ni bagues... Votre bracelet, n'est-ce pas un homme qui vous en fit cadeau... lorsque papa se mit en colère... et qu'il vous battit?...

La malheureuse femme, défaillante, crut voir des larmes perler aux yeux de son mari.

— L'homme coucha chez nous après que papa eût été pris par les soldats. Il me donnait des sous; il disait que j'étais sa fille... Puis papa revint... une autre femme lui conta tout...

D'un effort désespéré, Paulo s'avançant, ébaucha dans l'espace d'inutiles gestes pour clore cette bouche maudite et innocente.

— Maman aussi mordit la main d'une petite fille pour lui retirer sa bague. J'ai vu... Papa, où est-il l'homme que vous avez voulu tuer un jour avec votre couteau?

Puis, sans transition, elle se tournait vers la mère :

— Demain j'irai me promener avec ma robe rose ; et j'emporterai ma plus grande poupée, ma Dulce ?

Avec des mots d'excuse la bonne entrain, une bougie à la main.

— Émilia, Émilia, demain... cria Gloria à ses trouses.

La femme se jeta dans les bras de son mari et s'y tint blottie. Serrés l'un contre l'autre, écrasés sous la sensation, ils regardaient courir la fillette. Leur charité amoureuse cueillait les fruits amers de Chanaan : deux ans auparavant, en un grand désespoir de stérilité, ils avaient ouvert leur cœur à cette fille d'immigrants espagnols. Et maintenant, des cellules obscures de la petite créature surgissaient devant eux, tel un châtiment, l'existence d'un autre couple, un passé inconnu...

XI

Lentz vaguait sur les rives désertes du Rio-Doce, et son esprit tourmenté par la solitude se repliait en lui-même. Partout une sénérilité désespérante l'écrasait, le ciel profond se dédoublant dans les lointains; le soleil embrasant un monde inerte, mort. L'âme du solitaire s'exaltait sous l'implacable beauté du silence, et tout en cheminant il maudissait cet impassible univers. Pris dans une telle conspiration de calme, de solitude, de lumière, d'infini, son esprit d'homme délire. Et ce délire éteint au fond de sa mémoire les origines de l'existence; le passé n'est plus; tout : forme délicieuse des choses, courant clair des eaux, arbres silencieux et discrets, cieux, soleil, monts, nues, pour lui tout semble l'expression de vies éteintes, d'êtres en gestation, préparant dans l'extase la couche admirable que trouvera le premier homme à son éveil à la vie. Et une nouvelle existence sous des formes nouvelles va commencer...

Lentz est émerveillé devant ce scénario sur lequel s'ouvrent ses yeux sans passé, vierges, primitifs; toutefois, de se sentir seul, son esprit

plonge en la profondeur des temps, et s'emplit de tristesse. Ainsi, dans cette région du silence, les angoisses de la création agitent l'homme fort. Le principe de vie, l'impétueuse obligation de se reproduire éternellement se dresse en lui : Lentz eût voulu que ses forces intimes, essentielles, se fractionnassent par désagrégation en impondérables parcelles, particules de lumière, fécondation mystérieuse du néant. Anxieux, inquiet, souffrant, il délire... Une illusion lui montre son image multipliée en myriades de corps beaux et sains — génération d'un dieu. Il délecte ainsi ses yeux extasiés dans les yeux de créatures de sa race; il admire leurs traits, leurs cheveux, leurs membres glorieux, et chacune d'elles résume la beauté et la force de l'univers... parce qu'elles sont lui.

Cependant, bientôt se manifesta l'invincible monotonie de ce moi constamment présent. Lentz voulut alors revenir à l'incrée; il rêva d'anéantir tout, puis de procréer de nouveaux êtres non plus à son image, non point divins, mais des êtres qui gémissent, mourussent, fussent humains. Créateur, il entame la lutte avec son propre esprit, car toutes les formes de ses créations ne sont jamais que lui, lui seul... Lui... L'horreur de cette sinistre multiplication de soi l'envahit. Il veut y échapper. La multitude des fantômes de son imagination, amoureux ou esclaves, se lancent à sa poursuite. Il se précipite, il dévale les pentes... Près du fleuve, un

espoir de libération, un désir d'allègement le grise; il va s'élancer... mais il s'arrête; dans le cristal de l'eau son image est là, prête à le suivre jusque dans la mort.

Dès lors, en mille combinaisons, au cours des sereines journées, les accès de délire se renouvelèrent. Et dans le calme des nuits, quand le tourment de sa nouvelle vie surhumaine lui laissait quelque repos, Lentz implorait la compagnie des vents, mais les vents se taisaient; il cherchait en vain à ranimer de ses yeux ardents les choses endormies... La lune tournait vers lui sa face livide d'astre éteint...

Un mouvement de commisération ramena Milkau à la colonie. Il n'avait point oublié pendant l'absence son compagnon de destin, aussi profita-t-il du premier arrêt dans la marche du procès pour aller revoir le Rio-Doce. Ce fut au petit jour qu'il arriva à la concession, et dès la porte du jardin, retrouvé en plein abandon, Milkau devina tout. Près de la maison grande ouverte, Lentz, étendu sur le sol, dormait pesamment.

Durant les heures que passèrent ensemble les deux amis l'esprit du malheureux Lentz se reprit. Le contact de Milkau apaisa les angoisses dans lesquelles il se débattait par peur de la solitude. L'instinct d'universelle union pénétra jusqu'à son cœur, et il ressentit les germes d'une affection

profonde pour Milkau, que l'impérieuse tâche de défense et de consolation assumée rappelait à Cachoeiro. Le martyr de Maria projeta jusqu'à Lentz un de ses rais de lumière; et le lutteur opiniâtre, le contempteur du pouvoir sentimental courba la tête et suivit son ami.

Sur la route, où tout s'animait à leur passage, parmi le concert du vent, des arbres, des oiseaux, Lentz récapitula la brève histoire de sa désillusion, et il dit :

— Hélas! Amer souvenir que tous mes rêves d'audace, mes ambitions... Et voici que tout ce que mon cerveau avait projeté c'est le néant. Nous croisons la douleur sur notre route, et c'est elle, débile mais puissante, qui devient notre guide et nous transforme.

— La méchanceté n'était chez lui qu'œuvre d'imagination, songeait Milkau, en suivant des yeux son compagnon. Aussi bien n'est-ce point l'idée qui gouverne l'homme, mais le sentiment. Qu'est notre force individuelle en comparaison des forces accumulées dans la vie? Que peut un seul contre le courant impétueux formé des premières larmes, descendu des origines mêmes du monde, et qui va sans cesse grossissant, rasant tout, vainqueur toujours, pour former bientôt une haute marée de bonté et de douceur? Quelle digue insignifiante et inutile peut élever l'homme contre ce fleuve roulant dans ses flots la pitié?

Dès leur arrivée à Cachoeiro, ils se rendirent à la prison. L'absence de Milkau avait occasionné

à Maria de nouvelles tortures. La blancheur de son teint, l'attrait d'une race différente de la leur, jetaient depuis quelque temps déjà le trouble parmi les soldats noirs. Tout d'abord l'aspect tragique de la malheureuse les avait tenus à distance, mais peu à peu le voisinage et la familiarité créèrent le désir. Ils cherchèrent à séduire leur prisonnière; devant son insensibilité et ses obstinés refus, grave atteinte à cette vieille coutume de la prison qui faisait de toute femme incarcérée la maîtresse de ses gardiens, une fureur s'empara d'eux, et ils employèrent pour dompter la récalcitrante mille ruses de frayeur, de force et de cruauté. En ses nuits agitées, Maria devait à chaque instant déjouer les horribles tentatives des soldats ivres, se débattre entre les mains des deux nègres, et elle n'échappait au danger que grâce à quelque dispute surgie de leur jalousie réciproque ou au vacarme dénonciateur. Par vengeance, ses geôliers l'obligeaient à travailler le jour à leur profit; ils la rouaient de coups, lui refusaient des aliments. Et Milkau notait, à la louche clarté de la prison, les terribles effets de cette dévastation sur le jeune corps. Bien que Maria affectât de lui sourire, Milkau ne s'illusionnait point. Au reste l'histoire de son martyre n'était-elle pas écrite dans ses yeux d'affamée, sur son visage flétri, sur ses mains décharnées, sur sa poitrine ravagée?... Milkau éprouva l'impétueuse envie de l'arracher de cet enfer, de l'emporter har-

diment très loin, et de la déposer en un lieu où les fauves ne fussent point hommes...

Tout le temps qu'ils passèrent là, Lentz demeura silencieux. Pour la première fois de sa vie il se voyait en un tel lieu, refuge de criminels et de réprouvés. Sa vieille âme aristocratique frissonnait de répugnance; son esprit de rêveur souverain et fort, non encore dompté, repoussait le contact, révolté contre toute propension à la mollesse, à la pitié; et il brûlait de remonter vers les hauteurs du silence et de l'impassible. Mais la compassion avait déjà posé sur lui son empreinte.

Quand ils furent dehors, Milkau entendit, comme l'écho de son propre cœur, ces mots tout bas murmurés :

— La pauvre femme, quelle triste existence!
Un nouveau Lentz parlait.

Les deux amis se séparèrent. Alors que l'autre retournait à l'horrible auberge de Cachoeiro, Milkau suivit sans but la route; il erra à travers les terres de Queimado, cette région abandonnée, autrefois si florissante, et qu'en un jour radieux il avait traversée pour rejoindre sa colonie.

Il foulait de nouveau la terre épuisée. Des marques de la génération vaincue subsistaient sur le sol... Un beau jour toute vie s'en était allée... Maintenant les restes informes d'habitations humaines se soutenaient, douloureusement nus sous l'envahissement de plantes grimpantes s'efforçant à dissimuler le spectacle oppressant de ces ruines. Sur les collines d'alentour, mille

débris rocheux aux masques de monstres semblaient contempler la vaste terre d'en face, avec ses hautes et luxuriantes montagnes, où s'épanouissait la force des envahisseurs. Perdu en ce large espace et débarrassé des pierres qui plus haut lui donnaient tant de gaité et de vie, le Santa-Maria somnolait, veule et désœuvré... Et tout cela vide, stérile, désert. En un coin de la plaine, une touffe d'arbres languissamment mourait. Vestiges d'autres temps dont ils étaient l'ultime signe de vie... Des cadavres d'arbres abattus s'en allaient en poudre; d'autres encore debout, mais touchés par la mort, se vêtaient d'or en une transfiguration glorieuse. Le soleil précipitait sa course, comme impatient de se plonger dans le sein opulent de la terre future, et d'abandonner au passé l'autre face, déjà froide et morte... Dans le silence, quelques maigres chèvres avec leur chevreaux s'ébattaient à travers le chaos des murailles branlantes... Des oiseaux cherchaient un gîte pour la nuit... Et à cette heure, sur ce théâtre de l'agonie, Milkau songeait :

« Non, je ne te fuis point, douce tristesse ! Tu es la révélatrice de mon être, la raison de mon énergie, la force de ma pensée. Sur toi, insondable et voluptueux abîme, je me penche, et, pris à cet invincible amour par qui le rêve aime la vie, je te tends mes bras. Avant de te connaître, une illusion perfide engourdissaient mes sens : ma frivole existence était la marche du rieur

inconscient sur un chemin de douleur Je ne t'avais pas encore sollicitée ! Le rire figé sur mon visage éloignait de moi les hommes pour qui est morte la joie... Mais toi, tristesse, qui veillais, tu t'assis à ma porte, résignée et silencieuse. Et que de temps tu espéras ! Un jour, la gaité de fatigue s'éteignit, et l'heure sonna pour moi de la paix et du calme. Tu entras. En te voyant j'admire la noblesse de ta démarche, ô mélancolie ! Mon âme est une quiète demeure où doucement tu règnes !

Sur le chemin à peine éclairé par les dernières lueurs du jour, Milkau allait. Les oiseaux avaient disparu. Tout au fond de l'horizon le soleil glissait. Plus de brise. Le débile gémissement de la chute d'eau s'évanouissait au loin. Milkau continua :

« La douleur est bonne parce qu'elle réveille en nous notre raison perdue ; la douleur est belle parce qu'elle unit les hommes. Elle est le solide lien d'universelle solidarité. La douleur est féconde parce qu'elle est la source de notre développement, perpétuelle créatrice de poésie, force de l'art. La douleur est religieuse parce qu'elle nous perfectionne en nous démontrant notre faiblesse native.

« Tristesse ! Par toi je sens toute l'amertume que contient la vie ; que par toi, guide de toute souffrance humaine, l'universelle douleur soit ma propre douleur... Que mon visage ne se contorsionne plus du rire maladif ; donne-moi la

sérénité, donne-moi ta grave et noble figure...
Ne laisse point que mon esprit devienne le jouet
d'une vaine gaité... Penche sur moi ton visage ;
conduis-moi, ô bienfaisante ! vers les autres
hommes... Salutaire tristesse ! Mélancolie ! »

— Maria!

La malheureuse frémit; de ses mains crispées elle écarta le visage penché sur elle. Sous les affres du cauchemar il lui parut qu'une grosse lippe lubrique de nègre cherchait ses lèvres.

— Maria! C'est moi, répéta Milkau.

Alors ses yeux s'ouvrirent, émerveillés. Sa main subitement adoucie voulant vérifier l'apparition amie effleura d'innocentes caresses la barbe de Milkau.

— Allons! levons-nous... lui dit-il à voix basse mais ferme, comme pour secouer toute mollesse et réunir en faisceau ses forces vives.

Maria se leva. Milkau la conduisit par la main jusqu'à l'entrée du couloir obscur. Mais à la porte, ouverte comme à l'habitude, la clarté de la nuit tropicale laissa entrevoir le corps d'un soldat noir dormant étendu sur le sol, et la prisonnière eut un mouvement de recul. Milkau dut lui reprendre aussitôt la main avec autorité, puis il passa, serein et fier, à côté de la senti-

nelle : il conduisait son amie vers la liberté.

Dehors, l'air frais pénétrant ses chairs somnolentes et tièdes, le ciel cristallin, le scintillement des étoiles, l'immensité de l'espace grisèrent la fugitive ; bientôt, sentant ses forces l'abandonner elle dut s'appuyer, chancelante, au bras de Milkau, qui lentement l'attira contre lui.

Ainsi enlacés ils traversèrent la ville endormie. Depuis si longtemps inactifs les pieds hésitants de Maria butaient aux cailloux du chemin. Le grand silence l'oppressait. De temps à autre des chiens en alerte aboyaient à leur passage ; puis tout retombait à la tranquillité inquiétante qu'un bruit, un éclat de voix pouvait brusquement interrompre. Seul le bruissement de la cascade parvenait jusqu'à eux. Ils redoublèrent d'attention, guettant de leurs yeux dilatés par les ténèbres les formes éteintes et sinistres dans l'espace. Et Milkau parlait à l'oreille même de Maria tremblante de peur :

— Fuyons pour toujours tes persécuteurs !
Allons plus loin, vers d'autres hommes, autre part, là où circule la bonté spontanée et abondante, telle l'eau à la surface de la terre. Viens...
Gravissons ces montagnes d'espérance ; nous reposerons ensuite dans la perpétuelle joie...
Allons... Cours...

Ils quittèrent la ville. Désormais à l'abri de toute crainte, légers et rayonnants, bras enlacés, ils grimperent la côte.

A mesure qu'ils s'élèvent, Cachoeiro à leurs

pieds disparaît sous un voile de brume que la lumière vaporeuse de la nuit humide caresse d'une phosphorescence flottante. Par-dessous ce voile se dessinent des êtres gigantesques, fantastiques, sans forme encore imaginée... Un méandre du Santa-Maria coupe, tel un glaive fumant, la plaine de Queimado parsemée de monticules qui semblent autant de corps couchés, corps mutilés, bossués, de héros fabuleux... Puis tout s'évanouit; montant toujours ils pénètrent dans le plein de la forêt. Les bras de Maria se raidissent, étreignent ceux de Milkau. Une rumeur continue de vent lugubre court à travers les feuilles. Ils vont, inquiets, les yeux perdus dans l'insondable océan noir clamant sans fin cette plainte mystérieuse des arbres flagellés. Dans les interstices de la masse sombre des rayons de clarté percent le toit ondoyant de la forêt... Serrés l'un contre l'autre, sous les affluves grisants de la flore nocturne, les deux fugitifs se pressent. Milkau répète à l'oreille de sa compagne l'appel séducteur :

— Je te promets la félicité. Elle est de la terre, nous la trouverons. Dès que paraîtra le jour nous rencontrerons d'autres hommes, un autre monde, et là... c'est le bonheur... Viens, viens...

Il chassait ainsi la terreur; déjà Maria se ranimait aux accents caressants qui chantaient pour elle des accordailles magiques avec une fortune meilleure.

Ils montaient; plus haut, toujours plus haut...

Le chemin laissa les masses sombres des bois, escalada des plateaux découverts : c'était un sentier pierreux, raviné, escarpé. L'allure se ralentit. Attentifs et haletants, ils allaient. Milkau, les yeux plongés dans le gouffre au fond duquel écume le torrent, ne parlait plus... Maria, à bout de force, les pieds en sang, s'accroche avec peine au bras de son compagnon, ployée sur lui, et son haleine brûlante lui effleure le visage. L'ascension devient très lente. Le chemin aux aspérités de plus en plus dangereuses surplombe le Santa-Maria dont les mugissements affolent les fugitifs. Le val va se rétrécissant, et ses deux rives paraissent plus loin se confondre avec des blocs de rochers noirs. Bientôt Milkau perd courage. Devant un tel chaos de pierres, de rocs amoncelés, sa vaillance l'abandonne. Une sueur glacée coule de son corps fiévreux, brisé : il n'a plus qu'une pensée, se dégager, s'échapper vers l'abîme, vers la mort... Maria, sous l'aiguillon de la peur, avait instinctivement recouvré une subite énergie : pour le retenir elle s'est cramponnée à lui, elle le maintient pressé contre un talus. Lui la fixe de ses yeux égarés. Soudain il la saisit par la ceinture, et avec un sourire sinistre mais résolu, il bégaye :

— Il n'y a plus rien, plus rien... que... que... la mort...

Maria se débat entre les fortes mains qui la pétrissent ; ils roulent à terre, confondus, hallucinés. La chaleur de la femme oubliée depuis

un moment, incendie maintenant l'homme, implacablement; tout en luttant il l'étreint, la couvre de baisers fébriles. Elle à son tour se presse contre lui en un réveil violent de ses entrailles... Mais la tentation de la mort est plus puissante... Le Santa-Maria rugit, sombre et tragique... D'un bond Milkau s'est remis sur pied; il a soulevé de terre la femme et il s'élance au-dessus de l'abîme... Les bras de Maria, serrés autour de son corps comme la liane à l'arbre, paralysent ses mouvements et l'arrêtent. En cette posture atroce les deux infortunés luttent. Finalement, la force qui se rattache à la vie triomphe... Milkau faiblit; ses bras se détendent. Dès qu'elle s'est sentie libre, Maria a pris sa course à travers le sentier pierreux devenu sous ses pieds facile et sûr Milkau réveillé la suit. Les deux ombres, énormes dans les ténèbres, défilent sur l'arête du précipice. En un instant ils atteignent le faite de la montagne. Alors leurs yeux s'émerveillèrent. Le chemin descendait par l'autre versant au sein d'une plaine large et majestueuse, et cette vue dissipa le cauchemar de Milkau. Les mugissements descarpés et fascinateurs du torrent mouraient derrière eux; l'abîme sombre n'était plus qu'un souvenir de vertige. Ils s'empressaient maintenant vers une campagne doucement éclairée par la nuit limpide du tropique. Ils couraient... Maria entendit derrière elle la voix de Milkau, vibrante, et comme modulant un hymne

— En avant! En avant!... Ne t'arrête pas...
Je vois : Chanaan! Chanaan!

Mais dans la plaine l'horizon se confondait avec le ciel. Milkau ignorait où les portait leur élan. C'était l'inconnu, cette puissante et magnétique force de l'illusion, qui les entraînait en cette course angoissante dans l'infini...

— Chanaan! Chanaan!... implorait-il en sa pensée, demandant à la nuit qu'elle lui dévoilât l'entrée de la Terre de Promission.

Tout était silence et mystère... Ils couraient... Le monde leur semblait sans fin; et la terre d'amour restait plongée dans la brume insondable... Milkau, en proie à une indicible souffrance, constatait, hélas, que depuis des heures et des heures qu'ils couraient rien n'avait changé, rien n'était apparu. Ils allaient toujours...

Seulement, par devant lui, une délicieuse vision s'offrait; la transfiguration de Maria. Animée par le mystérieux pouvoir du rêve, la femme avait étoffé de chairs nouvelles son corps amaigri; un sang neuf battait ses artères enflammées; sa chevelure croissait, miraculeuse, comme une forêt d'or dont les ramures en s'épandant iraient ensoleiller le monde; ses yeux éclairaient le chemin; et Milkau, baigné de cette glorieuse lumière, poursuivait l'ombre de charme et de déception qui l'entraînait dans son sillage... Ils couraient... la fantastique silhouette toujours en tête, rapide et insaisissable, lui en arrière, hale-

tant de la course vaine, et craignant de voir se dissoudre au seul sou de sa voix humaine cette forme aimée de l'illusion... Chanaan! Chanaan! clamait-il pour apaiser son angoisse. Mais la terre tant désirée demeurait invisible... Ils couraient toujours.

La trompeuse nuit abandonnait l'espace las d'uniformité. Milkau salua d'un frisson d'espérance la délicieuse transition. Enfin, Chanaan allait se révéler!... La lumière nouvelle s'épanouit; peu à peu la campagne s'éclaira. Milkau vit alors que tout était vide, tout était désert, que les hommes nouveaux n'avaient point encore surgi. Ses mains désespérées palpèrent la vision qui l'entraînait : au contact humain celle-ci s'arrêta, et Maria tourna vers Milkau sa primitive face émaciée, ses mêmes yeux meurtris, sa même bouche flétrie, sa même figure de souffrance.

La voyant ainsi en son affligeante réalité, il dit :

— Ne te fatigue point en vain... Cesse de courir... C'est inutile... La Terre Promise que je te voulais montrer et que cherchaient aussi mes yeux anxieux, je ne la vois plus... Elle n'est pas encore éclosée à la vie. Arrêtons-nous ici, et attendons qu'elle apparaisse dans le sang des générations rachetées. Ne désespère point. Restons fidèles à la douce illusion du mirage et de notre Idéal... Chacun de nous, la somme de nous tous, exprime la force créatrice de l'utopie; c'est en

nous — point indéfini de transition — que s'opérera le douloureux passage de la souffrance. Purifions nos corps de ce mal originaire, la Violence, dont nous sommes issus... Ce qui séduit dans la vie c'est le sentiment de la perpétuité. Nous nous prolongerons, nous dédoublerons à l'infini notre personnalité; nous irons vivre loin, très loin, dans l'âme de nos descendants. Qu'elle soit le vase sacré de notre tendresse où nous déposerons tout ce qui est pur, et sain, et divin. Approchons-nous sans heurts les uns des autres. Le mal est dans la force, l'amour seul doit conduire les hommes...

Tout ce que tu vois, tous les sacrifices, les agonies, les révoltes et les tourments, sont des formes errantes de la liberté. Ces expressions désespérées, angoissantes, passent dans le cours des temps mais ne meurent que provisoirement; elles attendent l'heure de la résurrection... Je ne sais si tout ce qui est vie possède un rythme éternel, indestructible, ou n'est qu'informe et transitoire... mes regards n'atteignent point aux limites inabordables de l'Infini : ma vision est bornée à ce qui t'entoure... Mais, je te le dis, ceci dùt-il finir pour qu'autre part aille se répéter le cycle de l'existence; dussions-nous nous éteindre avec l'ultime onde de chaleur venue du sein de la terre, ou bien encore nous briser avec elle à travers les mondes, nous désagrèger, nous dissoudre sur la route des cieux — ne nous séparons point pour toujours en

une telle attitude de ressentiment... Je t'en conjure, toi et ton innombrable génération à venir, abandonnons nos haines destructives, réconcilions-nous, avant que d'arriver à l'instant de la mort... »

FIN

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^{ie}

Rue Garancière, 8

GRAÇA ARANHA

GHANAAN

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOU

Rue Garancière, 8



PLON

NOURRIT ET C^o

ÉDITEURS

1910







BRASILIANA DIGITAL

ORIENTAÇÕES PARA O USO

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence a um dos acervos que participam do projeto BRASILIANA USP. Trata-se de uma referência, a mais fiel possível, a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a integridade e a autenticidade da fonte, não realizando alterações no ambiente digital - com exceção de ajustes de cor, contraste e definição.

1. Você apenas deve utilizar esta obra para fins não comerciais. Os livros, textos e imagens que publicamos na Brasiliiana Digital são todos de domínio público, no entanto, é proibido o uso comercial das nossas imagens.

2. Atribuição. Quando utilizar este documento em outro contexto, você deve dar crédito ao autor (ou autores), à Brasiliiana Digital e ao acervo original, da forma como aparece na ficha catalográfica (metadados) do repositório digital. Pedimos que você não republique este conteúdo na rede mundial de computadores (internet) sem a nossa expressa autorização.

3. Direitos do autor. No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei n.º 9.610, de 19 de Fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Sabemos das dificuldades existentes para a verificação se um obra realmente encontra-se em domínio público. Neste sentido, se você acreditar que algum documento publicado na Brasiliiana Digital esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente (brasiliiana@usp.br).